This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

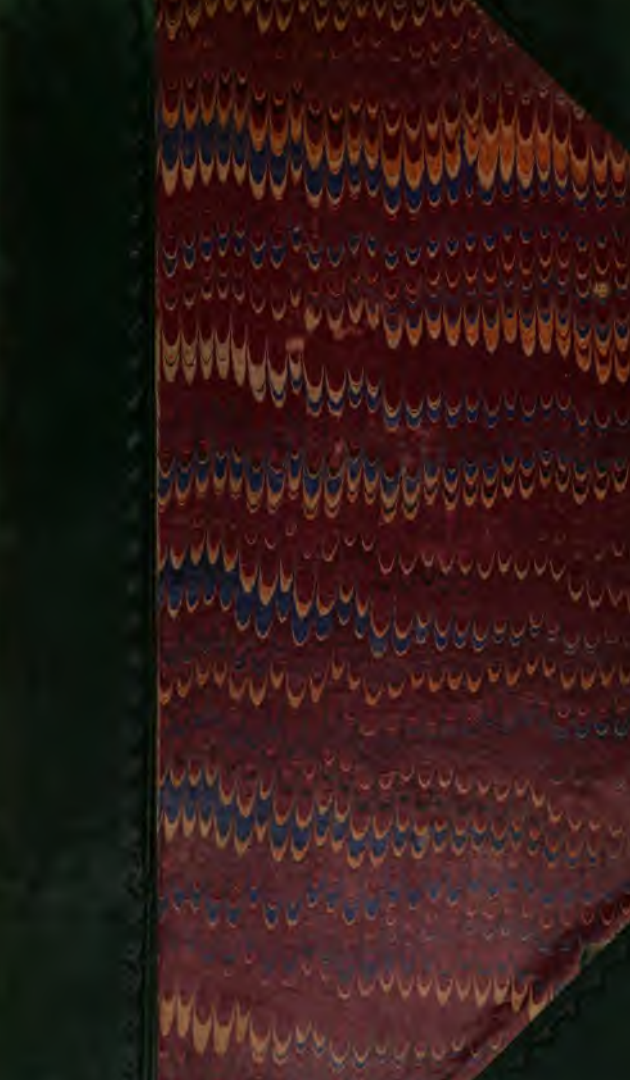
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNS. 104 E. 14

Basement 3

21 HB/122
L/40

(in Biog. Universelle. Not Argens.

It is of the witty Marquis d'Argens, of whom an interesting account will be found, that De Ségur tells the following in his memoirs.

"One day, during dinner, Frederick [the Great] asked the guests what each of them would do if he lost his place. Some said they would make such and such a speech; others, they would make certain reforms in certain institutions.

"'And you, Marquis d'Argens?' said the King.

"'Sire, I should remember the proverb:

Ségur
Mémoires
Souvenirs
1827 t. II p. 3

[illegible] Gaul, I'd [illegible] a good
[illegible] Gaul and live a [illegible]
income.' [illegible] 'If that not

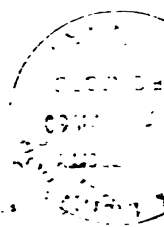
LETTRES MORALES ET CRITIQUES SUR LES DIFFERENS ETATS, ET LES DIVERSES OCCUPATIONS, DES HOMMES.

PAR

MR. LE MARQUIS D'ARGENS.

Jean Baptiste de Boyer.

A AMSTERDAM,
MICHEL CHARLES LE CENE.
M. DCC. XXXVII.



PREFACE.

LOrſque j'écrivis ces LETTRES je ne penſois point qu'elles duſſent être imprimées. Je m'étois amuſé à coucher ſur le papier quelques idées que mon imagination m'avoit fournies ſur les différens Etats & les diverſes Occupations de la vie: mon deſſein étoit de faire un Traité de Morale aſſez complet, & j'en montrai le commencement à un de mes Amis qui m'en parut content; mais il me conſeilla de choiſir le Genre Epiſtolaire. Pour m'y engager, il me fit promettre

que je lui écrirois deux fois par Semaine, & me fit ainſi abandonner mon premier projet.

Lorſque mon Ami ſe vit un certain nombre de LETTRES, il m'écrivit qu'il avoit réſolu de leur faire voir le jour: je le priai de ne pas rendre publiques des choſes que je n'avois aucune envie de faire imprimer, & que j'avois peut-être écrites avec un peu trop de liberté; il ne ſe rendit point à mes inſtances, & perſiſta toujours dans ſon deſſein. Comme le ſeul parti qui me reſtoit, étoit de ſuivre ſa volonté, je le priai de ſouffrir du moins que je fiſſe quelques corrections à mes Originaux, & que j'en

ſup-

ſupprimaſſe tout ce que je n'avois écrit que pour lui. Il conſentit à ma demande, & après en avoir retranché tout ce qui auroit du reſter dans le ſilence, je lui permis d'en faire l'uſage qu'il jugeroit à propos.

J'ai tâché en blâmant les mœurs des hommes en général de ne point bleſſer les Particuliers, & j'ai évité, autant qu'il m'a été poſſible, le défaut que j'ai reproché à ces Ecrivains qui, ſe répandant en invectives & en injures les uns contre les autres, introduiſent ſur le Parnaſſe le langage des Halles.

Je ne dirai rien du fond de mon Ouvrage, le Lecteur en jugera par lui-même. Si je

l'assûrois qu'il est bon, peut-être n'en croiroit-il rien; & si je lui disois que je doute qu'il soit digne de son approbation, je n'en croirois rien à mon tour. Je pense que tout Auteur, qui ne veut point s'exposer à mentir, doit faire la Préface de son Livre la plus courte qu'il lui est possible. Celle-ci n'est déja peut-être que trop longue.

TABLE

Des Lettres & des Matieres contenues dans ce Volume.

LETTRE PREMIERE, *Sur les Courtiſans & les Hommes en général*, Page 1

LETTRE SECONDE, *Sur les Souverains*, 14

LETTRE TROISIE'ME, *Sur les Miniſtres*, 30

LETTRE QUATRIE'ME, *Sur les Courtiſans*, 35

LETTRE CINQUIE'ME, *Sur les Magiſtrats & ſur la Vénalité des Charges*, 39

LETTRE SIXIE'ME, *Sur l'état malheureux de pluſieurs Savans*, 48

LETTRE SEPTIE'ME, *Sur le Caractère des Demi-Savans*, 57

LETTRE HUITIE'ME, *Sur les Femmes*, 69

LETTRE NEUVIE'ME, *Sur le même Sujet*, 80

LETTRE DIXIE'ME, *Sur les Petits-Maîtres*, 89

LETTRE ONZIE'ME, *Sur les Nouvelliſtes*, 95

LETTRE DOUZIE'ME, *Sur les Viſites & les Félicitations*, 100

LET-

TABLE

LETTRE TREIZIE'ME, *Sur les Actrices de l'Opera*, 102
LETTRE QUATORZIE'ME, *Sur la mort des grands Hommes*, 113
LETTRE QUINZIE'ME, *Sur les Philosophes*, 131
LETTRE SEIZIE'ME, *Sur les Théologiens*, 140
LETTRE DIX-SEPTIE'ME, *Sur les funestes effets de l'Eloquence*, 152
LETTRE DIX-HUITIE'ME, *Sur les bons effets de l'Eloquence*, 156
LETTRE DIX-NEUVIE'ME, *Sur la Rhétorique*, 160
LETTRE VINGTIE'ME, *Sur les Législateurs & les Ordres Monastiques*, 164
LETTRE VINGT-UNIE'ME, *Sur les Historiens*, 178
LETTRE VINGT-DEUXIE'ME, *Sur les Poëtes*, 186
LETTRE VINGT-TROISIE'ME, *Sur les Traducteurs*, 199
LETTRE VINGT-QUATRIE'ME, *Sur les Journaux*, 204
LETTRE VINGT-CINQUIE'ME, *Sur les mauvais Critiques*, 224
LETTRE VINGT-SIXIE'ME, *Sur les Ecclésiastiques*, 228

FIN DE LA TABLE.

LET-

LETTRES MORALES ET CRITIQUES SUR LES DIFFERENS ETATS, ET LES DIVERSES OCCUPATIONS DES HOMMES.

LETTRE PREMIERE,

Sur les Courtisans & sur les Hommes en général.

VOus voulez absolument, Monsieur, que je vous tienne la parole que je vous donnai avant de partir pour la Campagne, & vous exigez que je

vous écrive réguliérement, deux ou trois fois la Semaine, ſur les choſes qui m'auront le plus agréablement occupé dans ma Solitude: vous m'accordez la liberté de vous parler de tout ce que je voudrai, & ne vous écrivis-je que des bagatelles, vous m'aſſûrez que vous ſerez content; on appelle cela mettre les gens au pié du mur, & leur ôter toutes ſortes de prétexte. Je ferai donc ce que vous m'ordonnez, & je vous communiquerai toutes les réfléxions ſenſées que me fournira mon imagination livrée actuellement à elle-même, débarraſſée du tumulte du monde & de la confuſion qu'y produiſoit le ſéjour de Paris.

Je vous avouerai d'abord que, depuis que je goûte les plaiſirs de la Retraite, peu s'en faut que je ne regarde tous les hommes comme des fous, & comme des fous incurables. Je les contemple dans ma ſolitude avec un eſprit deſintereſſé, & je les vois s'agiter, ſe tourmenter eux-mêmes pen-

pendant le petit nombre d'années que la Nature leur accorde; & après tant de mouvemens, d'inquiétudes & de troubles, je les trouve auſſi inſenſés en mourant qu'ils l'ont été durant le cours de leur vie.

Je jette les yeux ſur un Seigneur: eſclave du rang qu'il occupe, victime de l'ambition qui le dévore, tourmenté par la crainte qu'on ne lui préfére quelqu'un de ſes égaux, chagrin de leur fortune, fatigué par des Créanciers incommodes, cherchant inutilement à en faire de nouveaux, vil Courtiſan d'un Miniſtre qu'il hait mortellement, il paſſe ſes jours à courir après une vaine gloire qui ne peut jamais le contenter. Eſt-il parvenu au point qu'il ſouhaitoit, ſa vanité lui découvre de nouvelles Grandeurs, ſon ambition ſe réveille: ſes travaux, ſes ſoins, ſes peines, recommencent: il ne connoît jamais cette douce tranquilité qui fait ſeule le bonheur des Humains; & ſoit qu'il aille à Ver-

ſailles, à Paris, à la Campagne, au Bal, à l'Opera, ou chez ſa Maîtreſſe même,

* *Le chagrin monte en croupe & galoppe après lui.*

Enfin la mort arrive, tout ce faſte eſt détruit en un inſtant, cet homme yvre de ſa nobleſſe, prévenu à l'excès en faveur de ſon état, reconnoît qu'il n'étoit qu'un ſimple mortel, & qu'il a été plus malheureux qu'un petit particulier content de ſon ſort. Alors la crainte le ſaiſit, il ſe met entre les mains d'un Prêtre & d'un Médecin: il attend tout ſon ſalut de ces deux perſonnes qu'il n'eût pas regardé trois jours auparavant: il fait, en faveur de l'un, nombre de fondations pieuſes, & promet à l'autre des ſommes conſidérables; mais tous les vœux des Prêtres, & toutes les recettes des Mé-

* Poſt equitem ſedet atra cura. Horat. Od. I. Lib. III. V. 20.

Médecins ne changent point les Arrêts du Deſtin *.

Les grands Seigneurs montrent ordinairement plus de foibleſſe dans le tems où ils approchent de leur fin, que les ſimples Particuliers. Les richeſſes qu'ils quittent leur rendent le trépas affreux: la vanité, le deſir d'acquérir de la gloire, l'ambition de briller, leur fait riſquer leur vie dans une bataille, ſans qu'ils ſemblent craindre la mort; mais lorſqu'elle paroît ſeulement accompagnée d'un Curé & d'un Médecin, que l'eſprit ne trouve plus de force & de ſecours contr'elle que dans ſa fermeté, que l'eſpoir de parvenir aux Grandeurs ne balance plus la crainte, le Guerrier s'éclipſe preſque toujours, & il ne reſte à ſa place que l'Habitant de Verſailles ou de Paris.

Le ſimple Gentilhomme n'eſt ni plus

* Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres.
Horat. Od. IV. Lib. I. Verſ. 13. & 14.

plus ſage ni plus ſenſé que le grand Seigneur. Il paſſe ſa vie à faire ſa cour à des Seigneurs fiers & hautains, qui ſe récompenſent ſur lui des couleuvres qu'ils avalent auprès des Princes & des Miniſtres. Il y a parmi les hommes une eſpèce de gradation qui régle & détermine leur vanité. Le Seigneur eſt bas & rampant devant le Souverain, le ſimple Noble ſe rend eſclave du Courtiſan, le Bourgeois ſouffre avec patience les hauteurs du Gentilhomme, le Païſan eſt deſtiné pour être le ſerviteur & le domeſtique de tous les autres Etats. Ainſi les hommes ſe ſont ſoumis mutuellement à un eſclavage contraire à leur nature, & dont leur ſeule foibleſſe a formé les liens.

La moindre attention ſur le génie, le caractère, & le pouvoir des Grands, fait tomber tout le crédit qu'ils ſe ſont acquis ſur l'eſprit des ſimples Particuliers. Ces Seigneurs ſi craints & ſi redoutés, ces Courtiſans ſi révérés à Paris & dans les Provinces, ſont

ſont pour la plûpart ſemblables aux Idoles des anciens Payens: on les honore, on les ſert, parce qu'on ignore leur peu de puiſſance: ſi l'on venoit à la connoître leur culte ſeroit bien-tôt détruit: il n'eſt fondé que ſur l'eſpérance de leurs bienfaits, ou ſur la crainte du mal qu'ils peuvent faire, & il arrive ordinairement qu'ils n'ont ni le moyen de faire du bien, ni l'occaſion de nuire: on eſt la dupe des vœux qu'on leur a offerts, & des déférences ſerviles qu'on a eues pour eux; c'eſt le ſentiment d'un Illuſtre Ecrivain qui a parfaitement connu la Cour. *Si les Grands* *, dit-il, *ont des occaſions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté. S'ils deſirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occaſions.* Ainſi l'on peut être trompé dans le culte qu'on leur rend.

J'ai

* La Bruyére, Caractères ou Mœurs du Siècle, Tom. I. p. 448. Edit d'Amſterd. chez Fr. Changuion.

J'ai été souvent étonné de la basse complaisance que j'ai remarquée dans bien des Nobles pour certains Seigneurs. Je ne savois ce qui les engageoit à tenir une conduite si contraire à la Raison. Ils étoient les esclaves d'un homme qui n'avoit pas plus de crédit qu'eux. Il est vrai qu'il alloit à la Cour, qu'il voioit le Roi, qu'il lui parloit, parce que son état emportoit cela nécessairement; mais tous ses privilèges étoient attachés à trois lettres de l'Alphabet, & il avoit autant d'obligation au mot *Duc*, qu'un mauvais Evêque en a à son Caractère & à son Rochet.

C'est une chose sûre & connue de tous ceux qui ont quelque usage de la Cour, qu'un simple Commis du Bureau de la Guerre, ou des Finances, a souvent plus de crédit & plus d'accès auprès des Ministres, que les trois quarts des Courtisans. Plusieurs ont eux-mêmes besoin de ces Commis, & déguisent devant eux la fierté qu'ils étalent auprès de ceux qui les regardent

dent comme les Dépositaires des bienfaits du Souverain.

Quand même chaque Seigneur pourroit faire la fortune de ceux qui s'attachent à lui, je condamnerois encore les devoirs serviles que bien des gens leur rendent. Tous les Thrésors de la Terre valent-ils cette liberté & cette franchise qui font le caractère de l'honnête homme? Peut-on faire quelque cas d'un bien qu'on ne peut obtenir que par un esclavage, qui ne se termine souvent qu'avec la vie? Que faut-il à un simple Particulier pour vivre heureux, tranquille, & égal aux premiers Seigneurs du Royaume? Aimer son Prince & sa Patrie. Un Citoyen de Paris qui joint ses vœux à ceux de tout le Peuple pour la conservation du Monarque, qui paye à César ce qui est du à César, n'est-il pas à son tour Souverain chez lui? N'ordonne-t-il pas despotiquement dans sa famille? Ne faut-il pas qu'il soit tombé dans une frénésie incurable pour aller courir après des Grandeurs imaginaires, qui

troubleront le repos de ſa vie? Lorſque je conſidere un Particulier, qui, pouvant vivre heureux & content chez lui, devient le Pilier de l'Antichambre d'un Grand; je crois voir un riche Eſpagnol qui part de Cadiz, pour aller à Maroc ſe faire volontairement eſclave d'un autre Eſclave.

La conduite des Marchands n'eſt pas plus ſenſée que celle des Nobles & des Bourgeois. Ils s'agitent, ils ſe fatiguent perpétuellement, ils vont juſqu'aux extrémités du Monde chercher ſous un autre Soleil les choſes que la Nature a refuſées à leurs Climats. Ils employent leurs jours à amaſſer des richeſſes, dans le deſſein de ſe mettre au rang des Nobles; ils ſont aſſez ſots & aſſez imbéciles pour ſe figurer que l'on n'eſt heureux qu'autant que l'on eſt Seigneur d'un Fief. Ou ils meurent avec la douleur de n'avoir pu obtenir un morceau de Parchemin, dont ils font autant de cas qu'un Janſéniſte du Portrait de l'Abbé Paris; ou pour ſoutenir le nouveau

veau rang de Nobles, ils mangent & consument en très-peu de tems ce qu'ils ont eu tant de peine à acquérir.

L'Ambition est un Vautour attaché au cœur de tous les hommes, & qui les dévore sans cesse; un Philosophe peut avec raison les regarder comme autant de Promethées. Les Princes envient les Etats de leurs Voisins: les Courtisans & les Seigneurs gémissent en secret des hommages qu'ils sont forcés de rendre à leurs Souverains: les simples Nobles meurent de chagrin de ne pouvoir s'élever aux premiéres Dignités de l'Etat: les Bourgeois & les Marchands ne travaillent & ne se tourmentent que pour devenir Nobles eux-mêmes: le Laboureur parmi les occupations que lui fournit son état, envie le sort du Bourgeois qu'il regarde comme un homme respectable; ainsi la vie des hommes s'écoule sans qu'ils ayent pu jouïr de la moindre tranquilité, & lorsque la mort arrive, au lieu de dire qu'ils ont vêcu,

LETTRE SECONDE,

Sur les Souverains.

IL n'y a point d'état plus envié que celui des Souverains, & peut-être n'y en a-t-il point qui doive l'être moins. La plûpart des hommes s'imaginent qu'un Roi ne ſauroit être malheureux : les Sages & les Philoſophes regardent comme impoſſible qu'il puiſſe jouïr d'une véritable félicité. S'il eſt vertueux, il eſt ſans ceſſe occupé du ſoin de ſon Peuple, il a lui ſeul autant d'embarras que tous les Chefs de famille de ſon Royaume. S'il eſt injuſte, cruel, avare, ambitieux : plus il eſt élevé, plus

ces

ces vices le tourmentent; ce ſont autant de Bourreaux dont la Divinité ſe ſert pour vanger l'Humanité mépriſée. Chaque proſcription augmente la frayeur d'un Tyran: il croit affermir ſa puiſſance par le ſang & le carnage; mais plus ſes crimes multiplient, plus il tremble.

Si lorſqu'on eſt ſur le Trône les paſſions n'avoient plus de pouvoir, le ſort des Rois ſeroit plus heureux que celui de leurs Sujets; mais ils ſont comme eux remplis de foibleſſes; l'amour, la jalouſie, la haine, l'envie, tour à tour, & quelquefois toutes enſemble, les tourmentent & les déchirent au milieu de leurs Cours. Ils ſont très-ſouvent malheureux dans leur Famille; & ce Souverain, auquel on porte envie, eſt peut-être haï de ſes enfans, jaloux de ſon épouſe, ennemi de ſes freres, trompé par ſes Favoris. La contrainte dans laquelle la plûpart des Rois ſont obligés de vivre, n'eſt pas un petit obſtacle à cette félicité qu'on leur accorde mal à propos.

pos. Ils ne peuvent guère se dispenser de sacrifier leur tranquilité à leur rang; &, s'ils sont sages & prudens, ils comprennent combien il leur importe de soutenir la majesté du Trône. S'ils sont vains & orgueilleux, leur fierté ne leur permet de goûter aucun plaisir, aux dépens de cette fastueuse Grandeur dont ils sont les victimes. Il arrive très-souvent qu'un Roi que le Peuple regarde comme aussi heureux qu'un Dieu, se croit plus malheureux qu'un simple mortel, & dit comme Agamemnon:

Heureux * qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe, où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur, où les Dieux l'ont caché.

Je sai bien qu'il y a eu quelques grands Monarques, qui ont joint la

* Iphigénie, Tragédie de Racine Scène premiere.

liberté d'un ſimple Citoyen à la majeſté du Trône; Henri IV. étoit auſſi peu contraint qu'un ſimple Gentilhomme. Ce grand Prince avoit trouvé le moyen d'allier la ſimplicité avec la grandeur: il étoit le Roi, le Pere, l'Ami, le Conſolateur, le Juge, & le Protecteur de tous ſes Sujets; mais on a peu de pareils exemples, il ſeroit même dangereux que les Princes vouluſſent l'imiter. Il eſt très-difficile de s'abaiſſer ſans rien perdre de ſa grandeur, & trop de familiarité entre le Souverain & ſes Sujets pourroit un jour être nuiſible au bien de l'Etat. Tel eſt l'égarement des hommes en général, il faut ou les commander avec hauteur, ou s'attendre à les voir bien-tôt deſobéïr; quand je dis avec hauteur, j'entends d'une maniere qui leur en impoſe, mais qui pourtant n'ait rien de contraire à l'équité. Tout Prince qui fonde ſa puiſſance ſur l'injuſtice, creuſe un abîme dans lequel lui ou ſes ſucceſſeurs ſeront un jour engloutis: les plus grandes & les

plus cruelles révolutions n'ont pris leurs sources que dans le Despotisme ou dans la cruauté des Princes.

Que de malheurs ne préviendroit-on pas, que de maux n'éviteroit-on point, si ceux qui approchent des Souverains, qui ont la liberté de leur parler avec confiance, moins attentifs à leurs interêts, se servoient de leur faveur pour porter au pied du Trône les infortunes des Peuples, & pour donner des avis qui pussent en arrêter le cours! Si les Rois connoissoient combien de pareils Favoris leur seroient utiles, ils en feroient cent fois plus de cas que d'une foule de Flatteurs, qui ne servent qu'à les égarer. * *Il n'est aucune condition d'homme, dit Montagne, qui ait si grand besoin que les Princes de vrayes & de solides avertissemens..... Ils se trouvent, sans le savoir, engagés en la haine & la déteſtation de leurs Peuples pour des occasions qu'ils eussent pu*

* Essays de Michel de Montagne, Liv. III. pag. 109.

pu éviter. Donnez-moi, diſoit un grand Homme, un bon conſeil, j'y ſerai plus ſenſible qu'à cet amas de louanges que vous me prodiguez, elles ne ſervent qu'à m'égarer, ſi j'y donne trop de croyance.

On ſe plaint quelquefois dans un Etat de la dureté du Prince: on crie contre lui, on l'accuſe de tyrannie, d'injuſtice, de véxations: il n'eſt coupable d'aucun de ces crimes: c'eſt dans ſes Miniſtres, dans ſes Favoris, qu'il faut les chercher: il n'a commis d'autre faute que celle de croire aveuglément ce qu'on lui diſoit; il a fait du mal lorſqu'il croioit faire du bien, & cependant il eſt reſponſable de tous les maux qu'a cauſé ſa crédulité.

Si l'on exiloit les Flatteurs de la Cour des Princes, on banniroit de leurs Etats la miſére, la véxation & les troubles. * *Il n'eſt point de gé-*

 nie,

* Nemo adeo ferus eſt, ut non miteſcere poſſit,
Si modo culturæ patientem commodet aurem.
Horat. Epiſt. Lib. I. Epiſt. I. Verſ. 39, 40.

nie, quelqu'infléxible qu'il paroiſſe ; qu'une ſalutaire inſtruction ne ramene enfin dans le bon chemin. Néron n'eût peut-être jamais été cruel, s'il n'eût point connu de Narciſſe. Tant qu'il écouta Sénéque & Burrus, il fut vertueux. Les Mignons & les Favoris perdirent Henri III. ce furent eux qui le plongérent dans cet abîme de maux dont il ne put jamais ſortir.

Les Souverains qui ſe livrent aux Flatteurs deviennent les eſclaves de quiconque ſait les louer : ils ſont gouvernés par des gens qu'ils croient gouverner : ils ne peuvent même ſe ſervir de leurs connoiſſances pour éviter de leur obéïr ; un homme qui ſait manier nos paſſions, & nous toucher par les endroits les plus ſenſibles n'a guères à craindre de notre raiſon.

L'Amour ne cauſe pas moins de deſordres chez les Princes, que la flatterie & la baſſe adulation. Un Monarque ſur l'eſprit duquel les Femmes ont un pouvoir abſolu, n'eſt jamais

mais assûré de sa gloire; une Maîtresse détruit en un instant celle qu'il ne s'est acquise que par vingt années de travaux. Qu'on examine les Régnes des Souverains, qui ont eu pour leurs Maîtresses une forte tendresse, quelque grands Hommes qu'ils ayent été, on trouvera que le Héros s'est souvent éclipsé pour faire place à l'Amant, qui n'a pas manqué de faire un bon nombre de sottises; les complaisances pour certaines Maîtresses ont entraîné des maux que trente ans de travaux & de soins ont eu peine à guérir.

Il est cent fois moins périlleux pour un Etat d'être gouverné par un Roi fainéant que par un Roi amoureux. Si le premier nomme pour son Ministre un habile homme, sa fainéantise peut devenir utile à ses Sujets; mais le dernier n'est ni le maître d'agir, ni de faire agir, comme esclave il ne peut qu'obéir.

Dès qu'un Prince se livre à l'amour toute sa Cour se fait une gloire de ressentir la même passion: les Favo-

ris, les Miniſtres, les Courtiſans, tout le monde veut avoir le cœur tendre; & qu'arrive-t-il de cette contagion amoureuſe? Les Dames prennent le timon du Gouvernement; la Maîtreſſe du Roi, celle du premier Miniſtre, celles des Favoris, ſe liguent enſemble pour diſpoſer des Emplois, & conduiſent toutes les affaires à leur fantaiſie. S'il arrive par hazard quelques brouilleries entr'elles, l'Etat s'en reſſent conſidérablement; la tranquilité publique dépend de l'union de deux ou trois femmes ambitieuſes, dont toute la politique ſe rapporte à leur interêt particulier. On a vu quelquefois une pareille forme de Gouvernement ſous des Princes, dont on avoit conçu dans les premiéres années une grande opinion, & qui, au lieu d'apprendre à régner en gouvernant leurs Peuples, ſembloient avoir totalement oublié leur état, & n'étoient qu'une ombre de la Royauté, dont leurs Maîtreſſes avoient tout le pouvoir.

Qu'un

Qu'un Prince ſe néglige, & qu'il ne travaille pas a perfectionner ſes vertus & ſes talens, il devient plus mauvais & moins eſtimable: il n'eſt aucun point fixe où doive s'arrêter entiérement la ſageſſe d'un Souverain, elle baiſſe, ſi elle n'augmente pas. *Je ne ſai*, dit un Auteur fameux, * *par quelle cauſe ſecrette il arrive dans l'Art de gouverner tout le contraire de ce qu'il arrive dans les autres Sciences; plus les hommes s'y appliquent & plus ils ſe perfectionnent, plus un Prince régne, & moins, ordinairement, il ſait régner.* Qu'on examine le cours des longs Régnes, & l'on n'aura pas de peine à ſe convaincre de cette vérité. Il eſt peu de Princes qui commencent comme Auguſte, il en eſt encore moins qui finiſſent

* Neſcio qua cauſa occulta præter apertas etiam evenit, ut cùm in aliis Artibus uſu homines diſcant, & meliores fiant, in hac regendi fere contra, & Principes inclinent. *Juſt. Lipſ. Monit. & Exemp. Politic. Lib. II. Cap. X. p. 156.*

niſſent comme lui. Chez les Souverains Catholiques le Confeſſeur eſt auſſi à craindre que la Maîtreſſe, l'un s'empare de l'eſprit comme l'autre fait du cœur; le Directeur obtient par les biens qu'il promet dans l'autre Monde, ce qu'on accorde à l'Amante en faveur des plaiſirs qu'elle procure en celui-ci. Il arrive quelquefois que, pour régner plus paiſiblement, l'Amour & la Dévotion font une Ligue offenſive & défenſive: le Confeſſeur & la Maîtreſſe uniſſent leurs interêts, ce qui produit un effet aſſez comique aux yeux d'un Philoſophe: toutes les Femmes de la Cour donnent un extérieur de piété à leur galanterie, les Courtiſans, les Petits-Maîtres même, affectent un air réſervé, & cette Comédie dure juſqu'à ce que l'amour prenne le deſſus dans le Régne d'un autre Prince; alors la débauche ſuccède à la feinte dévotion, & le libertinage à l'hypocriſie.

Un Prince qui veut régner dignement par lui-même doit ſe garantir de

de tout ce qui peut en impoſer à la Raiſon. Qu'importe au Peuple qu'il ſoit malheureux par une fauſſe délicateſſe de conſcience, ou par une inclination amoureuſe? La cauſe d'où provient ſes malheurs ne les répare pas, & ne juſtifie point celui qui les occaſionne. Il eſt certain qu'un Prince irreligieux ne peut être regardé comme un grand Monarque; mais il faut auſſi que les Souverains ſoient attentifs à ne ſe point laiſſer entraîner à des craintes ſuperſtitieuſes, & qu'ils conſiderent, ſans ceſſe, qu'un faux zèle eſt quelquefois auſſi nuiſible à la tranquilité des Etats, que l'impiété même.

La Religion a deux dangereux Ecueils à éviter, la Superſtition & l'Incrédulité qui l'environnent. Tel eſt le ſort de la miſére & de la foibleſſe humaine, elle ne peut ſe tenir qu'avec beaucoup de peine dans un juſte milieu, elle donne dans une dévotion outrée, ou tombe dans une irréligion

ge: le Janséniſte l'attention à conſerver les Privilèges de l'Egliſe Gallicane; le Philoſophe & l'homme de bon-ſens penſent que la prudence & la juſtice ſont ſeules les grands Monarques.

Un Souverain veut-il être digne de commander aux hommes? qu'il imite Henri IV. ou Louis XV. J'aime encore mieux qu'il ſuive l'exemple du dernier que du premier. Il trouvera chez l'un des vertus plus brillantes; mais chez l'autre il en découvrira de plus ſolides. Il verra un jeune Monarque vivant au milieu d'une Cour brillante d'un maniere retenue, ne ſe livrant à ſes Courtiſans qu'autant qu'il le juge à propos, montrant aux François, étonnés de ce prodige, un Roi qui n'a point de Maîtreſſe, & qui véritablement pieux, ne donne cependant aux Eccléſiaſtiques que ce qu'ils doivent avoir. Quoiqu'il ſe confeſſe ſouvent, ſes Peuples ne s'en apperçoivent que pour leur bonheur. Soigneux d'épargner le ſang

de

de ſes Sujets, il n'a fait la guerre que lorſque ſes ennemis l'y ont contraint: le Ciel protecteur des Monarques juſtes a beni ſes armes: il a ajouté deux Provinces à ſon Royaume; & ſes premiers Exploits ont été auſſi utiles à la France que les plus brillans de ſon Ayeul.

LETTRE TROISIE'ME,

Sur les Miniſtres.

SI l'Emploi de Miniſtre eſt le plus brillant d'un Royaume, c'eſt auſſi celui qui entraîne après lui plus de ſoins, plus d'embarras, & ſouvent plus de repentir. Un homme ſur qui le Souvetain ſe décharge d'une partie des affaires de l'Etat, répond de leur réuſſite non-ſeulement au Prince qui les lui confie; mais encore à tout le Peuple qui l'accuſe ſouvent de bien des fautes qu'il ne commit jamais.

Dès qu'un Miniſtre eſt haï, quelque choſe qu'il faſſe, on le condamne toujours. Conſeille-t-il à ſon Prince d'éviter les occaſions de faire

la

la guerre, c'eſt un lâche qui deshonore la Nation, qui achete la paix, & qui ruïne le Royaume. Eſt-il d'avis qu'on faſſe la guerre, c'eſt un ambitieux, qui, pour plaire à ſon Maître, ſacrifie les biens & la vie des Sujets.

Un Particulier qui ſe venge d'un ennemi trouve grand nombre de gens qui l'approuvent, ou du moins qui tâchent de le juſtifier; mais ſi un Miniſtre punit quelqu'un, tout le monde plaint celui qu'il condamne, rarement le Peuple croit coupables ceux qui ne le ſont déclarés que par la Cour. La haine chez les Courtiſans, les préventions chez les ſimples Citoyens, ſont les cauſes de cette opinion.

Je regarde un Miniſtre comme un homme deſtiné à vivre parmi des ennemis attentifs à trouver le moyen de l'accabler, & qui n'a d'autre reſſource pour ſe défendre que la protection du Souverain, qu'il ne conſerve qu'autant qu'il ſait ſe rendre utile & agréable. L'inſtant où il ceſſe de plaire eſt celui de ſon anéantiſſement: il n'eſt

n'eſt pour lui aucun milieu, il eſſuïe, dès qu'il eſt diſgracié, les mépris les plus outrageans.

Un Miniſtre reſſemble à une Idole: tant qu'on la croit participer des rayons de la Divinité, on l'adore, on la reſpecte; ſi l'on découvre qu'elle n'a aucune vertu, on la renverſe, on la briſe, on la foule aux pieds. Combien n'y en aura-t-il pas qui le ſeront dans le même eſpace de tems!

Si la Fortune n'aveugloit point les Miniſtres, ils devroient dire tous les ſoirs en ſe couchant: peut-être demain ſerai-je exilé, diſgracié, ou banni. Que ſai-je actuellement, s'il n'y a point quelque nouvelle Maîtreſſe qui demande mon exil, quelque Favori ſecret auquel on me ſacrifie!

Les Peuples ſeroient heureux ſi ceux qui ſont à la tête des affaires faiſoient de ſemblables réfléxions. Sans doute qu'ils diroient: ne ſongeons point à acquérir des richeſſes, qui peut-être nous ſeront inutiles: ne nous énorgueilliſſons point d'un rang que nous

nous ſommes à la veille de perdre; mais appliquons-nous à rendre l'Etat heureux, & préparons-nous une reſſource & une conſolation contre les caprices du ſort dans le cœur de tous les Citoyens. Que le Prince connoiſſe par le regret qu'ils auront de ma perte de quelle utilité je lui étois.

Ceux qui n'ont qu'une foible connoiſſance des hommes ſe figurent qu'un Miniſtre attentif à obſerver les loix les plus exactes de la probité, a plus de peine à ſe ſoutenir contre ſes ennemis, & à venir à bout de ſes entrepriſes, que celui qui ſacrifie tout à une Politique *Machiavelliſte* qui détermine toutes ſes actions; mais l'expérience a prouvé autrefois & prouve encore aujourd'hui le contraire. Le Cardinal Mazarin lutta pendant quinze ans contre ſes ennemis: ſa politique lui fut ſouvent auſſi funeſte qu'elle le fut à ſes adverſaires. La conduite du Miniſtre, * qui régne au-

* Mr. le Cardinal de Fleury.

aujourd'hui a facilité des Traités de Paix & d'Alliance, que la Politique la plus ruſée ne fut pas venue à bout de conclure. Les Etrangers ſavent mieux que nous combien la confiance qu'on a à ſa bonne foi eſt utile au Prince & à l'Etat. Les *Machiavelliſtes* prônent en vain leurs maximes dangereuſes: il y a une grande différence entre la fourbe & la prudence; le Mentor de Mr. de Cambray eſt un Héros, le Prince de *Machiavel* eſt un Scélérat.

LETTRE QUATRIEME,

Sur les Courtiſans.

ON envie dans les Provinces le ſort des Courtiſans, on les regarde comme les mortels les plus heureux: à Paris on eſt moins prévenu & moins perſuadé de leur bonheur; à Verſailles on les plaint, & l'on nomme Eſclavage ce qu'ailleurs on appelle Grandeur.

Il ſemble qu'on peut avec raiſon comparer l'état des Courtiſans à ces Tableaux qui ne ſauroient ſouffrir qu'on les examine de près: il faut les conſiderer d'un certain point de vûe & à une certaine diſtance; ſans cela on apperçoit mille traits groſſiers dont on eſt frappé, & qui diſparoiſſent lorſqu'on eſt dans l'éloignement.

Un homme, à qui la Cour eſt parfaitement inconnue, entend dire dans le fond de ſa Province, ou au milieu de Paris, que Mr. le Duc *** parle au Roi tous les jours, qu'il l'accompagne à la chaſſe, qu'il boit & mange avec lui: en voilà aſſez pour qu'il ſe perſuade que ce Seigneur eſt l'ami de cœur de ſon Souverain: il juge de ce que doit faire un Roi par ce qu'il fait lui-même; il ignore que ces faveurs, qu'il qualifie marques d'amitié, ſont ſouvent prodiguées indifféremment, & toujours achetées par des ſoins redoublés & des peines infinies.

Un Courtiſan qui feroit pour Dieu la moitié de ce qu'il fait pour obtenir un regard favorable du Prince, mériteroit d'être canoniſé comme Martyr: il n'eſt aucun Seigneur qui ne ſouffre cent fois dans le cours d'une année toutes les incommodités auxquelles le Ciel a ſoumis la Nature. On regarde comme un prodige & comme une choſe incroïable que St. Siméon Stylite ait paſſé vingt années

en

en méditation ſur une Colonne, de 30. pieds de hauteur; il eſt peu de Courtiſans âgés de ſoixante ans, qui n'en ayent paſſé quarante dans l'Antichambre du Roi & celle du Miniſtre. Quel rôle, quelle mortification, pour des gens remplis d'orgueil & de vanité, d'être obligés d'acheter, par la ſervitude la plus pénible, l'avantage d'être le premier ou le ſecond Eſclave!

L'Amour de la Cour eſt une maladie que les Seigneurs ont dans le ſang, ils la donnent à leurs fils, & ceux-ci la tranſmettent à leurs deſcendans. Je croirois volontiers qu'il y a chez les Courtiſans plus que du préjugé. Je ne puis comprendre comment des gens qui peuvent être libres, tranquilles, heureux, ſe chargent de fers qu'ils font paſſer de génération en génération. Si l'on n'avoit pas des preuves inconteſtables de cette vérité, on croiroit que ceux qui la ſoutiennent voudroient éprouver juſqu'où peut aller la crédulité des hommes.

En cherchant quel étoit l'appas le

plus flatteur & le plus capable de ſéduire les Courtiſans, j'ai découvert avec une extrême ſurpriſe que le deſir de paſſer dans l'eſprit du Vulgaire pour des gens d'importance, & de trancher du Souverain deux ou trois momens dans la journée, les rendoit eſclaves toute leur vie.

Lorſqu'un Courtiſan part de Paris au ſortir de l'Opera pour ſe rendre en poſte au ſouper du Roi, je crois voir un Comédien condamné à une Priſon perpétuelle, d'où on le fait ſortir une heure chaque jour, pour aller jouer le rôle de Marquis, ou d'Homme à bonne fortune. Heureux le Gentilhomme, diſoit Henri IV., qui content d'un bien honnête ne me connoît point, & n'eſt point connu de moi! Ce Roi avoit fait ſous Henri III. ſon Prédéceſſeur, le manége de Courtiſan, & en connoiſſoit le ridicule & l'embarras.

LETTRE CINQUIEME,

Sur les Magiſtrats, & ſur la vénalité des Charges.

ON achete en France le droit de juger les hommes, comme celui de les voler: quiconque a de l'argent eſt maître de choiſir une Charge de Robe, ou un Emploi dans les Finances: il ne faut guère plus de ſcience pour être Conſeiller au Parlement, que pour être Fermier Général; il faut ſeulement eſſuyer plus de cérémonies.

Je trouve une parfaite reſſemblance entre la réception du Malade imaginaire de Molière au Corps de la Faculté, & celle des jeunes Magiſtrats dans les Tribunaux où ils ſont

reçus. On exige d'eux qu'ils recitent quelques lignes de Latin qu'ils ont eu la précaution de faire composer: les Magiſtrats qui ſont chargés de les interroger leur communiquent les Objections qu'ils doivent leur faire: ils apprennent ces Arguments & leur ſolution par cœur; & toute la ſcience qu'il faut pour devenir l'Arbitre de la vie & des biens des hommes, conſiſte dans la faculté de pouvoir retenir deux ou trois pages de Latin.

Il arrive quelquefois, malgré cette grande facilité qu'on a de ſe faire aggréger dans un Tribunal Souverain, que certaines perſonnes ne peuvent remplir les devoirs qu'on en exige: elles eſtropient la Harangue qu'on leur a compoſée, & répondent à un Argument par la ſolution d'un autre: cela déconcerte un peu les Aſſiſtans; mais comme il faut enfin que le Récipiendaire ſoit reçu, puiſqu'il a payé la Charge, on a trouvé un expédient aſſez comique, pour ac-

accorder l'ignorance des jeunes Magiſtrats avec le *Decorum* de leur profeſſion. On inſére dans l'Arrêt de leur réception un Clauſe, par laquelle il eſt dit qu'on les aggrége au Corps par l'eſpérance qu'on a qu'ils étudieront dans la ſuite, *ſub ſpe futuri ſtudii.* C'eſt-là le remede à tous les maux, & avec ces quatre mots Latins, & vingt mille écus, l'homme le plus ignorant peut choiſir tel Parlement qu'il veut dans le Royaume, pour y décider des plus grandes affaires.

Il en eſt de la plûpart des jeunes Magiſtrats comme des nouveaux Médecins. Ces derniers ne deviennent habiles qu'à force de tuer un bon nombre de malades, & les autres ſont reçus dans leurs Charges par l'eſpoir qu'on a qu'après avoir rendu beaucoup de Jugemens faux, ridicules, injuſtes, ils viendront enfin à prendre des idées plus ſages & plus équitables.

C'eſt un proverbe établi dans tous

les Tribunaux de Judicature, *que les seules murailles du Palais rendent plus habile que l'étude de tous les Jurisconsultes Romains.* La plus grande partie des Magistrats publient sans cesse cette opinion, & j'ai connu un vieux Conseiller au Parlement de *** honnête homme, mais ignorant, qui m'a assûré plusieurs fois avec beaucoup de confiance que le plus grand malheur qui pût arriver à un Juge, c'étoit de s'entêter d'Auteurs & des Loix Romaines.

A quoi servent, me disoit-il, tous les raisonnemens de vos Bartoles & de vos Du Moulins? le Bon-Sens en fait plus que tous ces gens-là; s'ils avoient été Juges, ils auroient fait de grands discours, cité du Grec & du Latin, & rendu de très-mauvais Jugemens. Voyez Mr. le Président de P.*** c'est un Savant; il sait par cœur le Code & le Digeste, de dix Arrêts que donne la Grand' Chambre, il y en a neuf qui passent contre son sentiment.

Ce

Ce que vous me dites, répondis-je à ce Conſeiller, ne prouve point que les ſentimens de Mr. le Préſident de P *** ſoient mauvais, il montre ſeulement qu'on ne les ſuit point, & tant pis peut-être pour ceux qui s'en éloignent.

Bon, repliqua le Conſeiller, voilà les diſcours que font à leurs Parties les Avocats qui perdent leur cauſe. *Votre affaire étoit excellente*, diſent-ils, *vous avez été condamné contre les Loix*; *Mr. le Préſident de P*** a parlé pendant deux heures en votre faveur dans la Chambre, l'autorité d'un auſſi ſavant Magiſtrat doit vous être une preuve de votre bon droit.* Toutes ces phraſes, je l'avoue, ſont fort belles & fort flatteuſes; mais elles ne démontrent point qu'un homme ait lui ſeul plus de bon-ſens que dix autres, qui ont autant d'expérience que lui. Eh, morbleu, pour ſavoir qu'il faut donner à chacun ce qui lui appartient, eſt-il néceſſaire d'entendre le Grec & le Latin?

Les

Les premiers Juges avoient-ils des Bibliothéques, & paſſoient-ils leur vie à concilier les ſentimens de D'Argentré avec ceux de Cujas?

Mais, repartis-je, vous m'avouerez qu'il y a des Queſtions qui ne peuvent être éclaircies que par le ſecours du Droit Ecrit: comment pourra-t-on en venir à bout, ſi l'on eſt privé de ce ſecours, & ſi l'on ignore les moyen de s'en ſervir?

Et les Avocats, repliqua le Conſeiller, les comptez-vous pour rien? Croyez-vous qu'ils jouïront impunément du privilège de nous ennuyer pendant toute une année? Il eſt bien juſte qu'ils nous ſoient du moins utiles quelquefois. Dans les Queſtions purement de Droit, c'eſt à eux à nous développer les matieres: alors nous les écoutons citer tous leurs Auteurs, & nous adoptons le ſentiment de celui qui nous paroît le plus raiſonnable; & nous devenons non-ſeulement les Juges des parties, mais encore de ces fameux Docteurs que vous

vous regardez comme des Oracles.

Vous devez craindre, répondis-je, de vous laiſſer ſéduire par des gens qui peuvent vous en impoſer. Si vous ne connoiſſez pas les Auteurs qu'on vous cite, comment pouvez-vous ſavoir ſi l'on ne les falſifie pas?

C'eſt à l'Avocat de la partie adverſe, reprit le Conſeiller, à faire attention à cela: tant pis pour lui, s'il ne dément pas ſon Adverſaire; nous ne pouvons juger que ſur ce que l'on nous dit.

Mais enfin, repliquai-je, ſi la ſcience du Droit eſt ſi inutile, d'où vient exige-t-on qu'on faſſe du moins ſemblant de l'étudier pendant trois ans; & pourquoi faut-il avoir le Grade d'Avocat pour être reçu dans les Charges de Judicature?

C'eſt, répondit le Conſeiller, une vieille coutume, & je la regarde comme auſſi peu néceſſaire que celle d'apprendre une Harangue par cœur. Je ſuis certain que la plus grande partie des Magiſtrats n'ont jamais vu

leurs

leurs Profeſſeurs, que les jours où ils leur portoient l'argent des *Matricules*. Il faut que chacun vive, Mon cher Mr., les Docteurs en Droit comme les autres hommes. Que deviendroient leurs revenus, s'ils s'aviſoient d'exiger que les Etudians allaſſent ſe fourrer toutes les Loix Romaines dans la cervelle ? C'eſt un bonheur même que cela ne ſoit pas ainſi ; car, ſi pour décider ſi un Pré appartient à Pierre ou à Jean, il falloit conſulter cinq ou ſix cens Juriſconſultes, on n'auroit jamais fini.

Toutes les fois que je penſe aux diſcours de ce Magiſtrat, je ne puis m'empêcher de gémir du ſort des hommes. Leur vie & leurs biens ſont entre les mains de gens qui ne choiſiſſent d'autres Guides que leurs propres ſentimens, & qui ſouvent mépriſent ceux qui cherchent à s'éclairer. Il eſt preſqu'impoſſible de remédier à cet abus, puiſqu'en France le droit de juger les Citoyens eſt pour certaines gens un bien de patri-

moine.

moine. Beaucoup de peres, en mourant, ne laissent à leurs fils pour héritage, qu'une Charge qui perpétue dans leur famille le pouvoir de faire payer leurs erreurs & leurs injustices.

LETTRE SIXIE'ME,

Sur l'état malheureux de pluſieurs Savans.

IL m'arrive quelquefois de réfléchir ſur l'état & la ſituation des Savans. Aſſis dans ma Bibliothéque je jette les yeux ſur les Ouvrages de quelques-uns, & conſiderant combien ils ont mérité du Genre-Humain, & la miſére dans laquelle ils ont vêcu, je ne puis m'empêcher de déplorer la bizarrerie des hommes, qui ont comblé de biens & d'honneurs un grand nombre de gens qui n'étoient dignes d'aucune eſtime, tandis qu'ils ont laiſſé dans l'indigence ceux à qui ils auroient du élever des Autels.

Toutes les Profeſſions, celles même

me qui ſont les plus viles & les plus mépriſables produiſent de quoi vivre à ceux qui les exercent, & l'Etude entraîne ſouvent après elle la miſére la plus déplorable. Un Savant paſſe ſa vie dans la poudre d'une Bibliothéque à déchiffrer des Manuſcrits anciens: un habille Géometre découvre mille vérités utiles par un calcul auſſi juſte qu'il paroît étonnant; quel fruit leur revient-il de tant de peines? A quoi aboutiſſent tous leurs ſoins & toutes leurs veilles? Le Valet d'un Sous-Fermier aura dans deux ans plus de revenu qu'ils n'auront de fonds à la fin de leur vie; heureux encore s'ils peuvent amaſſer quelque choſe, & s'ils ne ſont point réduits à mourir à l'Hôpital!

On auroit tort de croire que la miſére dont je parle n'attaque que les mauvais Auteurs; on peut au contraire aſſûrer que ceux qui ont eu le plus de mérite ont été quelquefois les plus malheureux. Tout le monde ſait le triſte état où ſe trouva PATRU quelques années avant ſa

mort : il fut obligé de vendre le peu de fonds qu'il avoit pour subsister, ses revenus ne le conduisant pas au milieu de l'année ; & comme en vendant les capitaux, ils d'iminuoient toujours, il fut enfin contraint de vendre sa Bibliothéque. DESPREAUX instruit de l'indigence de ce grand Homme acheta ses Livres, & après les avoir payés, par une générosité digne d'être transmise à la Postérité, il prit le prétexte de n'avoir point d'endroit pour les placer chez lui : il pria PATRU de vouloir les garder encore quelque tems dans sa Bibliothéque ; & il les y laissa durant sept ans, sans les retirer qu'après la mort de cet illustre Avocat. Tout le monde cependant connoissoit son mérite, la Cour, la Ville, le Parlement, le regardoient comme le Cicéron François ; mais personne ne l'assistoit, & s'il n'eût été secouru par un Poëte plus charitable que ne le sont ordinairement ses Confréres, peut-être seroit-il mort de faim ; au lieu que s'il eût été Maltotier

tier dès ſa tendre jeuneſſe, en s'élevant de vol en vol juſqu'au rang de Fermier-Général, il eût dans peu de tems étonné tout Paris par ſes richeſſes immenſes; & que cinq ou ſix ans d'infamie lui euſſent été beaucoup plus utiles, que quarante ou cinquante ans de gloire.

Des exemples auſſi ſurprenans que celui de PATRU ne ſont point rares; on feroit aiſément des ſouffrances des Savans & des maux que la miſére leur a cauſés, un Martyrologe auſſi gros que celui qui contient les ſupplices des premiers Chrétiens. Si l'on en trouvoit peu qui fuſſent entiérement Martyrs de la faim, il y en auroit du moins beaucoup qu'on pourroit ranger au rang des Confeſſeurs, & dont la Philoſophie a eſſuyé de grandes épreuves. On doit mettre dans cette Claſſe *Crebillon*, ſucceſſeur du mérite des *Corneilles* & des *Racines*, doué d'un caractère rempli de candeur & de probité. Combien de tems n'a-t-il pas lutté contre la miſére!

J'ai vu pendant un tems, * dit un Illuſtre Ecrivain, *l'Auteur de Radamiſte & de Zenobie à la veille de mourir de faim à Paris. Ne ſeroit-il pas beaucoup moins honteux pour la France qu'on écrivît: J'ai vu deux cens Faquins en carroſſes traînés par des Chevaux achetés du ſang de la Veuve & de l'Orphelin?* Si l'on eſt offenſé de voir le Crime heureux, on ne l'eſt point tant que de voir la Vertu infortunée.

Je paſſerois aux hommes leur baſſe complaiſance pour des gens qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir une bonne table & de grands Equipages, ſi l'attention qu'ils ont pour des *Midas* ne détruiſoit point celle qu'ils devroient avoir pour des *Homéres* & des *Sophocles*; ils en ſont venus juſqu'au point de regarder un Savant comme très-heureux dès qu'il peut ne pas mourir de faim. La moindre fortune dans un Homme de Lettres paroît

* Mr. de Voltaire Lettres ſur les Anglois.

paroît étonnante, & ſi après trente ans d'étude & de travail un Ecrivain obtient une penſion de cinq ou ſix cens Livres, il eſt félicité de tous ceux qui le connoiſſent comme s'il n'avoit plus rien à deſirer: tous ſes Confreres les Savans lui portent envie; on diroit que tout l'Or du Potoze va rouler chez lui. Si un homme dont le premier métier fut d'être Laquais, & qui n'eſt dans les Fermes que depuis deux ans, achete une Terre de cent mille écus, peu s'en faut qu'on ne ſe récrie ſur une acquiſition auſſi modique; les uns le regardent comme un homme fort conſcientieux, les autres le taxent de ne point entendre ſes affaires.

Le ſort de certains Auteurs qui pour ſortir de la miſére s'attachent auprès de quelques Grands eſt encore plus à plaindre que celui de ceux qui prennent leurs maux en patience. On peut dire qu'ils vont d'un Ecueil à un autre, & que voulant éviter Charybde ils périſſent contre Scylla.

Dès qu'un Savant devient le Penſionnaire & le Courtiſan d'un Seigneur, il doit compter ce jour pour le dernier de ſa liberté. Quel ſupplice n'eſt-ce point pour un homme qui penſe, qui fait uſage de ſa raiſon, d'être obligé d'applaudir aux choſes les plus ridicules & les plus extravagantes? Cependant il faut abſolument les approuver, & l'on eſt payé pour cela. Si le ſtupide Bienfaiteur dit une bêtiſe, il faut ſourire & montrer une ſurpriſe auſſi agréable, que ſi l'on avoit ouï une ſaillie des plus ingénieuſes. S'il parle de quelque Science, dont il n'aura pas la moindre teinture, il faut ſe récrier, ſur ſa profonde érudition. C'eſt en vain qu'un reſte de pudeur & d'amour pour la Vérité ſemblent s'oppoſer à ces louanges déplacées, il faut ſe réſoudre à les prodiguer, ou riſquer de perdre ſa penſion, & de retourner à ſon premier état.

Les éloges qu'on arrache à un Savant payé pour applaudir, ne ſont pas les ſeules choſes qui le mortifient, il

en eſſuïe cent autres. Tous les jours il eſt expoſé aux caprices, à l'orgueil, à la vanité, d'un Etourdi, d'un Sot, qui ne le conſidere que comme une eſpèce d'Animal rare qu'il entretient par grandeur. Il eſt pluſieurs Grands qui penſent qu'ils doivent avoir trois ou quatre Savans à leurs gages, quoiqu'ils ne leur ſoient d'aucune utilité, comme ils ont trente Chevaux de main dans leurs Ecuries, dont ils ne font aucun uſage. Ils n'ont guère plus d'égard pour les uns que pour les autres, & ils les traitent preſque avec autant de mépris. Combien de Savans attachés à des Seigneurs ont eu la douleur de voir qu'on leur a préféré un ſimple Laquais dans une grace qu'ils demandoient tous deux! Le Domeſtique avoit des talens bien plus précieux pour ſon Maître que l'habile Ecrivain: il ſavoit conduire adroitement une Griſette par un Eſcalier dérobé: rendre un Billet doux à la femme d'un mari jaloux; déterrer dans Paris quelque fille aimable

à table, & charmante pour une partie de soupé.

Quel desagrément n'est-ce point pour un homme qui connoît ce qu'il mérite, & combien il est plus digne des faveurs de la fortune, que celui à qui il est attaché, d'être réduit à vivre dans une contrainte aussi dure? Il n'y a personne qui ne sente tout le poids d'un fardeau si pesant; mais il devient encore plus à charge à un Savant, pour peu qu'il fasse réflexion à son état. Il comprend qu'il a fait une esclave de cette liberté que la Philosophie met à un si haut prix: il est tenté de rompre sa chaîne, mais la crainte de perdre sa pension le retient; il passe sa vie à songer lequel des deux partis il choisira, ou de rester dans la servitude, ou du mourir de faim.

LETTRE SEPTIE'ME,

Sur le Caractère des demi-Savans.

LA misére dans laquelle se trouvent beaucoup d'Auteurs, est la principale cause des disputes qui naissent journellement dans la République des Lettres. L'avidité d'obtenir ce qu'on donne à un autre: l'envie d'être le seul à travailler pour certains Libraires: la crainte qu'on ne préfére les Ouvrages d'un Concurrent, tout cela cause ces divisions si communes parmi les gens de Lettres, qu'on peut les comparer justement à des Marchands avides, qui sont attentifs à décréditer les Marchandises des autres, & soigneux d'attirer par toutes

ſortes de ſtratagêmes le monde dans leurs Boutiques.

Rien ne reſſemble plus au Magazin d'un Commerçant que le Cabinet des Auteurs qui ſont forcés de travailler pour vivre: ils y fabriquent toutes ſortes d'Ouvrages, Hiſtoire, Poëſie, Romans, Diſſertations Mathématiques, Lettres Galantes; tout s'y trouve. Ils ont même attention d'avoir quelques petits Livres de piété en cas de beſoin, & pour être parfaitement aſſortis. Il eſt vrai qu'on doit regarder ces ſortes d'Ouvrages comme les armes qui ſe fabriquent en Forez *, ils ſont d'un prix auſſi bas & auſſi modique. Cependant on ne laiſſe pas que de les débiter, & ſouvent les Libraires aiment mieux acheter d'un Savant boutiquier dont ils ont fort bon marché, que d'un Ecrivain qui étant à l'abri de l'indigence travaille avec ſoin, & veut

* Province de France connue par la grande quantité de ſes Forges.

veut être payé de ſes peines. C'eſt-là la ſource de tant de mauvais Livres qu'on imprime tous les jours, & qui ſouvent ſe vendent auſſi bien que les plus excellens.

L'Auteur d'un Ouvrage fait à la toiſe a grand ſoin de le louer dans la Préface, de blâmer d'une maniere vive les plus grands Héros de la Littérature. Comme le Monde eſt rempli de Sots faciles à prévenir, lorſqu'ils viennent à lire ces Critiques ridicules, ils ſe figurent que des hommes aſſez hardis pour oſer attaquer des gens qui ſe ſont un nom illuſtre, doivent pour le moins aller de pair avec eux. Un tel, diſent-ils, a écrit d'une maniere bien preſſante contre cet Académicien, il faut qu'il ait raiſon, car on ne lui a point répondu. Ignorans, qui ne voyent pas qu'un Ecrivain d'un certain rang s'avilit en ſe juſtifiant contre les critiques d'un Barbouilleur de papier, ou d'un homme qui n'écrit que par jalouſie!

Quel ſupplice ne ſeroit-ce pas pour un

un Savant, qui peut braver l'indigence, d'être obligé de répondre à toutes les productions que fournit la mauvaise humeur de quelques gens dont l'esprit est aigri par l'envie & par la misère! Ne seroit-il pas ridicule que MR. DE VOLTAIRE se fût donné la peine de se justifier contre certaines Critiques qu'on a faites de son Histoire de Charles XII., dans la Préface d'un Livre pitoyable, intitulé Histoire d'Auguste Roi de Pologne ? Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce procédé, c'est la hardiesse de ceux qui ont osé, dans un si mauvais Ouvrage, attaquer sans ménagement un Auteur qui avoit en main de quoi les anéantir, s'il avoit daigné prendre la plume contre eux. Peut-être ont-ils bien fait ces réflexions, mais le désir de l'Or les a emportés: ils ont cru en offensant cet illustre Auteur donner un relief à leurs Ecrits, & en augmenter par-là le débit; ils ont même été assez fous de croire que cela les rendroit plus recommandables. C'est par la même raison

raiſon que Zoïle ſe déchaîna contre Homére.

* Avidité de l'or que ne fais-tu pas faire?

Lorſque l'Auteur des Mémoires d'un Homme de qualité fut en Hollande, preſque tous les Ecrivains de ce Païs prirent l'allarme. Ils le regardérent comme un fleau auſſi terrible pour eux que la peſte & la famine: ils employerent tous les moyens qu'ils purent imaginer pour le décréditer dans le public: las de critiquer inutilement ſes Ouvrages, ils ſe dechaînérent en injures les plus groſſiéres: mais ils eurent la douleur d'avoir criaillé vainement, & de voir que les Ecrits de cet Auteur étoient pour eux la lime que la Couleuvre de la fable vouloit ronger. Ils furent contraints de prendre patience; & n'eu-

* *Auri ſacra fames, quid non mortalia cogis Pectora?*

Virgil, Eneid. Lib. 3.

n'eurent d'autre consolation que celle de faire quelques mauvaises allégories, qui passérent de la Boutique du Libraire à celle de l'Epicier. Ce fut-là le sort qu'eut le Roman intitulé le Fanfaredin & un ou deux autres Ouvrages aussi mauvais.

L'avidité du gain excite non-seulement la jalousie des Ecrivains subalternes contre ceux de la premiére Classe; mais elle les arme les uns contre les autres, & ils n'ont aucun égard pour leurs Confréres du second ordre.

Il y a quelque tems que deux ou trois Auteurs las de lutter les uns contre les autres, & d'être sans cesse comme des Chiens en arrêt à la porte des Libraires pour se faire employer les premiers, résolurent de s'unir ensemble, & de partager leur fortune. Pour donner plus de réputation à leur union ils la décorérent du titre pompeux de Société Littéraire. L'ouverture de leurs Séances fut célébrée par une Fête magnifique; tous les Libraires y furent invités,

tés, & les autres Auteurs se crurent de fornais perdus. Le Public comptoit déja de voir sortir de cette nouvelle Académie des Ouvrages dignes de la plus reculée postérité; mais ses espérances furent bien-tôt trompées; & trois semaines ou un mois après ce fameux Etablissement, il vit avec la derniere surprise ces Auteurs divisés & n'ayant plus rien de commun entre eux. Leurs Epouses furent les premiéres qui ébranlérent les fondemens de cette Société. Comme ces Savans étoient logés dans la même maison, qu'ils mangeoient ensemble, & que chaque femme faisoit à son tour la dépense pendant une semaine, ces Muses modernes mettoient sur le compte de la Communauté quelques livres de viande de plus, & ne furent pas longtems sans se reprocher leurs vérités. Les Associés entrérent dans leurs différends: les esprits s'aigrirent de part & d'autre, la Société fut rompue pour trente ou quarante sols: la naissante Rivale de l'Académie des Scien-

Sciences fut entiérement détruite; & les Auteurs répandus dans la Hollande en rendirent au Ciel des graces ſolemnelles.

Quelque condamnable que ſoit le caractère jaloux des demi-Savans, il eſt cependant beaucoup moins digne de blâme que la façon dont ils écrivent ſouvent les uns contre les autres. Non contens d'attaquer leurs Ouvrages, ils invectivent les uns contre les autres & l'on diroit que leurs Ecrits ſont les Compilations des diſputes des Harangéres & des Porte-faix.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que certains Auteurs en attaquent d'autres pour de l'argent, & les accablent d'injures atroces, ſans avoir aucun ſujet de ſe plaindre d'eux. Je compare ces Ecrivains aux Bandits du Royaume de Naples qui ſe louent pour aſſaſſiner, & qui mettent un certain prix à chaque meurtre, ſelon la difficulté qui ſe rencontre à l'exécuter.

Qu'on

Qu'ont de commun les Ecrits d'un Auteur avec ſa perſonne? Le Corps n'eſt point Membre de la République des Lettres, il n'y a que l'Eſprit: ainſi qu'on critique tant qu'on voudra un Ouvrage; mais qu'on n'introduiſe pas ſur le Parnaſſe le langage des Halles. Qu'importe à un Lecteur de ſavoir qu'un tel Auteur eſt cocu qu'un autre eſt débauché, &c? qu'a cela de commun avec leurs Ecrits?

Il n'eſt rien qui indigne plus les honnêtes gens que ces ſortes de digreſſions honteuſes & déplacées; elles rendent mépriſables les Savans & avilissent les Belles-Lettres. Peut-on ne pas trouver affreux la maniere dont l'Auteur de la Gazette des Savans & celui des Lettres Sérieuſes & Badines ont écrit l'un contre l'autre? L'on ne ſauroit pouſſer l'extravagance & la folie plus loin que de ſe traiter de *Cocu*, de *Giton*, de *Scélérat*, & d'affecter de ſe dire les injures les plus groſſiéres dans toutes ſortes de Langues. Que peut penſer d'une pareille

conduite un honnête homme, & quel mépris n'a-t-il point pour des gens qui n'ont pas honte d'écrire des infamies que des Fiacres & des Porte-faix ne se reprochent que lorsque le Vin ou l'Eau-de-Vie les a privés entiérement de la raison. Dans la dispute dont je parle, l'Auteur des Lettres Sérieuses & Badines étoit encore plus coupable que son Adversaire, qu'il n'avoit attaqué que pour complaire à un Libraire qui payoit chaque injure à un certain prix.

Doit-on s'étonner après cela qu'on regarde les Savans comme on regardoit chez les Juifs les Phariziens, qui remplis de vices prêchoient une Morale très-rigoureuse, & tâchoient par leur hypocrisie de faire croire qu'ils la pratiquoient?

Lorsque deux Hommes de Lettres se portent à de certains excès, que deviennent alors tous ces beaux Préceptes de la Philosophie qu'ils étalent dans leurs Ecrits? Est-il rien de si surprenant que de voir un Recueil d'in-

vec-

vectives auquel on donne le nom de Préface à la tête d'un Livre qui souvent traitera de la Modestie & de la Tempérance?

Lorsqu'on méprise certains Savans, ne doivent-ils pas se souvenir qu'à tort nous accusons le Destin des malheurs dont nous sommes cause nous-mêmes.

Je sai que la misére, & l'envie de s'en affranchir; peuvent porter les hommes à de grands excès; mais un Auteur, un Savant, & un Philosophe, doivent éviter avec soin de tomber dans certains défauts. Puisqu'ils tâchent d'imiter les grands Hommes dans leur façon d'écrire, ils doivent aussi s'efforcer d'égaler leur vertu, & se faire une loi d'être toujours pauvres s'ils ne peuvent cesser de l'être qu'en devenant vicieux. J'aime beaucoup mieux Diogène à demi-nud dans son Tonneau que Jansenius dans son Evêché d'Ypres, qu'il n'avoit obtenu que pour avoir écrit un Libelle diffamatoire contre la France après en avoir reçu mille faveurs.

Je voudrois qu'avant de donner le titre de Savant à quelqu'un, & de le recevoir Membre de la République des Lettres, on l'éprouvât à peu près de la même maniere que les Aiglos éprouvent leurs petits: qu'on ne le conduisît pas vers le Soleil, mais vers les richesses: qu'on ne reconnût pour Philosophe & pour Homme de Lettres que celui qui pourroit les regarder sans être ébloui de leur éclat; & que tous ceux qui en seroient frappés fussent déclarés des Savans bâtards & illégitimes.

LETTRE HUITIE'ME,

Sur les Femmes.

LOrſque Dieu créa l'Homme il le créa pour être bon & vertueux: il fit la femme pour lui donner une compagne fidelle qui par ſa fidélité le rendit heureux; voilà, je croi, les deux choſes que le Libre Arbitre a le plus éloignées de la volonté de Dieu.

Il s'en faut bien en général que les hommes ne ſoient bons & vertueux; & quant aux femmes la premiére juſtifia bien tôt après ſa création qu'elles ſont beaucoup plus propres à faire donner les hommes au Diable qu'à leur être utiles. Si l'on en croit Machiavel, elles ſont encore aujourd'hui les plus

fermes ſoutiens de l'Enfer, & il eſt peu de maris qui dans l'infernal ſéjour n'accuſent leurs femmes de les y avoir conduis. Je m'étonne que cet Auteur n'ait damné que les Epoux: il auroit bien du, à mon avis, mettre les Amans dans la même Claſſe, à moins que les ſupplices qu'ils ſouffrent dans ce Monde ne les affranchiſſent de ceux de l'autre.

Plus je conſidére les maux que les femmes cauſent, & plus je ſuis étonné que la Divinité ait jugé à propos d'endormir le bon Adam, de lui ôter une côte, & d'en former une Compagne, qui lui devoit faire faire tant de ſotiſſes.

Si Dieu l'eût voulu, nous euſſions pu avoir des Enfans de la même maniére que les anciens Payens prétendoient que Minerve & Bacchus avoient été produits; il eût été beaucoup plus heureux pour le Genre-Humain de ſortir de la Cuiſſe ou du Cerveau d'Adam, que du Sein d'une Mangeuſe de pomme, dont la gourmandiſe lui fut ſi nuiſible. Que de maux

les

les hommes n'euſſent-ils point évités! Leurs premiers malheurs ne ſont venus que des femmes, & ceux qu'ils ſouffrent aujourd'hui viennent preſque tous de la même cauſe.

Formez-vous pendant quelques momens l'idée d'une République où il n'y ait point de femmes; vous verrez que le Luxe, la ſotte Vanité, la Médiſance, le Meurtre, le Carnage, en ſeront preſque bannis.

Dès qu'il n'y a point de femmes la parure des Petits-Maîtres tombe, ou du moins il n'y en a plus que quelques-uns qui ſoient aſſez fous pour s'habiller comme des Poupées, afin d'avoir le plaiſir de ſe regarder au miroir: l'Orgueil devient le partage de quelques vieux Eccléſiaſtiques; & le déſir de plaire à quelque fiére Beauté n'oblige plus un nombre d'Adorateurs à diſputer entre eux de la magnificence des Equipages, de la délicateſſe des repas, & de la ſomptuoſité des Bâtimens.

Les hommes en général ne ſont

médisans que pour plaire aux femmes: c'est auprès d'elles qu'ils prennent la pernicieuse habitude de déchirer leur Prochain avec art : chaque Amant offre tous les jours à sa Maîtresse les coups de langue dont il perce les autres femmes; ce sont des victimes qu'il immole à la vanité de la Beauté qu'il adore.

Entre les gens d'un certain rang la plûpart des duels & des combats sont occasionnés par l'amour & par la jalousie. Qu'on examine attentivement les affaires qui arrivent à la Cour & à la Ville, on verra que de dix, les femmes ont part à neuf directement ou indirectement.

Dans les Guerres Civiles, dans les troubles les plus dangereux, combien n'ont-elles point influé ? Il ne seroit pas difficile de prouver que les plus grands événemens n'ont été causés que par elles. Cléopatre fit perdre à Antoine la Bataille d'Actium & la moitié de l'Empire du Monde. Personne n'ignore les maux que fit

au

au Royaume cette Reine qu'on appelle à juste titre *la Furie* de la France. La Sœur de François I. fut la source des Guerres Civiles qui durérent près de deux Siécles: elle alluma les feux qui éclatérent sous Charles IX., François II. & Henri III. Made. de Chevreuse étoit l'ame du Cardinal de Retz: elle fomenta plus elle seule les troubles de Paris que la moitié des Frondeurs.

On ne peut s'empêcher d'avouer que les femmes ont été très-souvent les premiers mobiles des guerres, & ont causé la destruction des Empires & la ruine des Peuples. Un Philosophe pourroit même soutenir, sans crainte de passer pour extravagant, qu'elles ont été créées par la Divinité pour tenir les hommes dans un perpétuel état de souffrances, & pour les faire souvenir qu'ils doivent regarder cette vie comme un tissu de peines & de chagrins.

Si l'Ecriture ne disoit pas que Dieu accorda à Eve le titre de *Compagne*, je ne serois point surpris qu'on lui

nât à elle & à ſes Filles celui de Diablotins, ou d'Anges perſécuteurs, puiſque c'eſt effectivement ſous les appas d'un Etre céleſte qu'elles cachent leurs défauts. Eſt-il rien de plus doux, par exemple, de plus modeſte en apparence, qu'une Jeune fille qui ſort du Couvent pour entrer dans le monde? Ses yeux craignent de rencontrer ceux que ſa beauté fixe ſur elle, une aimable rougeur colore ſon viſage, ſa timidité qu'on prend pour la ſuite d'une auſtère pudeur en impoſe aux plus circonſpects. Eſt-elle mariée, n'a-t-elle plus beſoin de ſe contraindre? la fierté prend la place de la modeſtie, la hardieſſe celle de la timidité; & ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil, de dépit, & de colére.

La plûpart des hommes ſe récrient ſur les infidélités des femmes: les Amans ſe plaignent de leurs Maîtreſſes: les Maris de leurs Epouſes: les Aſſemblées particuliéres en ſont la matiére de leurs converſations: les

Tri-

Tribunaux de Justice en retentissent; cependant on voit peu de gens faire assez usage du Bon-Sens & de la Raison, pour éviter de donnner dans des piéges où l'on voit tomber tous les jours un grand nombre de personnes. Le Vieillard & le Jeune-homme, le Courtisan & le Bourgeois, l'Homme de Lettres & l'Ignorant, tous les hommes enfin semblent se disputer à qui se rangera le premier sous l'empire des femmes. Y sont-ils engagés ? ils se plaignent & maudissent leur état. Sont-ils assez heureux pour en sortir ? leur félicité fuit comme l'ombre, & passe dans un instant; ils ne brisent leurs chaînes que pour se donner de nouveaux fers. Leur conduite extraordinaire semble assez justifier que Dieu créa les femmes pour être le fleau perpétuel des hommes, en attribuant un pouvoir irrésistible à ces Tyrans des cœurs.

L'infidélité n'est pas le plus insupportable défaut des femmes: un mari dont l'épouse est coquette ou galante,

lante, n'en eſt ſouvent que plus tranquille dans ſon ménage ; elle a du moins beaucoup plus égards pour lui que n'en auroit une vertueuſe, qui fait acheter par mille tourmens une ſageſſe dont elle ſe défera peut-être à la premiére occaſion, & qu'elle n'a conſervée que parce qu'elle n'a pas trouvé le moyen de s'en débarraſſer. Combien n'y a-t-il pas de femmes à qui la vertu eſt un peſant fardeau qu'elles portent faute de trouver des gens qui ſoient aſſez officieux pour les en décharger!

Malgré la façon de penſer de la plûpart des hommes, j'oſe ſoutenir hardiment que ce n'eſt point acheter trop cher le repos & la tranquilité de toute ſa vie que de le payer par un utile cocuage. C'eſt ſur-tout dans cette occaſion qu'on peut appliquer la Maxime DE LA FONTAINE, *Cocuage n'eſt point un mal, quand on le ſait c'eſt peu de choſe, quand on l'ignore ce n'eſt rien.*

Eſt-il ſupplice comparable à celui

que

que souffre le mari d'une chaste Dévote, qui se voit obligé de céder tous les jours sa maison à une troupe de pâles Jansénistes pour y tenir leurs assemblées? C'est-là que se prédisent les malheurs les plus affreux. L'un annonce le bouleversement de l'Etat; l'autre fait craindre la peste & la famine, dignes châtimens de la clôture du Tombeau de l'Abbé Paris. La Dame du logis, Sibylle moderne, fait aussi ses prédictions: l'Apocalypse en main elle dévoile le funeste avenir qui menace les Molinistes; il faut que son époux passe sa vie au milieu de cette espèce de Sabat, heureux encore s'il n'est point forcé, pour obtenir la faveur de coucher avec sa femme, d'appeller *au futur Concile*, & de risquer d'être exilé au bout du Royaume!

L'époux d'une femme avarieuse est encore plus à plaindre que celui d'une dévote. Destiné à un Jeûne également long & pénible, il fait une rigoureuse pénitence, qui ne sau-

roit être méfoire parce qu'elle eſt forcée: il eſſuye mille avanies que lui attire la leſſine de ſa Moitié; s'il s'aviſe d'en vouloir murmurer, on le traite de prodigue, de débauché, de diſſipateur, peu s'en faut qu'on n'aille juſqu'à lui faire donner un Curateur.

Les Loix permettent bien à une femme de quitter ſon mari; mais elles ne lui accordent point le Privilège de la renvoyer. Auſſi a-t-elle eu grand ſoin en l'épouſant de ſe faire aſſigner un bon fonds pour ſon entretient en cas qu'elle vienne à ſe ſéparer. Peut-on rien voir de plus extravagant qu'une pareille Coutume, & ne faut-il pas qu'un homme ſoit entiérement privé de l'uſage de ſa raiſon pour fournir à ſa femme un ſujet de rebellion, & pour lui en faire acquérir le droit par Contract public?

Les Philoſophes qui ont examiné l'Eſprit humain avec la plus grande attention ont ſoutenu que l'homme eſt

eſt un Animal dont la folie excite les ris ou les pleurs; ils auroient pu ajouter que s'il eſt toujours fou, il extravague doublement dans ce qui regarde les femmes.

LET-

LETTRE NEUVIE'ME,

Sur le même ſujet.

J'Etois dans une humeur ſombre & & noire lorſque je vous ai écrit ma derniére Lettre, & vous avez pu vous appercevoir qu'il falloit que ma miſantropie fût parvenue à ſon plus haut point. Ma bile s'eſt diſſipée depuis hier, d'autres penſées ont ſuccédé aux premiéres, je veux me raccommoder avec le BEAU SEXE, & dans ce moment je le crois fort préférable au nôtre. Je remarque dans les femmes milles vertus auxquelles nous ne ſaurions atteindre, & ſi elles nous font faire des fautes, c'eſt à notre foibleſſe & non point à elles

elles que nous devons nous en prendre. Nous les accuſons d'inconſtance & d'infidélité; mais n'eſt-il pas ridicule qu'ayant fait des Loix qui nous accordent une pleine liberté, tandis qu'elles les réduiſent dans un dur eſclavage, nous nous récrions lorſque quelques-unes d'entr'elles, indociles au joug qu'on leur a impoſé, cherchent à s'en affranchir, & à rendre les choſes égales?

Je ne crois pas debiter un paradoxe en ſoutenant qu'un époux fidelle a rarement une épouſe infidelle, & que les femmes ne font guère de bréches à la foi conjugale qu'à l'exemple de leurs maris. Qu'on examine attentivement celles qu'on taxe dans le public de galanterie, on verra qu'elles ne font qu'uſer de repréſailles. On crie ſans ceſſe contre les femmes, on veut qu'elles ayent une vertu à toute épreuve; mais leurs maris ſont-ils plus ſages, ne ſemblent-ils pas leur dire par leur exemple que la chaſteté n'eſt qu'une chimére; que les

mes ne l'ont recommandée aux femmes que pour ſatisfaire leur amour propre; & que s'ils avoient cru que le contraire leur eût été avantageux, ils auroient attaché à une femme ſage la même honte qu'à une infidelle?

Si le manque de foi dans le Mariage eſt un crime capital, pourquoi ſera-t-il plus permis à l'époux qu'à l'épouſe de s'en rendre coupable? On donne à un mari volage les titres d'*Homme à bonne fortune*, de *Galant redouté*, de *Tyran des cœurs*; pourquoi donne-t-on à une femme inconſtante ceux d'*infidelle*, de *perfide*, de *débauchée*? Eſt-ce qu'il en eſt du Mariage comme du Carême? Les hommes ont-ils des droits qui les exemptent d'en obſerver les règles, comme les Evêques en ont pour ne pas faire maigre?

On accuſe le Beau Sexe d'occaſionner le luxe des hommes; mais pourquoi ſont-il aſſez foibles pour ne pouvoir ſe défendre des impreſſions que font

font deux beaux yeux ? Faudra-t-il pour les rendre ſages que les femmes s'aveuglent, ſe défigurent le viſage, & qu'elles imitent la folie de cet ancien Docteur *, qui crut ne pouvoir être vertueux qu'en ceſſant d'être homme ?

Si quelque choſe montre l'avantage

* On ne peut ſe ſouvenir de l'inhumanité qu'Origène exerça ſur ſa perſonne, ſans une extrême ſurpriſe : tout ſon eſprit & toutes ſes lumieres ne purent pas lui découvrir le véritable ſens des paroles de S. Mathieu, Chap. 9. qu'*il y en a qui ſe ſont fait eunuques eux-mêmes pour gagner le Royaume des cieux* : il s'en tint à la lettre dans la penſée qu'il s'ouvriroit un chemin aſſûré pour entrer dans le Ciel ; il reconnut enſuite ſa faute mais elle étoit irréparable. L'Egliſe a toujours eu en horreur ceux qui s'étant laiſſé ſéduire par un faux zèle ont commis ſur eux-mêmes cet attentat. Nous liſons dans le Canon 21. des *Apoſtoliques*, que l'on peut élire pour Evêque un homme qui eſt né eunuque, ou que l'on a rendu tel pendant la perſécution : & dans le 22. il eſt dit que celui qui s'eſt fait eunuque ne peut point être ordonné Clerc, parce qu'il eſt homicide de lui-même, & qu'il a détruit l'ouvrage du Seigneur ; s'il étoit dans la Cléricature quand il a commis ce crime, il devoit être dépoſé ſuivant le Canon 23. & quant aux Laïques, le Canon ſuivant veut qu'on les ſépare de l'Egliſe.

ge des femmes ſur les hommes; c'eſt le peu de peine qu'elles ont à renverſer toutes leurs meſures, à détruire leurs projets, & à les faire changer de réſolution. Elles n'ont pas beſoin pour venir à bout de tout cela d'employer l'artifice ou la feinte: elles n'ont qu'à paroître pour vaincre; les plus ſages ne réſiſtent pas plus long-tems que les plus foibles. L'Aréopage en Corps ne put tenir contre les charmes d'une Phrygienne dévoilée, ces Magiſtrats ſi fiers & ſi graves ſe laiſſérent corrompre en un moment.

Les Juges modernes n'imitent que trop tous les jours les anciens, & les beaux yeux d'une Solliciteuſe vallent mieux pour le gain d'un procez que l'autorité de *Du Moulin* & de *Cujas*.

Après tout, doit-on faire un crime à quelqu'un de ſe ſervir des avantages qu'il a reçus de la Nature: & parce que les hommes ſeront incapables de réſiſter à leurs foibleſſes, qu'ils ſuivront aveuglément leur penchant,

chant, & qu'oubliant leur devoir ils agiront tout autrement qu'ils ne devroient, faudra-t-il s'en prendre aux femmes; & ne pourront-elles pas elles-mêmes leur reprocher qu'ils ſont la cauſe de leurs galanteries, de leurs infidélités, de leurs médiſances & de leurs caprices?

S'il n'étoit point d'Amant volage, de Mari infidèle, il ſeroit preſqu'impoſſible qu'il y eût de femme Coquette & de Maîtreſſe inconſtante: chaque femme reſteroit attachée à celui qu'elle auroit d'abord aimé: lorſqu'elle voudroit changer elle ne trouveroit point de Galant, & la néceſſité la rendroit fidelle. En ſuppoſant tous les hommes conſtans il en ſeroit en amour de même qu'en Philoſophie. Si, diſent les Epicuriens, il n'y avoit point de Vuide dans la Nature, il n'y auroit aucun mouvement dans l'Univers; ſi tous les hommes étoient fidelles, il n'y auroit plus de circulation en amour.

Les autres reproches qu'on fait aux

femmes ne ſont guère mieux fondés, que ceux dont on les accable tous les jours ſur la galanterie. On les accuſe de vouloir entrer dans les affaires d'Etat, & de fomenter, lorſqu'elles ſont parvenues à leur but, les troubles & les ſéditions; mais pourquoi leur faire un reproche que les hommes méritent mieux qu'elles? S'il s'eſt trouvé des femmes qui ont cauſé des diviſions & occaſionné des révoltes, combien n'y a-t-il pas eu d'hommes coupables du même crime? La faute de quelque Particulier ne doit point influer ſur le général.

C'eſt mal-à-propos que l'on veut interdire au Beau Sexe la Science du Gouvernement, l'Hiſtoire Sacrée & Prophane rendent comme à l'envi des témoignages éclatans de ſa capacité. La vanité & l'amour propre ſont les ſeules choſes qui ayent pu perſuader aux hommes qu'ils étoient les ſeuls mobiles deſtinés aux grands événemens. La prudence, l'intrépidité, la modération, la conſtance, ſont le par-

partage des grandes Ames. Il faut en admettant ce principe, qu'on ne ſauroit nier, convenir d'une parfaite égalité entre les hommes & les femmes. L'Ame n'a point de ſexe lorſqu'elle ſe porte au *Grand*, elle fait peu de réflexion ſur la configuration du Vaſe qui la contient. Judith profita de la foibleſſe qu'on attribue aux femmes, & s'en ſervit avantageuſement; un homme eût pu être moins hardi qu'elle.

Dans tous les Païs les femmes ont donné des marques évidentes qu'elles ſont auſſi ſenſibles à la gloire que les Héros qui la cherchent avec tant d'ardeur. A Carthage elles coupérent leurs cheveux pour remplacer les cordes qui manquoient aux Arcs des Soldats. *Elles arrachoient leur chevelure*, dit un Auteur, *plutôt qu'elles ne la coupoient, tant l'ardeur d'être utiles à leur Patrie excitoit leur courage*! Les Sabines cimentérent une paix éternelle entre leurs maris & leurs peres, & réunirent en

un ſeul Peuple deux Nations ennemies. Les Dames Romaines ſe défirent pluſieurs fois de leurs bijoux en faveur de la République: leur libéralité lui fut ſi utile, qu'elle leur acquit de la part du Sénat non-ſeulement des actions de graces, mais encore le droit d'Oraiſon funèbre après leur mort.

L'Angleterre conſervera pendant tous les Siècles un reſpect infini pour la mémoire de la Reine Eliſabeth. Les Princes qui voudront apprendre à régner s'inſtruiront en liſant ſa Vie, & en tâchant d'imiter ſa conduite. Son exemple peut ſeul juſtifier le droit que les femmes ont au Gouvernement; & lorſqu'on conſidére les fautes, les cruautés, les injuſtices, les malverſations, qu'ont fait pluſieurs Souverains qui vivoient de ſon tems, on eſt encore plus perſuadé qu'un Trône eſt ſouvent occupé plus dignement par une femme que par un homme.

LETTRE DIXIE'ME,

Sur les Petits-Maîtres.

LEs réflexions que j'ai faites pour juſtifier les Femmes, en ont attiré pluſieurs autres ſur le ridicule de Petits-Maîtres. Je n'ai pu relever les bonnes qualités des premiéres ſans être frappé des défauts des derniers. Ce ſont eux ordinairement qui compoſent les Chroniques Scandaleuſes du Beau Sexe: on peut les regarder comme de vils Eſclaves, qui, timides & rampans devant leurs Maîtres, ſe répandent en injures contr'eux, dès qu'ils ont le dos tourné.

Je ne conçois qu'une ſeule choſe qui puiſſe excuſer le caractère médi-

ſant de ces ſortes de gens, c'eſt la jalouſie de métier. Comme ils ſont beaucoup plus femmes que les femmes mêmes, on doit leur paſſer d'être piqués contre une Dame qui aura mieux mis ſon rouge, qui ſera auſſi-bien friſée qu'eux, & dont les mines & les agaceries auront quelque choſe de plus fin.

J'ai été ſouvent étonné aux Spectacles de voir l'effronterie de ces *Hermaphrodites* & je ne pouvois m'empêcher de rougir en penſant à l'idée que les Etrangers devoient avoir de notre Nation qui produit de pareils Originaux. Ils s'avançoient au fond du Théâtre, s'y tenoient dans une poſture indécente, affectoient des airs tout ſinguliers, faiſoient des grimaces comiques, prenoient du tabac, crachoient, touſſoient, ſe mouchoient, ſaluoient, lorgnoient, parloient en même tems; & par un talent extraordinaire & qui n'eſt propre qu'à eux, un ſeul homme raſſembloit en lui tous les différens ridicu-

ridicules, & les mettoit en œuvre dans le même moment.

Les occupations journaliéres des Petits-Maîtres répondent parfaitement au caractère de leur génie. Ils ſont occupés en s'éveillant du ſoin de leur parure: avant de ſe déterminer ſur l'habit qu'ils mettront, ils conſultent leur miroir: il eſt des couleurs pour relever les teins pâles, il en eſt d'autres qui ſervent à diminuer le rouge de ceux qui ſont altérés; c'eſt la façon dont on a dormi la nuit & dont on a ſoupé la veille qui décide de la maniere de ſe mettre. Une femme employe moins de tems à ſa Toilette qu'un Petit-Maître à ſe déterminer ſur ſon ajuſtement: elle eſt plutôt contente de ſon Tignon & de ſa Coëffure qu'il ne l'eſt de ſon Toupet & du Nœud de ſa Bourſe.

Lorſqu'après bien des peines & des ſoins il ſe croit enfin en état de pouvoir le diſputer à la plus fiére Coquette de Paris, il va avant dîné à la Toilette de dix femmes différentes, &

& dit à chacune du mal des neuf autres. Il entremêle quelques fades douceurs à ſes médiſances, il ſifle, ou chante un air, prend une main, la baiſſe ſans ſavoir ce qu'il fait, jure qu'il n'en a jamais vu d'auſſi belle, & ne la regarde ſeulement pas. Au milieu de ſon diſcours il s'interrompt ſans ſavoir pourquoi, fait deux révérences, ſe retire, & va dans un autre endroit recommencer le même manége; ſemblable à ces Comédiens Eſpagnols qui jouent la Comédie en un ſeul jour dans cinq ou ſix Villages différens.

Le reſte de la journée eſt auſſi-bien employé que la matinée: il va juſqu'à l'heure du Spectacle montrer ſa figure de Poupée aux Tuileries: il l'étale enſuite à l'Amphithéâtre de l'Opera; il ſalue une jolie femme qu'il ne connoît point, & ſourit en la regardant. Si on lui demande où il l'a vue, il affecte un air de myſtère, il ne tient pas à lui qu'on ne croye qu'il eſt bien avec elle. Cependant il n'oublie

n'oublie pas de mettre en uſage les talens dont il eſt doué. Il chante preſqu'auſſi haut que l'Acteur, bat la meſure, marque la cadence aux Danſeurs; on croiroit qu'il fait lui ſeul exécuter l'Opera.

Un Gentilhomme Languedocien, placé à l'Opera auprès d'un voiſin auſſi incommode, gémiſſoit de ſon ſort, & l'auroit voulu voir bien loin de lui; ſes ſouhaits étoient inutiles, le Petit-Maître chantoit toujours. Ennuyé de cette pſalmodie il perdit enfin patience & ne put s'empêcher de dire aſſez haut: *Pardi voilà un grand Fat!* Ces paroles ayant frappé l'oreille du Petit-Maître qui ſoupçonnoit qu'elles pouvoient le regarder, il crut devoir s'en expliquer. De qui parlez-vous, Monſieur, dit-il au Gentilhomme? De ce Coquin de Thevenar, lui répondit-il froidement en lui montrant l'Acteur, qui depuis une heure m'empêche de vous écouter attentivement.

Il ſeroit heureux pour les Petits-Maî-

Maîtres qu'on pût les guérir de leurs défauts en leur faiſant ſentir leur ridicule; mais leur folie eſt incurable, vouloir les rendre ſages, c'eſt prétendre changer l'eſſence des choſes. Lorſque Paris les verra ſenſés, les Jéſuites mettront *Janſenius* au nombre des Saints de leur Ordre, les Cordeliers deviendront pieux, les Capucins propres, les Mathurins ſavans, les Procureurs honnêtes gens, les Filles de l'Opera chaſtes, & les Médecins bon Chrétiens *.

* *Ante leves ergo paſcentur in æthere Cervi,*
Et Freta deſtituent nudos in littore Piſces:
Ante pererratis amborum finibus exul,
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim.

Virgil. Bucol. Eclog. I.

LET-

LETTRE ONZIEME,

Sur les Nouvelliſtes.

IL eſt une eſpèce de gens preſqu'auſſi ridicules que les Petits-Maîtres. Ce ſont les Nouvelliſtes qui ſe repaiſſent de chimères, & qui ſont ſans ceſſe occupés d'une curioſité frivole qu'ils regardent comme le dernier effort de l'Eſprit humain. Ils s'affectionnent, ſans ſavoir pourquoi, à la gloire & au bonheur de quelque Prince qu'ils n'ont jamais vu, & qu'ils ne verront jamais. Ils embraſſent ſes intérêts avec chaleur : ils annoncent quelles ſont les Villes & les Provinces qu'il doit conquérir : ils ſavent ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans ſon Conſeil ; & comme

me ils n'ignorent point les meſures que prennent ſes Ennemis, après avoir bien & duement compenſé les deſſeins des uns & des autres, ils décident ſouverainement que le Prince pour lequel ils s'intereſſent ſera heureux, que ſes Généraux ſeront victorieux, & que tout réuſſira au gré de ſes deſirs. Si malheureſement cela n'arrive pas comme ils le voudroient, ils s'emportent contre les caprices de la fortune, ils rejettent ſur un Pont rompu, ſur un ſecours arrivé trop tard, ſur un Gué que l'on ignoroit, la perte d'une Bataille: ils aſſûrent qu'elle n'eſt pas ſi conſidérable qu'on le dit: ils ont reçu des Lettres de pluſieurs de leurs amis qui ont été à l'Action; ils ſe donnent autant de mouvemens pour trouver les moyens de réparer ce malheur, que s'ils étoient les premiers Miniſtres du Prince dont les Troupes ont été battues.

Il eſt une autre ſorte de Nouvelliſtes qui ſont entiérement oppoſés à ces premiers. Ils prédiſent toûjours quel-

quelques infortunes ou quelques calamités, au lieu que les autres n'annoncent jamais que des victoires, & tâchent de diminuer les maux qui arrivent. Il y a quelques mois qu'un Nouvelliſte aſſûroit tous les jours aux Tuileries la ruïne totale de la France. Le Comte de Sintzendorff, diſoit-il, pénétrera dans la Champagne; Dieu veuille qu'il n'aille pas plus avant! Lorſqu'il apprit que la Paix étoit faite: je l'avois toujours bien dit, s'écria-t-il, que cette guerre ſeroit fatale à la France: elle acquiert deux Provinces, la Lorraine & le Duché de Bar, tous les Empires ont péri par leur trop grande étendue; encore une autre guerre comme celle-ci, & nous aurons le ſort des Perſes & des Romains.

La grande fureur des Nouvelliſtes eſt de ne rien ignorer. Comme ils n'ont pas l'air aſſez riche pour qu'on croye qu'ils dépenſent beaucoup en Couriers, on ſe figureroit preſque, ſi l'on ajoutoit foi à leurs diſcours,

qu'ils ont des Esprits aériens à leurs gages, & qu'il y a une étroite liaison entr'eux & les Cabalistes.

Le Comte de Montemar a reçu un Courier il y a cinq jours, dit un Nouvelliste assis tranquillement dans la Grande Allée, il ne tardera pas encore une semaine à évacuer la Toscane, j'en ai eu des nouvelles précises. Votre sentiment, répond un autre, me paroît assez probable, il s'accorde avec les Lettres que j'ai reçues de Barcelone, on y désarme la Flote, & il n'est plus question d'embarquement. Vous me permettrez de n'en rien croire, replique un troisième, parce que je sai de bonne part qu'on y travaille toujours ; apparemment que vous êtes mal instruits. Mal instruit ! reprend le premier, je parle que mes nouvelles sont bonnes ; elles ont toujours été reçues avec applaudissement non-seulement aux Tuileries, mais même au Luxembourg. Cela se peut, dit l'autre, mais les miennes valent bien les vôtres. Cette

dispu-

diſpute continue pendant pluſieurs jours, elle partage tout le Corps des Nouvelliſtes, & ne finit que par l'arrivée des Gazettes qui ont le droit de terminer toutes les conteſtations. Les Nouvelliſtes ont pour ces Feuilles, & ſur-tout pour celles qui viennent de Hollande, autant de reſpect que les Convulſionnaires pour la Vie du Bienheureux Paris. Elles produiſent même un effet ſemblable ſur leurs eſprits; car plus d'une heure après la lecture d'une Gazette, un Nouvelliſte n'eſt point encore à lui-même, il a les affaires de l'Europe entiére dans ſa tête, il faut qu'elles s'évaporent peu à peu.

LETTRE DOUZIE'ME,

Sur les Viſites & les Félicitations.

ON doit mettre au nombre des perſonnes qui paſſent leur vie dans des occupations frivoles, celles qui employent la leur à faire des viſites. Dès quelles ont atteint l'âge de raiſon elles commencent ce pénible exercice, & ne manquent pas un jour à faire quarante-trois viſites avant dîné & cinquante-trois après. Ces ſortes de gens ne ſauroient en faire moins, ils ont à ſe réjoüir de la naiſſance de vingt enfans, du mariage de trente filles, du gain de quinze procès; à s'affliger de la mort de quatorze peres

de familles, de celle de huit enfans & de neuf femmes. On diroit qu'ils ſont les Couſins-Germains de la Ville de Paris & les proches parens d'un million d'hommes. Ils prennent part à tous les accidens qui arrivent, & dans la même heure ils ſont cinq ou ſix fois gais ou triſtes, ſelon les endroits où ils ſe trouvent. Ils ont deux formules de complimens, une de félicitation & l'autre de condoléance; ils les répétent toujours, & ne font que changer le nom de la perſonne. Enfin la mort vient terminer leurs fatigues, & par un ſort des plus bizarres ceux qui ont plaint tout le monde ne ſont regrettez de perſonne. Souvent même on ignore ce qu'ils ſont devenus, & il n'y a que les Suiſſes & les Portiers qui jugent de leur trépas par leur longue abſence.

LETTRE TREIZIEME,

Sur les Actrices de l'Opera.

LA corruption du cœur eſt aujourd'hui ſi grande que les Courtiſanes & les Filles de l'Opera tiennent un rang diſtingué à Paris; elles mépriſent l'indigente Bourgeoiſe, & celle-ci n'a ni aſſez de courage pour leur diſputer le pas, ni aſſez de vertu pour ne pas envier leur état.

J'ai vû la *De l'Iſle* & *la Camargo* dans des Caroſſes dorés, chargés de Laquais devant & derriére. Trois mois auparavant je les avois vues dans les crotes ſortant d'un de ces Lieux qui ne ſont ni Cabarets ni Auberges, & où les jeunes Débauchés ne laiſſent pas de ſe bien divertir pour leur

leur argent. La fortune de ces ſortes de femmes eſt encore plus rapide que celle des Gens d'Affaires, & ſi le Corps des Laquais eſt le Seminaire des Fermiers Généraux, l'Opera n'eſt pas moins celui des Favorites des Princes.

* La fureur des Grands pour les Filles de Théâtre me paroît auſſi extraordinaire que celle des Perſans pour les jeunes femmes du Royaume de Viſapour ; cependant l'ame des premiéres eſt auſſi défectueuſe que la peau des derniéres.

Que penſeroit-on d'un Gentilhomme Andalouſien, qui pouvant avoir de ſuperbes Chevaux dans ſon Ecurie ne voudroit ſe ſervir que de quelques miſérables Bidets du Périgord, borgnes, boiteux, fourbus, & qui les mettroit à un haut prix, parce qu'on les auroit enharnachés dans un goût particulier ? N'auroit-on pas raiſon de lui dire : A quoi penſez-vous Mr. ? Votre fantaiſie vous coûtera cher, vous montez des *Roſſes* qui tôt ou

tard s'abattront ſous vous; elles ont les jambes ruïnées par le travail, craignez que vous ne vous caſſiez le cou, s'il vous prend envie de galoper. Combien de Seigneurs ont été attrapés pour n'avoir pas voulu profiter des inſtructions qu'on donneroit à l'Andalouſien, & combien n'y en aura-t-il pas qui le ſeront encore!

Je voudrois que pour faire reſſouvenir ceux qui vont à l'Opera des dangers qu'ils y courrent, on mît cette Inſcription ſur la porte:

LE CRIME TROUVE ICI SA PUNITION.

Mais la Mode & la bizarrerie pourroient bien rendre cette ſage précaution inutile. La paſſion pour les Filles de l'Opera eſt une maladie épidémique que l'air du Théâtre communique, & qu'on ne peut éviter ſûrement que par la fuite; quiconque hante les Couliſſes n'eſt pas moins expoſé que celui qui vit dans une Infirmerie de peſtiférés. La fureur pour ces Filles

a passé de la Capitale dans les Provinces, le mal s'est glissé par tout le Royaume, & l'on est aussi fou à Rouen, à Bourdeaux, à Lyon, & à Marseille, qu'à Paris. Il suffit qu'on sache que Mr. le Prince, ou Mr. le Duc tel, est amoureux d'une Actrice, ou d'une Danseuse, pour que tout ce qu'il y a de plus distingué & de plus considérable dans une Province s'empresse à l'imiter. Les Gens dont l'état demande une certaine gravité ne sont pas plus sages que les autres sur cet article. Le Magistrat, l'Homme d'Epée, & l'Ecclésiastique, se mettent sur les rangs, & se disputent la gloire d'épuiser leurs Bourses & d'altérer leurs santés.

Il y a quelque tems que l'Intendant du Quercy devint amoureux d'une Chanteuse nommée La Benard.

Jamais un Intendant ne trouva de cruelle,

Et sur-tout parmi les Filles de l'Opera. Il fit proposer trente Louïs à la

Belle: elle consentit volontiers à tout ce qu'on voulut: le rendez-vous fut donné: à l'heure marquée elle se trouva dans un Jardin: l'Amant s'y rendit; & ils soupérent tous deux tête à tête. Au sortir de table l'Intendant qui vouloit embarrasser sa Maîtresse lui fit présent d'une Bourse dans laquelle il avoit mis trente Jettons de cuivre, & elle les reçut sans les examiner. Auroit-elle jamais soupçonné un Intendant, qui peut faire payer au Roi ses menus plaisirs, de ménager assez les revenus du Monarque pour donner du Cuivre au lieu d'Or?

A minuit les Amans se retirérent chacun chez soi: l'Intendant alla se livrer à Morphée, & La Benard visiter sa Bourse. Quelle fut sa surprise lorsqu'elle apperçut les Jettons! Elle ne savoit que penser, il lui vint cent fois dans l'esprit qu'il falloit qu'elle se fût abusée, & que celui qu'elle avoit pris pour un Intendant étoit quelque Lieutenant d'Infanterie, ou quelque Cadet de Gascogne, qui comme Jupiter avoit

voit pris la figure du véritable Amphitryon. Elle ſortit le lendemain de ſon erreur en recevant une ſeconde Bourſe que l'Intendant lui envoya, ſoit par Conſcience ou par généroſité, & dans laquelle elle trouva les trente beaux Louïs en bon métal.

Cette avanture me fait reſſouvenir d'une autre arrivée à Marſeille à La Mariette. Un jeune Officier en devint éperdûment amoureux, & ne ſavoit comment s'y prendre pour pouvoir être heureux. Il avoit d'abord tenté la voye des révérences, des aſſiduités, des diſcours paſſionnés; mais tout cela n'avoit point avancé ſes affaires. La Mariette dès ſa tendre jeuneſſe avoit toujours eu pour principe que les véritables douceurs doivent être dorées: les Complimens n'avoient guère plus de valeur chez elle que les Billets de Banque en ont aujourd'hui; il falloit de l'Or, ou ſe réſoudre à gémir. L'Officier qui n'avoit point du tout, ou que fort peu de ce précieux métal, ne

ſavoit

ſavoit à quel Saint ſe vouer, lorſque l'Amour lui inſpira un heureux Stratagême. Il offrit cent Louïs à La Mariette, c'étoit s'expliquer en termes trop tendres pour qu'elle pût réſiſter: elle conſentit à tout: il ne fut plus queſtion que de trouver cette ſomme; car La Mariette étoit trop prudente pour donner la moindre faveur à crédit. L'Officier demanda vingt-quatre heures de tems, & remit au lendemain la concluſion de cette affaire. Comme il étoit connu de tous ſes Camarades pour un très-honnête homme, il emprunta trois Louïs de l'un, ſix de l'autre, leur promettant de les rendre le lendemain, & fit ſi bien qu'il trouva dans le Régiment la ſomme dont il avoit beſoin. Il acheta deux Bourſes pareilles, mit les cent Louïs dans une & cent Jettons dans l'autre: il alla chez La Mariette muni de toutes les deux; & lui dit en ouvrant celle où étoient les cent Louïs: Voici la ſomme dont nous ſommmes convenus, il ne tiendra

pas

pas à moi que vous n'obſerviez ce que vous m'avez promis.

La Mariette frappée de l'éclat de l'Or affecta de baiſſer les yeux d'une maniere décontenancée. Mon Dieu, que vous êtes preſſant, dit-elle! vous ne donnez pas aux gens le tems de ſe reconnoître! croyez-vous qu'il ſoit ſi aiſé de ſe déterminer, & que la pudeur & la timidité, qui ſont le partage de mon Sexe, ne me faſſent pas ſentir le pas que je vais faire?

Pendant que La Mariette debitoit ſes Sentences, l'Officier avoit remis ſa Bourſe dans ſa poche, & prenant une des mains de la Belle qui hâtoit dans ſon cœur la concluſion de cette affaire: voulez vous, lui diſoit-il, me faire mourir par vos rigueurs; c'eſt être trop cruelle, & je dois me venger en vous faiſant violence? A ces mots l'Officier tira la Bourſe où étoient les Jettons, & la donna à La Mariette, qui trompée par la reſſemblance s'en ſaiſit, & n'eut que le tems de la mettre dans ſa poche; car l'Officier

ficier la preſſa, un Canapé ſe rencontra auprès des deux Amans, & on devine le reſte.

L'Amoureux Militaire ſentit qu'il devoit profiter de l'occaſion: il étoit perſuadé qu'il ne la retrouveroit plus; heureuſement pour lui il s'y prit de maniere que pendant près de trois heures qu'il reſta avec La Mariette, elle ne penſa jamais à ouvrir ſa Bourſe. Comme elle n'avoit aucun ſoupçon, ſoit qu'elle fût occupée des plaiſirs préſens, ſoit enfin qu'un reſte de pudeur l'empêcha de paroître trop âpre à l'argent, elle ne s'apperçut de la tromperie qu'on lui avoit faite que lorſque l'Officier fut ſorti de chez elle. Il lui écrivit le lendemain cette Lettre, & joignit la ſatire à la plaiſanterie.

*LETTRE DU CHEVALIER DE F*** A MADEMOISELLE MARIETTE.*

JE racontai hier au ſoir à un de mes amis l'avanture qui vous eſt

eſt arrivée ; après en avoir bien ri il me fit naître des ſcrupules. Comme il eſt fort ſavant il me cita un grand nombre de Théologiens, & entr'autres pluſieurs Révérends Peres Jéſuites Eſpagnols, qui décident formellement qu'on eſt obligé de payer les faveurs des Dames qui font métier de les vendre. J'ignorois entiérement ces préceptes, & c'eſt ce qui a été cauſe que je vous ai donné cent Jettons au lieu de cent Louïs ; mais depuis qu'on m'a ouvert les yeux, & qu'on m'a fait connoître que ma conſcience eſt chargée d'un crime, j'ai réſolu de ne plus vous retenir un ſalaire qui vous appartient ſi légitimement. Je vous envoye un Louïs, afin de mettre ma conſcience en repos. C'eſt vous payer, je crois, fort raiſonnablement ; car ces mêmes Caſuiſtes qui ont été ſi favorables aux Courtiſanes n'ont pas eu l'attention de faire un Chapitre particulier pour les Filles de l'Opera. De ſorte que juſqu'à ce qu'il ait plu à quelques

Théo-

Théologiens de vous donner une place distinguée, je puis en toute sûreté agir avec vous comme avec Jeanneton la Bouquetiére.

LET-

LETTRE QUATORZIEME,

Sur la mort des grands Hommes.

SOlon vouloit qu'on n'assurât qu'un homme avoit été heureux que lorsqu'il étoit mort *. Je crois qu'on peut se servir de la même règle pour décider de la place & du rang que méritent les grands Hommes. Il en est qui perdent dans les derniers momens de leur vie une partie de la gloire qu'ils ont acquise pendant plusieurs années; d'autres couronnent leurs actions, & sont encore plus grands en mourant qu'ils ne l'ont

* *Expectanda dies homini est, dicique beatus*
Ante obitum nemo supremaque funera debet
Ovid. Metamor. Lib. III.

l'ont été en jouïſſant d'une parfaite ſanté.

La maniere de recevoir la mort peut illuſtrer un homme, qui juſque-là ne ſe ſera rendu digne d'aucune eſtime. Scipion * beau-pere de Pompée rétablit en mourant la mauvaiſe opinion qu'on avoit eue de lui; il montra par ſa conſtance & ſa hardieſſe que les perſonnes qui paroiſſent les plus foibles, peuvent quelquefois s'élever juſqu'à la grandeur d'ame des Héros. Ayant été jetté ſur les Côtes d'Afrique par une tempête, & voyant ſon Vaiſſeau pris par les Ennemis, il voulut ſauver en ſa perſonne la gloi-

* *Facilius exhortabor ſi oſtendero non tantum fortes viros hoc momentum efflandæ animæ contempſiſſe, ſed quoſdam ad alia ignaros in hac re exæquaſſe animum fortiſſimorum, ſicut illum Cn. Pompeii ſocerum Scipionem, qui contrario in Africam vento relatus cum teneri Navem ſuam videret ab hoſtibus, ferro ſe tranſverberavit: & quærentibus ubi Imperator eſſet? Imperator, inquit, bene ſe habet. Vox hæc illum parente Majoribus fecit; & fatalem Scipionibus in Africâ gloriam non eſt interrumpi paſſa. Multum fuit Carthaginem vincere, ſed amplius mortem.*

Seneca Epiſt. 24.

gloire des Scipions, & ne put ſouffrir que l'Afrique accoutumée à les voir vaincre en vit mettre un aux fers. Auſſi grand que le Vainqueur de Carthage il dompta les horreurs de la mort, & s'étant enfoncé ſon épée dans le ſein, il répondit à un Soldat qui demandoit où étoit le Général, le voici, mon ami, & dans l'état qui lui convient.

Lorſqu'on ſe croit attaché par de forts liens à la vie, on affecte ſouvent une conſtance qui s'évanouït à l'approche de la mort : la crainte qu'elle inſpire détruit toutes les précautions qu'on a priſes pour cacher ſes foibleſſes : on paroît alors tel qu'on eſt effectivement : on croit avoir trop à perdre pour ne pas montrer ſes regrets, & trop à appréhender pour devoir cacher ſes frayeurs ; on parle ſincérement *, le cœur ſe développe, le

* *Nam verè voces tum demum pectore ab imo Ejiciuntur, & eripitur perſona, manet res.* Lucret. Lib. III.

le masque tombe, & l'homme paroît tel qu'il est véritablement. Le Débauché qui n'a affecté le caractère d'Esprit-Fort que pour se donner un relief parmi ses Compagnons, ou pour étouffer les remords dont il étoit agité, non content d'invoquer cette Divinité qu'il refusoit de croire; se voue encore à tous les Saints; aussi superstitieux en mourant qu'il étoit impie lorsqu'il se portoit bien, il demande comme une grace spéciale qu'on l'enterre habillé en Moine *.

Je regarde les derniers momens de la vie comme la Pierre de touche qui distingue le vrai Philosophe de celui qui en a usurpé le nom. Lorsque j'envisage un homme que l'approche de la mort n'épouvante point, qui la voit arriver d'un œil sec & tranquile, qui, ferme dans ses sentimens, n'attend pas cet instant pour s'en rétracter, je reconnois à ces marques le Sage dont les

* Cela se pratique quelquefois en France, & fort communément en Espagne.

les Poëtes nous font un ſi beau portrait *; je ſuis rempli de reſpect pour une perſonne qui s'éleve au-deſſus de l'Humanité, & qui reſte maîtreſſe d'elle-même dans des momens où l'eſprit peut à peine faire une partie de ſes fonctions.

Pour me préparer à la mort je ne me contente pas de la regarder ſimplement comme inévitable, je me dis.

* *Juſtum & tenacem propoſiti virum*
Non Civium ardor prava jubentium,
Non vultus inſtantis Tyranni
Mente quatit ſolida, neque Auſter
Dux inquieti turbidus Hadriæ,
Nec fulminantis magna manus Jovis:
Si fractus illabatur Orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
HORAT. Carmin. Lib. III. 3. 1. & ſeq.

Le Sage, grand comme les Dieux,
Eſt maître de ſes deſtinées,
Et de la Fortune, & des Cieux
Tient les Puiſſances enchaînées;
Il régne abſolument ſur la Terre & ſur l'Onde,
Il commande aux Tyrans il commande au trépas;
Et s'il voioit périr le Monde,
Le monde en périſſant ne l'étonneroit pas.
LA FONTAINE, *Rec. de Poëſ.*

dis ſouvent à moi-même que la premiere heure qui nous donne la vie nous l'ôte *: Je conſidere que dès que l'homme vient au monde la ſeule choſe dont il ſoit aſſûré c'eſt qu'il mourra: il peut ne vivre que deux heures & ne prendre aucune nourriture; ainſi la mort eſt plus intimement attachée à l'Humanité que la faculté de manger, & qu'aucune autre, quelque néceſſaire que nous croiyons qu'elle nous ſoit.

A ces premiéres réfléxions j'en joins d'autres ſur la maniere dont les grands Philoſophes ont enviſagé ce dernier moment, & je tâche de me préparer à imiter un jour leur exemple. La plûpart d'entr'eux ont non-ſeulement enviſagé la mort ſans frayeur, mais leurs derniers diſcours ont été remplis d'eſprit & de maximes dans un tems, où les liens qui tenoient leur

* *Prima quæ vitam dedit hora carpit.*
SENEC. Hercul. Fur. Act. 3. Chor. V. 974.

leur ame dans le corps étoient preſque briſés.

Le fameux Hobbes Anglois ſe trouvant dangereuſement malade à Paris, le Pere Merſène ſon ami alla le viſiter, & crut devoir employer ſes ſoins pour l'attirer avant ſa mort dans les ſentimens des Catholiques; après les préambules ordinaires de conſolation il ſe mit à diſcourir ſur la puiſſance qu'avoit l'Egliſe de pardonner les péchés. *Mon Pere*, lui répondit Hobbes, *j'ai examiné, il y a déja long-tems, toutes ces choſes, il me fâcheroit d'en diſputer préſentement: vous pouvez m'entretenir d'une maniere plus agréable; quand avez-vous vu Mr. Gaſſendi?* Le bon Pere Merſène comprit qu'il devoit changer de diſcours, & content d'avoir ſatisfait aux obligations de ſon Caractère il ne fit plus d'exhortation, perſuadé qu'un Génie tel que Hobbes n'avoit pas attendu l'heure de la mort pour ſe déterminer ſur ſa croyance.

On a vu peu de Philoſophes comme Mr. GASSENDI: il ne propoſa jamais les choſes douteuſes que comme douteuſes; il s'attacha toujours plus à trouver la Vérité, qu'à faire recevoir ſes opinions comme des déciſions inconteſtables. Cette candeur & cette bonne foi parurent ſur-tout dans ſes derniers diſcours. Un de ſes amis, qui voioit qu'il étoit au lit de la mort & qu'il touchoit à l'agonie, lui ayant demandé à quoi il penſoit; je penſe, répondit-il, que je vais éclaircir de grands doutes.

La perſonne & le caractère de SPINOSA furent auſſi eſtimables que ſa Morale fut mépriſable & pernicieuſe. Il faiſoit paroître une grande douceur dans toutes ſes actions, & une tranquilité d'eſprit dans les accidens les plus fâcheux, qui ne l'abandonnérent jamais. Deux jours avant ſa mort ſon Hôteſſe lui demanda s'il vouloit qu'elle fit venir un Miniſtre à Gardez-vous en bien, ma bonne Amie, répondit SPINOSA, je veux mourir

mourir tranquillement & sans dispute.

ST. EVREMOND, dont les Ecrits font depuis long-tems l'admiration de toute l'Europe, ne démentit point à sa mort la réputation qu'il s'étoit si justement acquis pendant sa vie; il finit sa longue carriére avec autant de tranquilité que s'il eût regardé la mort comme un sommeil passager, qui ne suspend les plaisirs que pour rendre les Sens plus capables de les goûter.

DESCARTES, le Restaurateur de la bonne Philosophie, fut long-tems persécuté. Il eut le sort d'un homme qui chercheroit à guérir des Fanatiques de leur entousiasme & à éclairer leurs esprits: l'ignorance Monacale se déchaîna contre lui: on l'accusa d'Athéisme: on entreprit de rendre ses mœurs aussi suspectes que sa croyance; enfin son mérite surmonta tous les vains efforts de ses Ennemis, une grande Reine l'appella à Stockholm, où il mourut en

donnant dans ſes derniers momens des preuves de la grandeur de ſon génie, & en conſervant toujours une parfaite tranquilité d'eſprit, quoiqu'environné de Savans qui le haïſſoient, & livré entre les mains d'un Médecin qui ne l'aimoit pas.

Perſonne n'a mis dans un plus grand jour & n'a prouvé plus clairement l'exiſtence de Dieu que l'Illuſtre LOCKE; la Divinité s'eſt ſervie de lui comme d'un foudre pour anéantir les Syſtêmes des Athées. Les mœurs de ce Philoſophe étoient douces, & il n'avoit pas moins de candeur que de ſcience; ſa mort répondit à ſa maniere de vivre. Lorſqu'il n'eut plus la force de ſe ſoutenir, il ſe fit porter dans ſon Cabinet, & là ſur un fauteuil & dans une eſpèce d'aſſoupiſſement, quoique maître de ſes penſées, comme il paroiſſoit par ce qu'il diſoit de tems en tems, après avoir exhorté ceux qui étoient auprès de lui de prier en ſa faveur la Divinité, aux Decrets de laquelle il ſe

ſou-

ſoumettoit, il rendit l'eſprit avec la plus grande tranquilité du monde.

Quand je loue la façon dont ſont morts ces grands Hommes, je ſuis bien éloigné d'adopter les ſentimens de quelques-uns d'entr'eux: mon unique but eſt de prouver qu'avant d'aſſûrer qu'un Philoſophe a véritablement été perſuadé de certaines opinions, il faut ſavoir quels ſont les effets qu'ont produit ſur ſon eſprit les approches de la mort: *A ce dernier rôle de nous*, dit Montagne, *il n'y a plus que feindre, il faut montrer ce qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot* *. En effet, on voit alors ſi cette conſtance dont on ſe piquoit, cette indifférence qu'on affectoit pour tous les plaiſirs, cette intrépidité qu'on témoignoit, étoient des véritables Vertus ou des Vices plâtrés par la vanité & l'hypocriſie.

Si

* Eſſays de Montagne, Liv. I. Chap. 18.

Si, par exemple, LA FONTAINE étoit mort d'apoplexie quelque tems après avoir fait ſes *Contes*, les Eſprits-Forts n'auroient pas manqué de le mettre au nombre des Patriarches de leur Secte; cependant il a montré dans ſes derniers jours qu'il étoit fort éloigné de leurs ſentimens. Il étoit même ſi fâché d'avoir compoſé quelques-unes de ces Pièces, qu'il vouloit qu'on le promenât dans un Tombereau par tout Paris, pour demander pardon aux Moines, & faire excuſe aux Cordeliers de les avoir ſi fort vilipendés; il vêcut comme Démocrite en riant long-tems des foibleſſes des hommes, & mourut enfin comme Héraclite en pleurant les ſiennes.

Si l'on compare les Contes de la Fontaine avec les Oeuvres de Pétrone, on y remarquera le même air de liberté, le même goût pour la Satire, & l'on avouera aiſément que ceux qui les ont compoſés devoient avoir, à peu de choſe près, le mê-

même caractère ; cependant quelle différence n'y a-t-il pas entre la façon de penſer de ces deux Auteurs ? L'un étoit un Poëte qui tâchoit d'étouffer les remords qu'il ſentoit dans ſon cœur, qui étoit perpétuellement tourmenté par la crainte de l'avenir, & qui ſacrifioit à l'ambition d'être applaudi la tranquilité de ſa conſcience : l'autre au contraire paroît en mourant plus ferme dans ſes ſentimens qu'il ne ſembloit l'être, tandis qu'il étoit livré aux plaiſirs les plus vifs : il porte ſa tranquilité dans le Bain où il doit expirer ; & ſon ame ne ceſſe de montrer ſa conſtance que lorſqu'elle n'a plus d'union avec le corps.

Combien n'y a-t-il pas de perſonnes qui pendant leur vie imitent *la Fontaine*, & qui ſuivent ſon exemple à l'heure de la mort. On voit alors le Libertin à découvert : le maſque dont il ſe couvroit eſt levé : la Philoſophie chez lui n'étoit qu'un prétexte dont il ſe ſervoit pour ſe faire

faire plus de réputation, ou pour excuſer ſes foibleſſes ; il écrivoit d'une maniere & penſoit d'une autre.

Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Philoſophes euſſent des opinions Orthodoxes ; mais puiſque cela n'eſt point, & ne peut pas même être, vû le grand nombre de Religions qui ſont dans le Monde, j'eſtime toujours un Savant honnête homme dans quelques ſentimens qu'il ſoit; Bayle, Hobbes, me ſont auſſi chers que Mallebranche & Deſcartes. Mais je ne veux point qu'après avoir dogmatiſé toute leur vie, & avoir défendu avec chaleur certaines Opinions, ils les enviſagent d'un œil tout différent à l'article de la mort; je ne ſaurois m'empêcher de croire que ceux qui agiſſent de la ſorte ont été pendant leur vie des fourbes, ou des libertins.

Les derniers momens caractériſent non-ſeulement le véritable Philoſophe, mais même le vrai Héros,

ros, & marquent le rang où la Postérité doit le placer. Si Jules César avoit paru moins grand au milieu de ses Assassins, s'il avoit tâché de les fléchir par quelque indigne priere, si son triste sort lui avoit arraché quelques plaintes, la moitié de la Conquête des Gaules en auroit été flétrie, le Vainqueur de Pompée auroit paru moins grand que son Rival; mais aussi tranquille, aussi intrépide dans le tems que ses meurtriers lui perçoient le sein, qu'il l'étoit aux Champs de Pharsale, il appelloit du nom de fils, *Brutus* le plus barbare de tous; & par un effort digne d'une ame aussi grande que la sienne, il acquit en mourant plus de gloire que pendant tout le cours de sa vie. Il falloit un grand courage pour vaincre les Gaulois & Pompée; mais il en falloit encore un plus grand pour dompter les horreurs de la mort.

Les derniers instants de Louis XIV. ont été les plus beaux mo-

mens

mens de toute sa vie. Aujourd'hui que ce Monarque n'est plus; il y a peu de gens qui ne conviennent que ce fut un grand Roi. La haine qu'on lui portoit est bien diminuée depuis qu'il a cessé d'être; & si on lui reproche encore certains défauts, on avoue aussi que, si le Héros chez lui s'éclipsa quelquefois, il parut à la mort dans tout son jour.

Bien des Princes ont eu un sort contraire à celui de Louïs XIV. ils ont perdu en mourant une bonne partie de la réputation qu'ils s'étoient acquise. *Titus* ne put s'empêcher de se plaindre de l'injustice du Ciel qui lui ôtoit l'Empire & la vie dans un tems où il auroit du se flatter d'en jouïr. La fin de *Charles-Quint* est beaucoup plus digne d'un Capucin, ou d'un Barnabite que du Vainqueur de François I. On ne peut le justifier qu'en soutenant que son esprit s'étoit affoibli dans les derniers momens de sa vie. C'est en vain

vain qu'on objecteroit que les Rois doivent tâcher comme les autres hommes, de mourir en Chrétiens; ils peuvent mourir en Princes & en Chrétiens tout enſemble. Louïs XIV. dans ſes derniéres années étoit auſſi dévot que Charles-Quint; quelle différence n'y a-t-il pas dans la maniere dont ils ont fini leur longue courſe?

Il eſt ſouvent heureux pour des Héros comblés de gloire, que la Parque couppe bruſquement la trame de leurs jours, & qu'ils n'ayent pas le tems d'appercevoir l'inſtant qui les termine; *les plus promptes morts, dit Montagne, ſont les meilleures.* Cela regarde beaucoup plus ceux à qui la mort peut porter quelque préjudice, que ceux qui n'ont rien à perdre. Qu'un homme ordinaire pleure & gémiſſe aux approches de la mort, il ne ſurprend pas, on n'a pas attendu autre choſe de lui; mais qu'un Héros, qu'un Philoſophe, qu'un Eſprit-Fort, tremblent

à la vûe d'une choſe qu'ils ont affecté de braver cent fois, je ne vois plus alors les mêmes perſonnes que j'avois cru voir.

LETTRE QUINZIE'ME,

Sur les Philoſophes.

LE nom de Philoſophe ſe donne aujourd'hui à quiconque affecte d'avoir quelque ſentiment particulier & extraordinaire. Un homme ſoutient une opinion chimérique, extravagante, & a des mœurs corrompues; il excuſe tout cela en diſant froidement, *je ſuis Philoſophe.* Ce titre ne ſe donnoit chez les Anciens qu'à des gens qui s'étoient acquis par leurs Vertus ou par leur ſcience l'approbation de tous leurs Concitoyens: chez les Grecs le terme de Philoſophe & celui de Sage étoient Synonymes; & peu s'en faut que chez

les François Philoſophe & Fou n'emportent la même idée.

On peut diviſer en deux claſſes les gens qui prennent aujourd'hui le nom de Philoſophes. Les premiers, qui ſont en grand nombre, reſſemblent aux Procureurs & aux Avocats: ils s'efforcent d'embrouiller & d'obſcurcir la Raiſon par de ſubtiles chicanes, ou par de pompeuſes déclamations; telle eſt la façon d'agir des Scholaſtiques. Les autres attentifs à chercher la Vérité, comme ont fait Deſcartes & Gaſſendi, n'oſent aller que lentement dans la carriére qu'ils parcourent: ils diſent ſimplement & ſans emphaſe les raiſons qui les ont déterminés à embraſſer un ſentiment, & imitent dans leur maniere d'écrire la Méthode des Rapporteurs, qui ſe contentent d'expoſer le droit des deux parties. Ces grands Hommes ont fait quelques Diſciples qui tâchent de les imiter en poſant pour premiers Principes, comme leurs Maîtres, qu'un Philoſophe doit tremper ſa plume

plume dans le *Bons-Sens*, & que quiconque heurte certaines *Notions* eſt plus digne de pitié que d'admiration.

C'eſt l'envie de ſe diſtinguer par des paradoxes qui a produit ce ramas de viſions qui fait le Corps de la Philoſophie Scholaſtique. Tout le monde ſait qu'il ſuffiſoit que St. Thomas eût ſoutenu un ſentiment avec quelque chaleur pour que Scot ſe fît un plaiſir de le combattre. La même paſſion régne parmi ceux qu'on appelle *Thomiſtes* & *Scotiſtes*, ils ne font uſage de leur eſprit que pour chercher à perpétuer leur aveuglement. Si on leur parle d'une propoſition qui ne s'accorde pas avec les principes dont ils ſont préoccupés, bien loin d'examiner s'ils ne ſeroient point dans l'erreur, ou de chercher à comprendre ce qu'on leur dit, ils ne s'étudient qu'à imaginer des raiſons pour ſe tirer d'affaire. Enfin, ſi on les pouſſe un peu trop vertement, ils ont recours aux faux-fu-

yans, & éludent la difficulté par le moyen de quelque impertinente distinction.

Il eſt une autre ſorte de prétendus Philoſophes qui ſont encore plus ridicules que les Scholaſtiques. Tant qu'ils croient pouvoir ſoutenir leurs chimériques opinions, il les défendent avec la derniere opiniâtreté; quand on les a confondus & qu'on s'attend qu'ils vont avouer de bonne-foi qu'ils ſont dans l'erreur, on eſt ſurpris de les voir devenir tout à coup Pirrhoniens *. Il ſe plaignent dou-

* Le Pirrhoniſme a été une Secte fameuſe. Pirrhon l'établit & lui donna ſon nom; mais dans la ſuite ſes Sectateurs furent appellés ou *Aporétiques*, ou *Sceptiques*, ou *Effectiques*, ou *Zététiques*, tous ces noms ſignifiant également des perſonnes qui doutent toujours, & qui cherchent, ſans trouver ce qu'ils cherchent. Si Pirrhon s'étoit renfermé dans un doute général, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'il eût trouvé des Sectateurs: nous ne pouvons juger des choſes que par nos Sens, qui nous trompent ſouvent, & dont la connoiſſance ne pénétre jamais juſqu'à l'eſſence des choſes; mais il affecta une ſi grande indifférence qu'il confondit l'honnêteté avec la malhonnêteté; & ſans avoir égard aux bienſéances, dont les Phi-

douloureuſement de ce que tout eſt rempli de ténèbres, & ne commencent d'avouer qu'ils ne ſavent rien que lorſqu'ils ſe figurent que l'ignorance dont ils accuſent les hommes les diſpenſe de changer de ſentiment.

Quand j'examine aujourd'hui le caractère d'eſprit de la plûpart des gens qui ſe diſent Philoſophes, je ne m'étonne plus de ce qu'on chaſſa autrefois de Rome ceux qui ſe donnoient ce titre avec auſſi peu de raiſon. La mémoire de Platon, d'Epicure, de Socrate, &c. ne fut point flétrie par l'exil de ces Philoſophes qui ſe vantoient d'être leurs Diſciples & leurs ſucceſſeurs; c'étoient des Impoſteurs qui dupoient le Public. Si l'on

Philoſophes ne doivent point ſe diſpenſer, on le vit balayer ſa maiſon, & laver l'auge des Cochons. En un mot, il en vint juſqu'à ſoutenir qu'il n'y avoit rien de juſte ni d'injuſte, & que les hommes ne faiſoient rien que par coutume & par l'obéïſſance due aux Loix, puiſque *ceci* n'étoit pas plutôt *ceci* que *cela*. Sa vie ne démentit point ſes ſentimens, il fut toujours dans une perpétuelle incertitude.

l'on chaſſoit du Royaume de France tous les Charlatans, les Empiriques, les Vendeurs d'Orviétan; les Helvetius, les Chicaneau, les Silva, croiroient-ils qu'un tel Arrêt pût donner atteinte à leur réputation? De même ſi l'on banniſſoit de Paris tous les Philoſophes bâtards, afin de les empêcher de remplir de chimères l'eſprit des Jeunes-Gens, bien loin que la gloire de Deſcartes, de Gaſſendi, & de Mallebranche en ſouffrît, n'en auroit-elle pas plus d'éclat?

Comme on diviſe les Philoſophes en deux claſſes par rapport à la Science, on doit également le faire par rapport à la Morale & à la maniere de vivre. Les véritables Sages ne font point conſiſter leur ſageſſe à ne parler que par Sentences, à affecter un air grave & penſif, à être toujours renfermés dans leurs caractères; ils ſe piquent au contraire d'être ſociables, polis, obligeans, & veulent que leur affabilité égale la profondeur & la délicateſſe de leur génie.

Ceux

Ceux qui ſe contentent d'avoir la mine & l'apparence de Philoſophes, qui le ſont de profeſſion, & non de pratique, courrent après les richeſſes qu'ils font ſemblant de mépriſer, ſont jaloux de la gloire des grands Hommes, entêtés de leurs opinions, & prévenus à l'excès en faveur de leur mérite. On peut les regarder, ſi on les compare aux véritables Sages, comme des Singes qui veulent contrefaire les hommes, ou comme des Anes qui ſe couvrent de la peau des Lions.

Lucien a fait une deſcription des mauvais Philoſophes de ſon tems qui convient parfaitement aux Docteurs hériſſés de Grec & de Latin, fiers Supôts de la Doctrine Scholaſtique. *Ces Philoſophes*, dit-il *, *n'enſeignent que pour de l'argent, ils ſont plus coléres que des petits Chiens, plus*

* Lucien, Dialogue du Pêcheur, ou de la Vengeance, de la Traduction de d'Ablancourt, pag. 288.

plus mutins que des Coqs, plus timides que des Liévres, plus flatteurs que des Singes, & plus lascifs que des Moineaux. Ce Passage devroit être écrit en gros caractères sur la porte de toutes les Ecôles publiques de Philosophie : je ne voudrois pas même qu'on exceptât celles de la Sorbonne ; plus d'un Professeur y verroit en entrant dans sa Classe son caractère dépeint au naturel, & plus d'un Ecôlier apprendroit, heureusément pour lui, à ne point imiter son Maître.

Tous les grands Philosophes ont été persécutés ; on a accusé les uns d'Hérésie, les autres de Folie, & presque tous d'Athéisme, quoiqu'ils eussent employé la sagacité de leur esprit à donner des preuves évidentes de la Divinité. On ne doit point s'étonner de cela, ils ne pouvoient établir leur Système sans ruïner ceux des Ecôles ; en faut-il davantage pour mettre en fureur cette foule de Professeurs, de Moines, & de Théologiens ?

giens ? Lorſque Deſcartes parut ſur la Scène, il joua le même rôle qu'un Abbé qui veut introduire la Réforme dans ſon Abbaye ; tout le Couvent voudroit voir le Réformateur au Diable, & il eſt bien plus difficile de détruire les chimères de l'Eſprit humain que de ramener une quinzaine de Religieux aux Régles dont ils ſe ſont éloignés.

LET-

LETTRE SEIZIÈME,

Sur les Théologiens.

LEs maux que cauſe la mauvaiſe Philoſophie n'approchent pas de ceux qui découlent de la Théologie comme de leur ſource naturelle. De tout tems les diſputes ſur les Matiéres de Religion ont occaſionné des troubles dangereux: il s'eſt paſſé peu de Siècles, où les différends des Théologiens n'ayent mis l'Europe en feu; ils ont donné des peines infinies aux Princes & aux Magiſtrats.

On ne peut pas dire que ce ſoient Deſcartes, Gaſſendi, & Leibniz qui ont embraſé la France & l'Allemagne dans ces derniers tems: ils n'étoient ni Luthériens, ni Proteſtans, ni

ni Janſéniſtes, ni Moliniſtes: leur premier Principe étoit de contribuer, autant qu'on le peut, à la tranquilité publique; ils étoient bien éloignés de croire que la Divinité veut être honorée par le meurtre & le carnage. Non-ſeulement les grands Philoſophes, mais même ceux qu'on mépriſe le plus, n'ont jamais donné dans les égaremens des Théologiens qui ont le plus de réputation.

C'eſt une choſe étonnante que Spinoſa, Cardan & tant d'autres, ayent fait cent fois moins de mal à l'Europe que Janſénius & Molina. Si l'on avoit dit à Locke, à Mallebranche & à Deſcartes, ne publiez point vos Ouvrages, ou vous ſerez la cauſe de pluſieurs Guerres Civiles, les opinions que vous allez ſoutenir vont déſoler votre, Patrie; je ſuis ſûr qu'ils auroient brûlé leurs Ecrits, & qu'ils n'auroient jamais ſongé à les rendre publics. Que ne fit on pas pour réunir les Théologiens en France & en Allemagne, lorſque dans

ces

derniers tems ils levérent l'Etendard de la diviſion? Tous les ſoins qu'on employa furent inutiles. Ils prévoioient les funeſtes ſuites qu'auroient leurs différends; mais plutôt que de céder quelque choſe, & de ſe rapprocher les uns des autres, ils demeurérent fermes dans leurs opinions, & eurent le plaiſir de voir les Peuples, toujours la dupe de ceux qu'ils regardent comme les Dépoſitaires de la Religion, noyés dans des flots de ſang, tandis qu'ils étoient tranquiles dans leurs Cabinets, où ils s'occupoient à compoſer des Livres pour exciter la diſcorde.

Je ne décide point entre Genève & Rome *.

Et ſans entrer dans le fond des Matiéres qui partageoient les Théologiens, je vois la rage, la haine la fureur, & la mauvaiſe foi également des

* Mr. de Voltaire, Poëme de la Digue.

des deux côtés ; je remarque avec horreur qu'abuſant de leur crédit ces mêmes Théologiens portoient les Magiſtrats à des excez qui auroient étonné les Canibales & les Sauvages.

Les Catholiques ouvroient la porte du Ciel à quiconque perſécutoit ceux qu'on nommoit Novateurs ; on brûloit tous les jours pluſieurs perſonnes qu'on croiroit aujourd'hui dignes de l'eſtime de l'Univers entier. Si Deſcartes eût vêcu dans les premiers tems du Proteſtantiſme, il auroit ſans doute été mis au nombre de ces malheureuſes victimes ; quiconque ne croioit pas aux Moines, & encore plus à Ariſtote étoit traité comme un Hérétique.

D'un autre côté les Réformateurs bien loin de mettre leurs Adverſaires dans leur tort, ſembloient vouloir juſtifier leur conduite & leur prêter des armes, ſoit par leur exemple ou par leurs Ecrits. Pendant qu'on brûloit de fort honnêtes gens à Paris, on en brûloit d'autres à Genève, qui

qui n'avoient fait d'autre crime que de n'être pas de l'opinion de Calvin. Ce Théologien fit périr par le feu l'infortuné *Servet*, & traita ce Médecin comme les Catholiques l'eussent traité lui-même, s'ils l'eussent eu en leur pouvoir *. On voit éclater dans tous ces différens procédés la douceur Théologique.

Si les Docteurs d'aujourd'hui paroissent plus doux & plus modérés, c'est aux hommes qui commencent à ouvrir les yeux, & à connoître combien ils ont été imbéciles qu'il faut attribuer cette retenue; & si les Princes & les Magistrats étoient encore d'humeur à se prêter à leurs idées on re-

ver-

* Il composa ensuite un Livre pour justifier sa conduite dans lequel il soutint qu'on devoit exterminer les Hérétiques. Ce Livre est intitulé, *Fidelis Expositio Errorum Mich. Serveti & brevis eorumdem Refutatio, ubi docetur Jure gladii coercendos esse Hæreticos.* Tous les premiers Théologiens Réformés ont presqu'autant prêché le Dogme de l'Intolérance que les Inquisiteurs Portugais. Beze a fait un Traité *De Hæreticis à Civili Magistratu puniendis.*

verroit bien-tôt l'Europe nager dans des flots de ſang. Les Janſéniſtes & les Moliniſtes s'égorgeroient en France pour la plus grande gloire de Dieu: dans la Grande-Bretagne les Anglicans perſécuteroient de tout leur cœur les Presbitériens; & ceux-ci rendroient le réciproque aux Catholiques en Hollande & dans les Païs où ils ſont les plus forts. On voit des preuves de cette vérité dans les Etats où le Gouvernement ſe prête à la paſſion des Théologiens. Quelle cruautés les Inquiſiteurs ne commettent-ils pas tous les jours! Si la prudence, la vertu & la candeur des Magiſtrats Hollandois étoient moins grandes, on verroit un jour avec étonnement des Inquiſiteurs naître au milieu d'Amſterdam & l'Eſclavage ſortir du ſein de la Liberté. L'eſprit de perſécution a été de tout tems le partage & la ſuite des Diſputes Théologiques. Les Docteurs des premiers tems de l'Egliſe n'ont pu s'en défen-

dre. *Je passe sous silence*, dit un Evêque du V. Siècle persécuté pour le Nestorianisme, *les chaînes, les confiscations de biens, les notes d'infamie, ces massacres dignes de compassion, & dont l'énormité est telle, que ceux-mêmes qui ont le malheur d'en être les témoins ont peine à les croire véritables. Toutes ces Tragédies sont jouées par des Evêques..... parmi eux l'effronterie passe pour une marque de courage; ils appellent zèle leur cruauté, & leur fourberie est honorée du nom de sagesse* *.

Quand est-ce que les hommes desabusés d'un préjugé si nuisible comprendront combien il est extravagant de troubler la Societé Civile pour soutenir des distinctions d'Ecôle, & ne

* Σιωπῶ τὰ δεσμὰ, τὰ διωμοτήρια, τὰς ζημίας, τὰς ἀτιμίας, τὰς μάστιγας, τὰ τῶν φόνων ἀλίσκοντα θεάματα, καὶ μετὰ τὴν πεῖραν αὐτὴν δὲ ὑπερβολὴν ἀπιστούμενα, καὶ ταῦτα δραματουργεῖται διὰ πολλῶν ἱερέων..... ὑφ' ἁγιωσύνης, εὐσεβείας νενόμισται, ἡ ἀμότης ζῆλος ὠνόμασται, ὁ δόλος σοφία λελόγισται. *Etherius Tyranorum Episcopus, inter Opera Theodoreti*, Tom. V. p. 688. & 689.

ne s'égorgeront plus avec le fer tandis que ceux dont ils auront embraſſé le parti ne combattront qu'avec des Syllogiſmes?

Lorsqu'on ſera parvenu au point de regarder les Diſputes des Théologiens comme on fait aujourd'hui les démêlés des Thomiſtes, des Scotiſtes, & des Peripatéticiens; qu'on laiſſera pourrir en paix, dans les Boutiques des Libraires, les gros Volumes qu'ils feront, l'Age d'or reviendra *, la tranquilité ſuccédera au trouble, la ſageſſe à la folie, & la véritable Science au Pédantiſme. C'eſt le ſeul moyen qu'il y ait pour ramener la paix; car, quelques défenſes que les Magiſtrats faſſent aux Théologiens d'écrire, ils continueront comme ils ont fait juſqu'à préſent, ils s'accuſeront mutuellement d'ignorance, d'héréſie, de mauvaiſe foi, pren-

* *Jam redit & Virgo redeunt Saturnia regna:*
Jam nova Progenies Cælo demittitur alto.
Virgil. Bucol. Eclog. IV.

prendront chacun l'Ecriture pour Garand de leurs ſentimens, donneront la torture à tous les Paſſages qui ne leur ſeront pas favorables, tâcheront par des calomnies ou par des invectives d'exciter la haine du Public contre leurs Adverſaires, & damneront de leur autorité quiconque ne penſera pas comme eux.

L'Eſprit Théologique ſe porte ſi naturellement à l'excès que les Saints en écrivant ſur des Matiéres de controverſe ont eu de la peine à ſe contenir dans de juſtes bornes. Tous les gens de bonne foi conviennent que St. Auguſtin a ſouvent pouſſé ſes ſentimens trop loin; il ſemble approuver dans un endroit ce qu'il blâme dans l'autre. Avant qu'il eût ſes Diſputes avec les Donatiſtes, & tant que ſon parti fut le plus foible; il parla avec beaucoup de douceur & de charité touchant la conduite qu'on doit tenir envers les Hérétiques mais lorſqu'il eut pris le deſſus, il changea tout-à-coup du blanc au noir,

noir, & soutint qu'il falloit les persécuter & les contraindre à la Foi Orthodoxe, ou les exterminer. Pernicieuse opinion que les Théologiens de toutes les différentes Communions n'ont mis que trop souvent en pratique, & dont on a vu les fâcheuses suites dans les deux derniers Siècles.

Si les Théologiens étoient aussi zélés pour la Religion qu'ils professent qu'ils le sont pour leurs sentimens, aucun d'eux n'oseroit soutenir le Dogme de l'Intolérance, car rien n'y est si contraire. Quand les Catholiques exterminent les Protestans dans les Païs où ils sont les Maîtres, les Protestans leur rendent le réciproque, dans ceux où ils sont les plus puissans; ainsi en faisant triompher leur croyance dans un Païs, ils l'anéantissent dans un autre, & sont la cause de tous les maux que l'on fait souffrir à ceux de leur Communion. Cela n'est que trop véritable. Les Anglois ont pris le prétexte de l'exil des Protestans François pour pallier les avanies qu'ils

LETTRE DIX-SEPTIEME,

Sur les funeſtes effets de l'Eloquence.

SI l'on apprend à diſputer ſur des Matiéres inintelligibles dans les Ecôles de Théologie, on apprend à mentir & à perſuader indépendemment des raiſons dans celles de Rhétorique. Un Orateur eſt pour l'ordinaire un habile Impoſteur, qui ſait donner au Menſonge l'air de la Vérité; plus il eſt ſavant dans ſon Art, & plus il doit exceller à tromper; le Public ne l'eſtime qu'autant qu'il ſait l'abuſer.

Un Avocat éblouït-il ſes Juges, gagne-t-il une Cauſe deſeſpérée? il acquiert une réputation au-deſſus de celle

celle de ſes Confreres. Un Panégyriſte ſait-il pallier adroitement les défauts de la perſonne qu'il loue ? on lui prodigue les titres d'habile homme, de génie ſupérieur ; pour les obtenir il a longtems travaillé à ſe former une Méthode qui a moins pour but de montrer le vrai que de cacher le faux. Ainſi par un caprice étonnant & qui tient de la folie, les hommes ont accordé leur eſtime à ceux qui cherchent à ſurprendre leur bonne foi, & ont donné le nom d'Eloquence à l'Art de ſavoir bien mentir.

Pluſieurs grands hommes Anciens & Modernes, ont condamné hautement l'étude de la Rhétorique. Lycurgue, ce ſage Légiſlateur des Lacédémoniens, défendit qu'on s'y appliquât dans Sparte : il croioit que la Vérité n'avoit pas beſoin de ſecours pour faire impreſſion ſur l'eſprit des hommes, & qu'on l'affoibliſſoit dès qu'on ne l'offroit point

toute nue. Montagne Liv. I. Chap. 51. p. 607. a été de cette opinion. *Ceux*, dit-il, *qui masquent & fardent les femmes, font moins de mal, car c'eſt choſe de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel ; là où ceux-ci font état de tromper non pas nos yeux, mais notre jugement, & d'abatardir & corrompre l'eſſence des choſes.*

Les Orateurs ont cauſé bien ſouvent de grands troubles, dans les Etats & les Républiques, où ils ont eu beaucoup de crédit ; il étoit impoſſible que cela n'arrivât pas de même. Que doit-on attendre de bon dans un Gouvernement qui ſe conduit par les avis de gens qui font profeſſion d'embraſſer tous les partis, & de défendre également la bonne & la mauvaiſe cauſe ? Un homme de ſens dans Athènes propoſoit-il une Loi utile & néceſſaire, un Orateur montoit auſſi-tôt à la Tribune, & rendoit inutile par ſon

ſon éloquence le bien qu'on auroit pu retirer de l'avis du ſage Citoyen.

Ce ne ſont ni des Rhétoriciens ni des gens qui faiſoient gloire de ſéduire l'eſprit par leurs diſcours enchanteurs, qui ont fait les bonnes Loix: ce ſont des perſonnages remplis de candeur & de ſageſſe qui ont tâché de rendre les hommes vertueux, & qui avoient trop de bonne foi pour vouloir les tromper.

Les Anglois ont reſſenti très-ſouvent les funeſtes effets de l'Eloquence; plus d'une fois leurs Orateurs ont fait autant de mal à la Nation, & d'impreſſion ſur l'eſprit de ceux qui compoſent le Parlement, que les brigues de la Cour & l'or du Souverain. Quelque attentif que l'on ſoit à ne pas ſe laiſſer ſurprendre, il eſt preſqu'impoſſible qu'une perſonne qui ſait émouvoir les cœurs ne profite avantageuſement des troubles qu'il y fait naître; c'eſt le vrai talent de l'Orateur.

LET-

LETTRE DIX-HUITIE'ME,

Sur les bons effets de l'Eloquence.

PUiſque vous m'avez permis de vous communiquer mes idées, ſans exiger que je vous en garantiſſe la ſolidité, vous ne devez point être ſurpris de me voir aujourd'hui dans un ſentiment tout différent de celui où j'étois hier, lorſque je vous écrivis ſur les funeſtes effets de l'Eloquence; je crois qu'elle n'a de nuiſible que le mauvais uſage qu'on en fait, & qu'elle eſt très-utile lorſqu'on ſait l'employer à propos. Il en eſt de l'Etude de la Rhétorique comme des Loix les plus ſages & les plus ſenſées. *On n'en voit aucune qui ſoit commode à tous les Particuliers, on demande*

mande ſeulement qu'elle ſoit utile en gros & à la plupart des gens *. Parce qu'un Orateur abuſera de ſes talens, qu'un Philoſophe fera ſervir la Logique à défendre des ſentimens erronés, qu'un Poëte fera des Satires contre une perſonne de probité, faudra-t-il pour cela condamner les Sciences, les abolir entiérement, rendre les hommes égaux aux Brutes, & ne leur laiſſer un reſte de connoiſſance, que pour leur faire mieux ſentir la miſére de leur état? Si l'Eloquence a ſervi & ſert encore quelquefois à donner au Vice l'air & la reſſemblance de la Vertu, combien de fois auſſi n'a-t-elle pas été utile pour ramener à la raiſon des eſprits prévenus, & dont l'erreur ne pouvoit être guérie que par les charmes d'une éloquence perſuaſive?

Les deux plus grands Orateurs qu'ait

* *Nulla Lex ſatis commoda omnibus eſt: id modo quæritur ſi majori parti & in ſummam prodeſt.* Tit. Liv. Lib. 34. Cap. 3. num. 5.

qu'ait eu l'Univers ont rendu des ſervices très-conſidérables à leurs Patries. Démoſthène défendit lui ſeul pendant long-tems contre Philippe non-ſeulement la Liberté d'Athènes, mais celle de toute la Gréce. L'Eloquence de Cicéron ſauva Rome des fureurs de Catilina, & la premiére Harangue de cet Orateur contre ce Rebelle fut plus utile à la République que le gain de deux batailles.

Le Chancelier de L'Hôpital rendit pluſieurs ſervices très-eſſentiels à la France par ſes Diſcours remplis de force & d'énergie. Les Talons, les Lamoignons ont été les plus fermes ſoutiens de la Juſtice, quoiqu'ils fuſſent les plus éloquens de leur Siècle.

Les hommes ſont ſi capricieux qu'ils ont beſoin quelquefois qu'on uſe de ſtratagêmes pour leur faire recevoir les conſeils qu'on leur donne; il faut les traiter comme des enfans malades à qui l'on fait prendre les remedes enveloppés dans quelque choſe

ſe qui les empêche d'en ſentir l'amertume. Un habille Orateur ſait accommoder ſes avis à la portée de ceux à qui il parle, & ſon éloquence ſert à les rendre plus utiles.

LETTRE DIX-NEUVIEME,

Sur la Rhétorique.

LEs réflexions que j'ai faites ſur l'Eloquence en ont occaſionné quelques autres ſur la façon de l'acquérir. La plûpart des Profeſſeurs de Rhétorique nuiſent plus aux Jeunes-Gens qu'ils ne leur ſont utiles. Ils ſe contentent de leur enſeigner quelques Principes généraux qui ne leur ſervent à rien, & ceux qui en ſont une fois imbus ſont moins avancés que ceux qui n'en ont point du tout, parce que croïant ſavoir beaucoup, cette prévention eſt la ſource de leur ignorance éternelle.

C'eſt de la préſomption & des mauvais Maîtres que vient cette foule

le de Prédicateurs & d'Avocats ignorans. La Chaire & le Barreau fourmillent de mauvais Orateurs; il n'eſt aucun d'eux qui ne s'imagine égaler Bourdaloue ou Patru.

Un Franciſcain, qui a de bons poumons & une forte poitrine, fait retentir pendant tout un Carême les Voutes d'une Egliſe, debite gravement & avec aſſûrance un grand nombre de puérilités, prononce quelques phraſes empoulées, cite Ariſtote & St. Thomas, parle de Nabuchodonoſor, de l'impie Oſorias: en voilà aſſez pour que les trois quarts de ſes Auditeurs le regardent comme un homme de la premiére claſſe; les gens de goût qui aſſiſtent à ſes Sermons en ſont quittes pour dormir, ou pour n'y plus retourner.

Les mauvais Prédicateurs ont une coutume aſſez plaiſante, & qui révolteroit ſans doute les anciens Peres de l'Egliſe, s'ils revenoient au monde. Ils ſe ſervent des Ecrits de ces grands Hommes pour autoriſer toutes les

ſotiſes qu'ils diſent, ils ſavent par cœur dix ou douze paſſages dont ils tordent le ſens, ils s'en ſervent comme de Selles à tous Chevaux, & les appliquent dans toutes les occaſions. Il eſt arrivé quelquefois qu'un Capucin a fait dire à St. Auguſtin que St. François étoit un grand Homme, & que ſes Diſciples étoient d'habiles gens.

Beaucoup d'Avocats reſſemblent à ces Prédicateurs, leurs Plaidoyers ne ſont qu'un amas de citations, priſes ſouvent au hazard, & couſues les unes aux autres. Ils s'étendent beaucoup ſur ce qui ne regarde point le fond de leur cauſe, & ne diſent pas un mot du fait; ôtez l'Exorde & la Peroraiſon de leurs Diſcours qui roulent ſur les grandes qualités des Juges, il n'y reſte plus rien. Auſſi arrive-t-il que, malgré les louanges qu'ils ont prodiguées, leurs parties ſont condamnées; ils perdent leurs éloges, & elles leurs procès.

La lecture de quelques Livres de Rhé-

Rhétorique & la connoiſſance des Règles générales de cet Art ne ſont que des foibles ſecours pour devenir éloquent. Si l'on n'y ajoute pas l'étude aſſidue des Ecrits des grands Hommes, ſavoir les Principes de l'Art de parler, c'eſt connoître la marche au jeu des Echets; mais comme les grands coups ne s'apprennent que par un long uſage, on ne devient éloquent que par une longue méditation ſur les Ouvrages des ſavans Orateurs. *Longin* & *Quintilien* nomment les choſes, *Cicéron* & *Démoſthène* les découvrent; les premiers ſont des Ecoliers, les derniers ſont des Maîtres.

9 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE VINGTIE'ME,

Sur les Légiſlateurs & les Ordres Monaſtiques.

PReſque tous les Légiſlateurs ont été, ou des fourbes, ou des génies bornés. Les uns ſe ſont ſervis de leurs connoiſſances pour tromper ſes hommes, les autres leur ont preſcrit des Loix ridicules ou puériles.

Si l'on excepte Moyſe dont Dieu ſe ſervit pour annoncer ſa Volonté, il n'y a point de Légiſlateur qu'on ne mépriſe, lorſqu'on vient à examiner les Règles qu'il a faites & la façon dont il s'y eſt pris pour les établir. La plûpart de ces Réformateurs ont affecté

secté d'avoir un commerce immédiat avec la Divinité. Numa Pompilius faisoit accroire aux Romains que *la Déesse Egérie enflâmée de son amour, l'avoit pris pour Mari, & le combloit de toute sorte de félicité en éclairant son esprit & en le remplissant de choses divines* *. Solon entretenoit un commerce secret avec la Prêtresse de Delphes, à qui il dictoit les Oracles dont il avoit besoin. Lycurgue usoit du même stratagême, & Apollon prenoit grand soin d'annoncer tout ce qu'il falloit faire pour cimenter les nouvelles Loix de Sparte †. Mahomet recevoit

* Plutarque, Vies des Hommes Illustres, dans la Vie de Numa Pomp. Trad. de Mr. Dacier, Tom. I. p. 304.

† Voici, les Oracl. qu'Apollon rendit en faveur de Lycurgue. On voit aisément qu'il falloit que la Prêtresse en eût reçu l'Original avant que d'en donner la Copie. „ Quand „ tu auras bâti un Temple à Jupiter Sylla- „ nien & à Minerve Syllanienne, & que tu „ auras rangé le Peuple par Lignées & par „ Tribus, & établi un Sénat de 30. Séna- „ teurs, y compris les deux Chefs, tu tien- „ dras de tems en tems le Conseil entre le „ Ba-

cevoit ſon Alcoran comme une *Feuille* périodique, & l'Ange Gabriel lui en apportoit réguliérement deux Chapitres par Semaine.

Il falloit que tous ces Légiſlateurs euſſent avoir bien peu de crédit ſur l'eſprit des Peuples qu'ils inſtruiſoient, ou qu'ils fuſſent de grands fourbes & de grands impoſteurs pour avoir recours à de pareilles tromperies! Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils devoient infiniment mépriſer ceux à qui ils donnoient des Règles, puiſqu'ils avoient des preuves ſi convaincantes de leur imbécillité. Auſſi peut-on aſſûrer hardiment qu'ils ont avili les hommes, & qu'en voulant les rendre bons ils les ont rendus ridicules.

La plus grande partie des Loix de Lycurgue, dont on a fait ſi grand cas,

„ Babyce & le Cnacion; tu conſerveras le
„ pouvoir de prolonger ou de congédier à
„ ton gré l'Aſſemblée, & tu laiſſeras au
„ Peuple le droit de ratifier, ou d'annuler,
„ ce qu'on y aura propoſé “. Ibid. p. 216.

cas, approchent assez des *Statuts* de certains Ordres Monastiques. On trouve aisément une grande ressemblance entre les Spartiates & les Capucins. Par exemple, Lycurgue vouloit *que les planchers des Maisons fussent faits avec la* Cognée, *& les portes avec la* Scie, *sans le secours d'aucun autre Instrument, parce que de tels logemens n'exposent pas au luxe & à la dépense**. Voilà les Cellules des Révérends Peres Capucins. Leurs Réfectoires se trouvoient aussi dans Sparte. *Il y avoit des Sales publiques* †, *où tous les Habitans étoient obligés d'aller manger, ils ne pouvoient s'en dispenser sous quelque prétexte que ce fût.* Il est vrai que Lycurgue n'avoit pas poussé les choses aussi loin que St. François; il avoit permis de parler à table, & avoit consacré une Image du *Ris* dans tous les Réfectoires.

Les Réglemens de ce Législateur sur

* Plutarque, Vie de Lycurgue, p. 232.
† Ibid. p. 224.

ſur les Mariages n'étoient pas moins extravagans: ils ouvroient la porte à tous les deſordres ; l'Adultère devenoit une action pieuſe. Ces mêmes Spartiates Capucins dans leurs Réfectoires étoient changés en Brutes dans leurs Cellules, ou dans leurs modiques Maiſons. Il y pratiquoient ſans ſcrupule la communauté des femmes ſous le vain prétexte de l'utilité publique, ils n'avoient aucun égard à l'honnêteté, ni à la bienſéance, & leur Légiſlateur n'avoit pas ſeulement connu un des premiers Principes de la Loi de Nature, qui nous fait ſentir que tout ce qui eſt honteux ne peut jamais être véritablement utile.

Pour concevoir un mépris infini des Réglemens que Lycurgue fit ſur le Mariage, on n'a qu'à les lire. Voici ce qu'en dit Plutarque dans la Vie de ce Légiſl. T. I. p. 241, & ſuiv. *Il travailla à bannir du Mariage toute vaine jalouſie, qui n'eſt qu'une maladie de femme, en faiſant paſſer pour honnête & raiſonnable, non-ſeulement*

lement de chaſſer de ſon ménage les deſordres & les violences; mais encore de permettre à ceux qui en étoient dignes d'avoir des enfans en commun, & ſe moquant de ceux qui pourſuivent & vangent par des meurtres & par des guerres ſanglantes le commerce qu'on a avec leurs femmes. Un Vieillard donc, qui avoit une jeune femme, & qui connoiſſoit quelque Jeune homme bien fait & bien né, pouvoit, ſans bleſſer les Loix ni la bienſéance, le mener coucher avec elle, & l'enfant qui naiſſoit d'une race ſi noble & ſi généreuſe, il pouvoit le recevoir & l'avouer comme s'il étoit à lui. D'un autre côté un homme bien fait & bien né qui voioit à un autre une femme fort belle, fort ſage, & d'une taille à porter de beaux enfans, pouvoit de même demander au mari la permiſſion de coucher avec elle, pour en avoir des enfans bien faits & bien formés *. En

* Ce Paſſage eſt de la Traduction de Mr. Dacier.

En transcrivant ce passage je n'ai pu m'empêcher de rire. Est-il rien de si comique que de voir un homme qui s'érige en Législateur, qui veut régler les mœurs de ses Citoyens, leur prescrire des coutumes qui les rendent égaux aux Bêtes? Lycurgue avoit fait un *Haras* de la Ville de Sparte, où les beaux Etalons étoient destinés pour les belles Jumens. On eût cru que l'essentiel chez les hommes étoit d'avoir la jambe saine, l'encolure forte & le poitrail large; comme si dans un corps de quatre pieds & demi il ne se rencontroit pas souvent une ame plus grande & plus généreuse, que dans celui qui est d'une grandeur demesurée.

Il n'est pas besoin d'être Espagnol ou Italien pour desapprouver les Loix qui permettent l'Adultére; elles entrainent après elles trop d'inconvéniens. Comment une femme pourra-t-elle avoir pour son mari une véritable tendresse, si necessaire à la tranquilité du ménage, si elle prend de

de l'amour pour un autre, & si elle peut se livrer sans scrupule à lui ? Lorsque le cœur & l'esprit sont remplis d'un objet peuvent-ils aisément en recevoir quelqu'autre ? Est-il croïable qu'une de ces femmes Spartiates sortant des bras d'un de ces beaux Jeunes-hommes, qui avoit travaillé fortement à lui faire faire des enfans, pleine du souvenir des plaisirs passés, vécut ensuite tranquille & paisible dans la compagnie d'un mari, souvent beaucoup plus âgé & beaucoup moins aimable.

Si nous n'avions pas encore tous les jours des exemples de la folie des hommes, nous ne pourrions jamais croire qu'il y en ait eu d'assez insensés pour regarder comme des personnes divines des gens qui leur prescrivoient d'aussi grandes impertinences ; mais la plus grande partie des Ordres Monastiques est une preuve évidente que beaucoup de François sont aussi fous aujourd'hui que les Lacédémoniens l'étoient autrefois ; & si l'on ex-

excepte la Société des Jésuites, la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire, & quelques Maisons de celle des Bénédictins de St. Maur, il n'est rien de si extravagant, de si inutile à la Société, que ce ramas de Fainéans qui forment une espèce de République sous le nom de Moines. Leurs Coutumes & leurs Règles sont aussi éloignées du Bon-Sens que leurs mœurs le sont de la chasteté qu'ils affectent de faire paroître.

Les erreurs des anciens Législateurs & celles de la plûpart des Fondateurs d'Ordres sont venus de la même source. Ils se sont également laissés entraîner par un Esprit Systématique; ils ont moins cherché à connoître le véritable caractère des hommes qu'à donner cours à leurs imaginations, & ont fait des Règles de toutes les idées chimériques dans lesquelles ils se sont complus. L'un ordonnoit la pluralité des femmes, l'autre la condamnoit. Celui-ci vouloit qu'on commerçat, celui-là le défen-

fendoit. *Solon* avoit rendu tous les Athéniens Marchands, Poëtes & Muſiciens; *Lycurgue* n'avoit fait dans Sparte que des Lutteurs, des Soldats & des Voleurs *. *Romulus* inſpira de la valeur aux Romains en leur perſuadant que la raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure; *Numa Pompilius* qui vint après les rendit tous dévots. Ce Roi joua chez les Payens le même rôle que St. François & St. Bernard chez les Chrétiens. Il établit un bon nombre de Couvens d'Hommes & de Filles †; ſon Succeſſeur

* On élevoit dans Lacédémone les Jeunes-Gens à voler. C'étoit encore une des Loix de Lycurgue. Voici de quelle maniere en parle Plutarque, Vies des Hommes Illuſtres, Tom. I. p. 249. Ils portoient des herbes qu'ils alloient dérober dans les Jardins, & dans les Sales à manger, où ils ſe gliſſoient le plus finement & le plus ſubtilement qu'ils pouvoient; & s'ils étoient découverts, ils avoient le fouet pour avoir manqué ou de vigilance ou d'adreſſe. Ils déroboient auſſi toutes les viandes ſur leſquelles ils pouvoient mettre la main, très-habiles à profiter de l'occaſion, quand on dormoit, ou qu'on les gardoit avec négligence.

† Numa Pompilius établit les Veſtales, & don-

ceſſeur eut moins de goût pour toutes ces pieuſes Fondations & ramena les Romains à leurs premiers principes.

De toutes les Règles de ces différens Légiſlateurs on en auroit pu tirer un certain nombre qui auroient rendu un Etat heureux; mais en prenant le bon il auroit fallu rejetter le mauvais, & paſſer, pour ainſi dire, à l'alambic toutes ces Loix pour n'en conſerver que l'élixir.

En uſant de la même précaution on pourroit rendre utiles à la Société quelques Ordres de Moines. Il faudroit d'abord abolir entiérement tout ce qu'on appelle Bernardins, Cordeliers, Franciſcains, Pique-puces, Recollets, Mathurins, Trinitaires, &c. Après avoir fait cette action digne d'une louange éternelle, on conſerveroit les Jéſuites & les Prêtres de l'Oratoire, comme gens uti-

donna une nouvelle forme au Corps des Pontifes & des Augures. Voyez *Florus* & *Tite-Live*.

utiles & nécessaires pour l'Education de la Jeunesse. On leur défendroit, sous peine d'être cassés, d'écrire les uns contre les autres: on leur prescriroit de laisser les cendres de Jansénius & de Molina en repos: on déclareroit du consentement des deux partis les Miracles de l'Abbé Paris nuls & abusifs; on bâtiroit avec les revenus des biens des Bernardins un grand Hôpital distiné à la guérison des Convulsionnaires, auxquels on donneroit un bon nombre de prises d'Ellebore. Et comme il n'y auroit pas lieu d'espérer, que les Jésuites & les Prêtres de l'Oratoire pussent rester long-tems sans se battre à coups de Plume, on leur abandonneroit les Protestans, les Luthériens, les Anabaptistes & toutes autres Sectes, contre lesquelles on leur ordonneroit d'écrire *a Solis ortu usque ad occasum*, pour pouvoir purger leur bile, & évacuer leurs humeurs noires, qui pourroient les provoquer à disputer entr'eux.

Les

Les Bénédictins de la Congrégation de St. Maur ſeroient auſſi conſervés. On les exhorteroit à donner des Ouvrages auſſi utiles que ceux qu'ils ont publiés dans ces derniers tems. Il leur ſeroit permis de haïr les Jéſuites autant qu'ils les haïſſent à préſent; mais ſans le témoigner, & ſur-tout ſans l'écrire, ſous peine d'être caſſés s'ils venoient à faire le contraire, la tranquilité du Public le demandant ainſi.

Comme il eſt néceſſaire que des honnêtes gens las du monde trouvent une Retraite dans laquelle ils puiſſent vivre tranquillement, on laiſſeroit ſubſiſter les Chartreux, auxquels il ſeroit enjoint de dormir pendant la nuit & de prier Dieu pendant le jour. N'en déplaiſe à St. Bruno & à ſes Ordonnances, ſes Diſciples au lieu de Haire porteroient des chemiſes de toile. On leur recommanderoit de vivre comme des Saints; mais de ne rien faire qui pût révolter l'Humanité.

Bien

Bien des gens trouveront peut-être que ces projets ſont auſſi chimériques que les Loix de Lycurgue me paroiſſent ridicules: ils diront que ce n'eſt point par quelques plaiſanteries qu'on perſuade des choſes d'une auſſi grande importance; je leur demanderai à mon tour ſi on ne peut pas dire la vérité en riant *, & ſi des plaiſanteries de cette nature ne valent pas bien des Syllogiſmes.

* ——— *Quamquam ridentem dicere verum*
Quid vetat?
HORAT. Sat. Lib. I. S. 1. V. 24. & 25.

LETTRE VINGT-UNIEME,

Sur les Hiſtoriens.

L'Hiſtoire eſt le Miroir de la Vie humaine; mais ce Miroir a été terni & ſouillé bien des fois. Pluſieurs Hiſtoriens font conſiſter toute leur gloire à rendre juſtice à leurs Ennemis & à ne donner à leurs Amis que les louanges qu'ils méritent; ce qui fait qu'on regarde leurs Ouvrages plutôt comme des Déclamations & des Panégyriques, ou des Satires, que comme un Récit fidèle de certains faits.

Un défaut ordinaire aux Hiſtoriens Modernes, c'eſt d'être prolixes: ils s'amuſent à raconter mille minuties qui flattent l'eſprit, l'occupent, le détour-

détournent, & lui font perdre le ſouvenir des principaux événemens. Les Anciens au contraire ont été trop concis, ils avoient pour maxime de ne raconter les choſes qu'en gros. Tite-Live, Tacite, Suétone, Paterculus, Florus & Cornelius Nepos, ne feroient pas tous enſemble un Volume auſſi gros que l'Abbregé de l'Hiſtoire de France par Mezeray. Il eſt vrai qu'une partie des Ecrits de ces Auteurs n'eſt pas venue juſqu'à nous; mais il nous eſt aiſé de juger que, quand nous les aurions tous complets, ils ne formeroient pas un Corps d'Ouvrage la moitié ſi conſidérable que la ſeule Hiſtoire de Mr. de Thou.

Si les Anciens ont été brefs & courts dans leurs narrations, ce n'a pas été la faute des ſujets ſur leſquels ils écrivoient: s'ils euſſent voulu entrer dans le détail, ils n'auroient pas manqué de matiere; mais ils ont cru apparemment que la dignité de l'Hiſtoire ne permettoit pas ces for-

tes de diſgreſſions, & pour donner trop au ſujet principal, ils n'ont point aſſez donné à ceux qui en découloient naturellement, & dont le Lecteur ſouhaiteroit ſouvent d'être inſtruit.

Il y a très-peu de Chronologie dans la plûpart des Hiſtoriens Grecs ou Romains. Ils ſont même tombés quelquefois dans des contrariétés ſi étonnantes, que les Commentateurs deſeſpérant de pouvoir les accorder ont affecté de ne s'en pas appercevoir; il faut qu'un Lecteur ſe réſolve alors d'uſer de ſa raiſon pour démêler la vérité parmi les plus grandes vraiſemblances. On ne doit point s'étonner de trouver ces défauts dans des Ecrivains auſſi éloignés, puiſque nous appercevons dans ceux qui écrivent de nos jours autant de contrariétés & auſſi peu d'exactitude.

De tout tems les grands Hiſtoriens ont été rares: il faut tant de qualités pour les former, que c'eſt un extraordinaire de les voir réunies dans un

un ſeul Sujet. La Nature après avoir produit un Tite-Live, un Tacite & un Salluſte, a été près de dix-ſept Siècles à former un de Thou & un Rapin Thoyras. Ce n'eſt pas cependant que les uns & les autres n'ayent encore leurs défauts; mais on peut dire d'eux ce qu'un Poëte a dit des hommes en général, le meilleur eſt celui qui fait le moins de fautes.

Nam vitiis nemo ſine naſcitur: optimus ille eſt,
Qui minimis urgetur. ——————
Horat. Satir. Lib. I. Sat. 3. Verſ. 68, 69.

Quelle force d'eſprit, quelle fermeté ne faut-il pas avoir pour tranſmettre à la Poſtérité le ſouvenir des Actions humaines telles qu'elles ont été! Que d'embarras, que de peines & de difficultés! Par combien de barriéres n'eſt-on point arrêté! Il eſt preſqu'impoſſible de ne rien donner à la crainte ou à l'eſpérance, à l'amitié ou à la haine.

Le Monde entier eſt la Patrie d'un Hiſtorien, tous les Peuples doivent lui être égaux: s'il a le moindre reſſentiment contre une Nation, il doit s'abſtenir d'en écrire l'Hiſtoire, à moins qu'il ne ſe ſente aſſez de force pour réſiſter au penchant qui le porteroit à déguiſer la vérité; le reſpect & la reconnoiſſance même qu'il a pour quelques particuliers, dont il eſt obligé de parler, ne l'empêchent point de relever les fautes qu'ils ont faites. *L'Hiſtorien*, dit un Auteur Grec, *ainſi que le Comédien, n'eſt pas coupable des malheurs qu'il repréſente. Si pour les déguiſer ou les paſſer ſous ſilence on pouvoit réparer les deſordres, Thucydide n'auroit pas manqué de raſer d'un trait de plume les Fortifications des Ennemis, & de rétablir les affaires de ſa Ville; mais les Dieux mêmes n'ont pas le pouvoir de changer les choſes paſſées* *.

Un

* Lucien Tom. I, p. 424. de la Traduction de Mr. d'Ablancourt.

Un Ecrivain qui loue les mauvaises actions & les fautes d'un Général, & qui éleve jusqu'au Ciel ce qu'il devroit blâmer hautement, est aussi coupable auprès du Public qu'il le seroit auprès d'un Souverain, s'il lui dédioit un Livre dans lequel il blâmeroit justement sa conduite. Ces deux excès sont également vicieux, il faut se taire lorsqu'on ne saûroit dire la vérité, & quand on la dit il faut avoir de la modération, & ne pas insulter à la mémoire ou à la personne de ceux dont on révele les fautes.

Le plus grand défaut des Historiens c'est de ne pouvoir se tenir dans un juste milieu. Quoiqu'ils ayent intention quelquefois de dire la vérité, ils se laissent cependant emporter à leur feu: ils se passionnent pour certains partis; ils prennent insensiblement & sans s'en appercevoir une antipathie pour d'autres. La fin de leur Ouvrage ne ressemble point au commencement; on diroit quelquefois qu'un Historien a fait le premier

Volume, & qu'un Poëte Satirique a compoſé le dernier.

Ce n'eſt point aſſez que de n'avoir aucune prévention en commençant à travailler à l'Hiſtoire, il faut encore avoir aſſez de force & de génie pour ne pas ſe laiſſer ſéduire par ceux qui ont écrit auparavant ſur les ſujets qu'on traite; on doit ſe garder de leur donner une entiére croyance. Un ſage Hiſtorien parcourt les Ouvrages de ſes Prédéceſſeurs comme un bon Juge lit les Mémoires des parties; ce n'eſt qu'après une mûre délibération & un profond examen qu'il ſe détermine ſur le parti qu'il doit prendre.

Si la vérité & la liberté doivent ſervir de règles à ce que dit un Hiſtorien, la clarté & l'intelligence ne lui ſont pas moins néceſſaires pour le bien dire. Il faut que ſon ſtile ſoit clair & naturel ſans être bas & rampant, qu'il tâche d'imiter la noble ſimplicité de Salluſte, la briéveté & le bon ſens de Tacite, la majeſté & l'ordre

l'ordre de Tite-Live. Ses figures ne doivent être ni trop ſublimes, ni trop recherchées, à moins qu'il ne veuille que ſa narration reſſemble à celle du Roman. C'eſt le défaut dans lequel ſont tombés les Jéſuites Catrou & Rouillé; ſi le Syſtême de la Métempſychoſe étoit encore en vogue, on croiroit que l'ame de la Calprenede & celle de Comberville ont paſſé dans les corps de ces Révérends Peres. Quiconque veut écrire purement l'Hiſtoire doit bien ſe garder de les imiter.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME,

Sur les Poëtes.

IL ſemble que les mauvais Poëtes ſoient un fleau que le Ciel envoye pour mortifier, par la lecture de leurs Ouvrages, ceux qui prennent trop de plaiſir à celle des bons Ecrivains. Horace, Virgile & Juvénal récompenſérent à peine de l'ennui que cauſérent aux Romains les Mævius, les Bavius, les Turgidus, & ce grand nombre de *Poëtereaux*, qui recitoient leurs Vers dans les Places publiques & les Carrefours. La France fourmilloit de Cotins, de Pradons, de Chapelains, dans le tems qu'elle ſe glorifioit d'avoir les Deſpreaux, les Corneilles, les Moliére-

liéres. La même choſe arrive aujourd'hui, Voltaire, Crebillon, le Frane, & quelques bons Auteurs Tragiques ont un nombre d'Emules ſubalternes, dont les Pièces ſans feu, ou ſans conduite & ſans jugement, font pitié à tous les véritables Connoiſſeurs. Cependant elles ſont applaudies par un grand nombre d'Idiots, & ont quelquefois un ſuccez plus éclatant que celles des grands Maîtres. Ce ſeroit en vain qu'on tâcheroit de ramener au bon goût une foule de gens que les préjugés & l'ignorance aveuglent; il ne reſte d'autre reſſource à l'homme d'eſprit que celle de céder au torrent, & de gémir des effets de la prévention.

Si j'euſſe été Magicien, j'aurois évoqué les Manes de Moliére & de Deſpreaux, lorſque tout Paris couroit en foule à la repréſentation de l'impertinente Pièce de Sanſon. Voilà leur aurois-je dit les fruits qu'ont produit vos exemples & vos avis. Voyez, Moliére, juſqu'où l'on a porté

le

le Théatre depuis votre mort : & vous, Deſpreaux, examinez combien l'on a perfectionné vos Règles Poëtiques.

Je me figure quelle ſeroit la ſurpriſe de ſes deux grands Hommes à ce diſcours. Eh quoi ! s'écrieroit Moliére, j'ai donc travaillé inutilement à ramener le bon goût des Térences & des Ménandres ; on eſt enfin ennuyé du *Beau*, du *Vrai*, du *Naturel*, & l'on prodigue à une monſtrueuſe chimére les mêmes applaudiſſemens qu'à mes plus belles Pièces !

Ces juſtes plaintes échaufferoient la bile de Deſpreaux. De l'encre, des plumes, du papier, s'écrieroit-il, afin que je vange le *Bon-Sens*. La Raiſon veut que je faſſe juſtice des Cotins Comédiens ainſi que des Cotins Prédicateurs. Aurois-je tort de lui dire : arrêtez, vous entreprenez une choſe inutile ? Tel eſt le ſort du Public, il eſt deſtiné à être éternellement ſtupide admirateur de toutes les nouveautés : vous avez ſi bien con-

connu vous-même, lorſque vous viviez:

Qu'un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.

Croyez-moi donc retournez dans vos Champs Elyſées, & ſi les priéres des Poëtes trépaſſés ſont de quelqu'utilité auprès de la Divinité, priez-la de renvoyer, s'il eſt poſſible, le bon-ſens aux Pariſiens.

La facilité du Peuple à applaudir aux choſes les plus ridicules enhardit les mauvais Poëtes, & en augmente conſidérablement le nombre. J'ai vu, dira l'un, les Poëſies d'un tel reçues avec applaudiſſement, pourquoi n'aurai-je pas la même fortune? Mes Vers ſont auſſi enflés & auſſi empoulés que les ſiens, mon ſtile eſt auſſi guindé, mes phraſes pourront paſſer pour ſublimes, elles ne ſont pas plus intelligibles que les ſiennes; manquerai-je de m'acquérir la réputation de Bel-Eſprit pour n'avoir point

point aſſez de hardieſſe? Je ſerois indigne des dons que m'a fait Apollon, ſi je n'en agiſſois pas de même.

La reſſource ordinaire des mauvais Poëtes pour acquérir les ſuffrages du Vulgaire, c'eſt de recourir à des fictions extraordinaires, monſtrueuſes, & qui tiennent du *Merveilleux* outré. Le Peuple ſe laiſſe aiſément ſéduire à tout ce qui porte en ſoi quelque marque de ſingularité. La noble ſimplicité, l'exacte reſſemblance dans les mœurs, la ſage conduite dans les incidens, le frappent moins que des événemens extraordinaires & inattendus; de quelque maniere qu'on les lui préſente, & avec quelque bizarrerie qu'ils ſoient amenés, il eſt ſatisfait, & il applaudit avec plaiſir. Il faut au contraire qu'on lui arrache ſes ſuffrages pour des Ouvrages dignes de l'immortalité, & ce n'eſt qu'avec bien de la peine que les gens de goût le forcent en quelque façon à changer pour quelques inſtans ſa maniere de penſer. Le Miſantrope

de

de Moliére eut beſoin pour réuſſir d'être ſoutenu de l'approbation de tous les Connoiſſeurs; il fallut pour en faire goûter les premiéres repréſentations l'unir avec une Farce.

Les Poëtes qui ne travaillent point pour le Théâtre & qui ſe bornent à faire des Recueils d'Odes, d'Epigrammes, de Sonnets, & de Madrigaux, n'ont pas le moyen d'uſer du Privilège de leurs Confreres les Auteurs Tragiques ou Comiques; mais ils ont recours à un autre expédient pour faire lire leurs Ouvrages; ils les rempliſſent ou d'indignes Satires, ou d'infamies laſcives & contraires aux bonnes mœurs; on peut dire que leurs Ecrits ſont des Ecôles où l'on enſeigne à contenter toutes les paſſions que la Religion condamne. Ils penſent les juſtifier en diſant que les meilleurs Poëtes tels qu'Ovide, Juvénal, Marot, La Fontaine, & quelques autres ont compoſé des Ouvrages où la pudeur étoit bleſſée; & ils ne ſongent pas qu'on n'excuſe les Ecrits

crits de ces Auteurs qu'en faveur de bien d'autres choſes excellentes qu'ils ont produites.

D'ailleurs, on pardonne certaines foibleſſes à ces grands Hommes, qu'on ne peut & qu'on ne doit point tolérer dans des Ecrivains ſubalternes: leurs Ecrits ne ſont déja que trop de mal par le mauvais goût qu'ils entretiennent, ſans qu'on ſouffre encore qu'il bleſſent les règles de la Morale, & corrompent les cœurs, en même tems qu'ils gâtent l'eſprit.

Heureuſement pour les hommes, le Ciel permet qu'il ſe trouve dans tous les Siècles un certain nombre de Gens de Lettres & de bons Poëtes, qui balancent par la bonté de leurs Ouvrages le mal que produiſent dans la République les Avortons du Parnaſſe. On trouve dans tous les tems d'illuſtres Auteurs, pourvû qu'on naille point chercher dans ceux où les Belles-Lettres étoient tombées dans un entier oubli, & où il n'y avoit que quelques miſérables Chantres

tres auxquels on prodiguoit le nom de Poëtes.

Au reſte, par les termes de *bons Poëtes* je n'entends pas des Auteurs qui ayent égalé Virgile, Corneille, Racine & Moliére; mais je parle de tous ceux dont les Ecrits méritent l'eſtime des Connoiſſeurs & peuvent amuſer les honnêtes gens. Il y a plus de différence d'Horace à Quinaut, qu'il n'y en a de Quinaut à Cotin; ce qui toutefois n'empêche pas que les Opera de cet Auteur ne ſoient lus & appris par des perſonnes de bon goût. Il ſeroit abſurde de ne vouloir mettre au rang des bons Poëtes que les Homéres & les Virgiles; quoique Crebillon ſoit éloigné de la perfection de Racine, on ne peut cependant lui refuſer le titre de bon Auteur Tragique.

Un défaut ordinaire à tous les Poëtes, & dont les meilleurs ne ſont pas plus exempts que les autres, c'eſt un amas de louanges répandues & prodiguées dans tous leurs Ouvra-

ges. Je pardonne à un Ecrivain prêt à mourir d'inanition de prolonger ſes jours par un nombre d'Odes & de Sonnets, compoſés à l'honneur & à la gloire de pluſieurs Faquins; mais je ne puis ſouffrir dans les Oeuvres d'un Poëte, à l'abri de l'indigence, l'Eloge d'un Fermier-Général, ou de quelqu'autre Sangſue du Peuple. Les Auteurs Tragiques ſont même en poſſeſſion de louer exceſſivement, ils ſe récompenſent par des Epitres Dédicatoires de l'impoſſibilité d'élever juſqu'au Ciel des ſimples particuliers dans leurs Tragédies.

Si l'on fait quelquefois ſur le Parnaſſe la revûe des Eloges des Poëtes, Apollon doit être bien fâché contre quelques-uns de ces Meſſieurs. Je crois lui entendre dire : Il faut que ces maudits Rimailleurs me prennent pour *Plutus* ou pour ce fou de *Momus!* Quai-je donc de commun avec ce Maltotier ou ce ſot Petit-Maître, & comment oſent-ils les appeller mes Favoris? Jamais ils ne le furent ni

l'un

l'un ni l'autre, & ne le ſeront jamais à coup ſûr; le Parnaſſe ſeroit-il devenu un Comptoir, ou un Hôtel des Foux?

La Jalouſie eſt un vice auſſi commun chez les Poëtes que la Flatterie. Ce n'eſt qu'avec une peine infinie que les plus grands s'en défendent, encore n'en ſont-ils pas tout-à-fait exempts, il leur reſte toujours au fond du cœur une certaine envie contre la gloire de leurs Confreres; & comme ils ne peuvent guère ſurmonter ce foible dont ils reconnoiſſent tout le mauvais, ils l'ont maſqué d'un beau nom pour diminuer la honte qu'ils en reſſentent.

La Jalouſie chez les grands Poëtes s'appelle noble Emulation, chez les médiocres & les mauvais elle porte le nom de Haine; mais lorſqu'on examine attentivement les mouvemens du Cœur humain, on apperçoit que ſous des termes différens ils couvrent la même envie que les uns font moins éclater que les autres. Cor-

neille sur la fin de ses jours souffroit impatiemment la réputation que Racine s'étoit si justement acquis; il lui attribua plus d'une fois dans le fond de son cœur le peu de réussite de ses dernières Pièces.

La gloire n'est qu'une vapeur céleste, les bons Poëtes sont les Enfans des Dieux, ils ne se nourrissent que de cette vapeur. Ils ont ordinairement un grand appétit, & ils ne souffrent pas volontiers qu'un autre vienne leur rogner leurs portions.

Si l'on dit à un Poëte qu'il est borgne, bossu, tortu, pauvre, yvrogne, malhonnête homme, il se vangera de ces injures, par une ou deux Epigrammes, il restera ensuite tranquille, & croira avoir assez défendu l'homme *mortel*; mais si l'on offense le *divin*, si l'on ose critiquer ses Ouvrages, alors des Volumes entiers sont à peine capables de punir le téméraire qui a eu l'audace d'attaquer le Favori d'Apollon.

Qu'on

Qu'on faſſe attention au génie & au caractère des Poëtes, on verra qu'il n'y en a point ſoit parmi les bons ſoit parmi les mauvais, qui ne diſtingue en lui l'homme entant qu'homme ordinaire & entant qu'homme Poëte. L'homme ordinaire eſt, par exemple, un Citoyen de Paris; mais l'homme Poëte eſt un Demi-Dieu. Cependant il arrive quelquefois que dans le tems que l'homme ordinaire meurt à l'Hôpital, l'homme divin eſt rongé des Vers dans la Boutique d'un Libraire.

Les bonnes fortunes dont les Poëtes ſe vantent dans leurs Ouvrages ne doivent guère trouver de croyance; ils ſont en droit de mentir, c'eſt-là le privilège de leur profeſſion. On ſeroit auſſi fou ſi l'on croioit que la plûpart des Maîtreſſes des Poëtes exiſtent que l'on ſeroit imbécille ſi l'on attendoit l'exécution de leurs promeſſes. Il n'en coûte pas plus à ces Meſſieurs de cueillir mille baiſers

amoureux ſur des lèvres vermeilles, que de conduire un Monarque François, dans deux ans, aux bords de l'Helleſpont.

LETTRE VINGT-TROISIE'ME,

Sur les Traducteurs.

ON reproche ordinairement aux Traducteurs qu'ils employent leur vie *à parler pour certains Auteurs qui penſent pour eux* *: on les compare même à des faux Monnoyeurs qui donnent des Pièces de cuivre pour des Pièces d'or; mais tous ces diſcours vagues & généraux ne ſauroient détruire le mérite & l'utilité des bons Traducteurs. Je conviens que rien n'eſt ſi mépriſable que les mauvais; mais c'eſt auſſi donner dans un excez vicieux, que de les regarder tous d'un même œil.

Com-

* Lettres Perſanes, Tom. II. p. 217.

Comme un Tableau de Raphaël copié par Le Pouſſin eſt un morceau de peinture auſſi beau que l'Original; de même les Traductions des Commentaires de Céſar & des Oeuvres de Tacite par d'Ablancourt égalent en bien des endroits la beauté du Latin.

Si certains Auteurs anciens revenoient aujourd'hui au monde, ils ſeroient fort obligés aux Ecrivains François & Anglois des ſervices qu'ils leur ont rendus. Je ſuis perſuadé que Démoſthène donneroit de grandes marques d'amitié à Mr. de Tourreil, & qu'Homére aimeroit autant la Traduction Angloiſe de Mr. Pope que l'Original de ſon Iliade. Je ne ſai ſi Horace ne feroit pas quelque Ode à la louange de Tarteron, pour remercier ce Jéſuite de l'avoir rendu un Courtiſan auſſi parfait de la Cour de Louïs XIV. qu'il l'étoit de celle d'Auguſte.

J'avoue que Virgile ne ſe reconnoîtroit point dans les Traductions de

de Martignac, & de l'Abbé de Maroles : qu'Ovide en liſant celles que ces Auteurs ont faites de ſes Ouvrages compoſeroit une Elégie des plus plaintives pour déplorer le ſort qu'ont eu ſes Vers : & que tous les Anciens que Du Ryer a traveſtis ne gémiroient pas moins de leur deſtin ; mais il eſt des mauvais Ecrivains en toute ſorte de genre, & parce que, excepté Amiot, on n'a eu pendant pluſieurs Siècles que des foibles Traducteurs, une injuſte prévention ne doit point nous empêcher d'accorder notre eſtime à ceux qui l'ont méritée dans ces derniers tems.

Au lieu de rebuter les Traducteurs on doit les encourager. Leurs travaux ſont déja aſſez pénibles, ſans qu'on en augmente encore le dégoût par le peu d'eſtime qu'on pourroit en faire.

Qu'on diſe ce que l'on voudra, les Traducteurs ſont très-utiles dans la République des Lettres. Si ceux qui travaillent ſur les Auteurs Grecs &

Latins ne ſervent point aux Savans, ils ſont connoître aux ſimples Amateurs des Belles-Lettres les Héros de la Littérature. Ne ſeroit-ce pas dommage qu'un nombre de gens à qui la Nature a donné un eſprit délicat & un jugement ſolide, fuſſent privés pour toujours de la lecture des Ecrivains d'Athènes & de Rome, parce que pendant leur jeuneſſe on a négligé de leur faire apprendre le Grec & le Latin? N'eſt-ce pas une action digne de louange que de remédier aux maux que cauſe la négligence des Peres de familles?

Il eſt certaines Traductions qui ne ſont pas moins utiles aux Savans qu'à ceux qui ignorent les Langues mortes; ce ſont celles des bons Livres Anglois & Allemands. Combien y a-t-il à Paris de Savans de la premiere Claſſe qui ne ſauroient lire ces Ouvrages, & qui ſans les Traductions n'en auroient aucune connoiſſance! Les François ont autant d'obligation à Mr. Coſte que les

les Anglois en ont à Lock ; s'il n'y eût point eu de Traducteurs, à peine eussent-ils eu une foible notion d'un des plus grands Philosophes.

LET-

LETTRE VINGT-QUATRIÈME,

Sur les Journaux.

SI l'on avoit ſuivi l'exemple de Bayle & de Salo, les Journaux auroient produit un grand bien dans la République des Lettres; mais en vérité la plûpart ſont écrits d'une maniere ſi pitoyable & ſi partiale, que ceux qui ſe fonderoient ſur leurs Jugemens donneroient dans de grands travers. Les uns mépriſent pour ſe vanger, les autres louent dans la vûe d'être loués; ajoutez à cela l'avidité du Libraire qui dirige la plume des Journaliſtes, qui les paye pour louer les Livres qu'il imprime & pour blâmer ceux de ſes Confreres avec leſquels il a quelque

que interêt à démêler. Il eſt aiſé de voir que des Journaux faits de cette maniere ſont moins un Recueil de bons Extraits qu'un ramas de mauvais éloges ou d'invectives groſſiéres.

Parmi le grand nombre de ces ſortes d'Ouvrages qui s'impriment en France & en Hollande il n'y en a guère qu'un ou deux qui ſe reſſentent encore de l'eſprit de leur inſtitution. Le Journal des Savans eſt véritablement digne du titre qu'il porte, & la Bibliothéque Raiſonnée mérite l'eſtime des Connoiſſeurs; mais qu'eſt-ce que ce petit nombre de bons Journaux eû égard à la quantité des mauvais qui paroiſſent? Il eſt vrai que le debit de la plûpart de ces Livres eſt exceſſivement diminué, & que tôt ou tard le Public entiérement deſabuſé les laiſſera moiſir en paix dans les Boutiques des Libraires; pluſieurs commencent déja d'avoir cet infortuné ſort. Voici ce qu'un de mes Amis m'écrivit il y a quelque tems ſur le Jour-

Journal Littéraire qui s'imprime à la Haye.

„ Ce Journal eſt devenu le Frere „ Cadet de celui de Trevoux, & eſt „ encore plus mauvais, quoique ce- „ la paroiſſe impoſſible. Comme „ il eſt difficile qu'un auſſi déteſta- „ ble Ouvrage ait des Lecteurs, les „ Jéſuites ſe ſont aviſés d'un plaiſant „ expédient pour le faire debiter. Ils „ en ordonnent le lecture à leurs Pé- „ nitens pour la mortification de „ leurs Sens, & le Journal Littéra- „ raire eſt devenu une des plus ri- „ goureuſes pénitences du Tribunal „ Ignatien. Cependant ces R. R. „ P. P. s'étant apperçus que l'on „ trouvoit cette peine trop rude, & „ que leurs Confeſſionnaux en é- „ toient moins fréquentés, ils ſe „ ſont un peu relâchés ſur l'impoſi- „ tion de cette pénitence. Le Li- „ braire Briaſſon chez qui ſe debite „ ce Journal à Paris s'en étant plaint „ très-ſouvent aux R. R. P. P. de la „ Maiſon Profeſſe du Collége de „ Louis

„ Louïs le Grand, ils lui ont répon-
„ du qu'ils lui feroient debiter la
„ grande quantité d'Exemplaires qui
„ lui en reſte à la Publication du pre-
„ mier Jubilé, & l'ont fort exhorté
„ de les empêcher de moiſir en at-
„ tendant. ".

Je ne ſai ſi le Libraire a été con-tent de cette réponſe, & s'il a reçu de bon cœur cette exhortation; mais je crois que pour le bien de la Répu-blique des Lettres on doit avertir charitablement le peu de perſonnes qui liſent encore ce Journal du peu de fond qu'elles doivent faire ſur les Extraits qu'il contient. Non-ſeule-ment il y a beaucoup d'inexactitude; mais il arrive même très-ſouvent que les Journaliſtes étant obligés de louer certains Livres pour plaire au Librai-re, les louent par ce qu'ils ont de plus abſurde & de plus ridicule. En voici un exemple frappant, tiré de la *Continuation de l'Hiſtoire d'An-gleterre*, Ouvrage auſſi foible & auſ-ſi mal digéré, que celui de Rapin Thoy-

Thoyras eſt correct, précis, & digne de louange. *La deſcription de la Bataille d'Oſthec*, dit le Journaliſte, *ſuffiroit pour attirer à l'Hiſtorien une eſtime diſtinguée, & les réflexions qui l'accompagnent en rehauſſent extrêmement le prix* *. Qui ne croiroit en liſant un éloge auſſi pompeux qu'on va voir un morceau digne de Tacite ou de Tite-Live? En donnant l'Extrait de quelque Bataille écrite par Jules Céſar, on ne pourroit pas en dire davantage. Quelle eſt la ſurpriſe du Lecteur lorſqu'il ne trouve que des ſottiſes & des puérilités au lieu des choſes ſublimes qu'on lui a promiſes? Voici comme parle ce fameux Hiſtorien:

„ Pour ce qui regarde les Fran-
„ çois, Louïs XIV. & ſes Généraux
„ firent preſqu'autant de fautes que
„ de démarches. L'Armée de Vil-
„ leroi

* Journal Littéraire de l'année 1735. Tom. 22. derniere Partie, p. 314. à la Haye chez Jean Vanduren.

„ leroi fut preſqu'entiérement inuti-
„ le: elle étoit de trente-huit Batail-
„ lons & de ſoixante Eſcadrons; c'é-
„ toit l'élite des Troupes Françoi-
„ ſes. " Voilà donc l'Armée du Ma-
réchal de Villeroi, qui, ſelon cet Hiſ-
torien, devient inutile à la Bataille,
d'Hochſtet. C'eſt en lui accordant
cette vérité qu'on ſent tout le faux
& tout le ridicule de ce qu'il dit ſur
l'Armée du Maréchal de Tallard.
„ La plûpart des Régimens, ſur-
„ tout des Régimens nouveaux, a-
„ voient à leur tête des Jeunes-Gens
„ ſans expérience ou ſans cœur. Auſ-
„ ſi le Duc de Malbouroug écrivant
„ à la Reine pour lui apprendre le
„ ſuccès de ſes armes, lui diſoit ſpiri-
„ tuellement qu'il avoit pris une bon-
„ ne partie des Penſionnaires des Jé-
„ ſuites. Les Généraux même, ex-
„ cepté le Comte de Marſin qui n'é-
„ toit pas grand homme de guerre,
„ étoient mal choiſis & peu eſtimés
„ des Troupes. Le Maréchal de
„ Tallard étoit de ce nombre, quoi-

„ qu'il eût dévers lui la Bataille de „ Spire. Chacun, excepté Louis „ XIV., savoit qu'il avoit fait tout „ ce qu'il avoit pu pour la perdre ".

Je n'aurois jamais cru qu'on pût mettre tant d'absurdités dans si peu de mots; cependant il est très-aisé de s'en appercevoir, lorsqu'on a la moindre connoissance de ce qui s'est passé pendant les dernieres Guerres. Cette Armée de Mr. de Tallard dont l'Historien fait un si joli portrait, ces Ecoliers sans cœur & sans expérience, venoient de faire le Siège de Landau, la plus forte Place de l'Europe, dont ils s'étoient rendus maîtres. Ils avoient ensuite gagné la Bataille de Spire, &, selon l'Historien, ils ne devoient pas cette Victoire à la prudence & à la conduite de leur Général, puisqu'*il avoit fait tout ce qu'il pouvoit pour la perdre.* C'est donc nécessairement à leur valeur qu'il faut l'attribuer. Comment arrive-t-il que cette même Armée est tout d'un coup changée en un ramas de gens

sans

ſans cœur conduits par des Ecoliers?

La plaiſanterie du Duc de Malbourroug ne prévaut point contre un fait inconteſtable, & ſi après la Bataille d'Hochſtet les Impériaux furent en droit de dire qu'ils avoient vaincu les Ecoliers des Jéſuites, ces mêmes Ecoliers auroient pu ſe vanter, quelque tems auparavant, d'avoir donné une rude leçon à leurs Régens.

L'Abbé Des Fontaines eſt tombé dans le même défaut que cet Hiſtorien. Il a dit avec la hardieſſe ordinaire dont il affirme les faits les plus faux, & qui ne peut-être excuſée que par ſon ignorance, que le Maréchal de Tallard avoit gagné la Bataille de Spire par une bévûe. S'il eût interrogé tous les Officiers qui étoient à cette Affaire, & ſur-tout Mr. de Précontal, Lieutenant-Général d'une grande réputation, qui ſervoit cette Campagne ſous Mr. de Tallard, il n'eut pas fait cette faute. Voici un Extrait de ce que rapporte cet Officier Général.

„ Mr. le Maréchal de Tallard a-
„ yant aſſiégé Landau, Mr. le P.
„ de.... & Mr. de Naſſou Neu-
„ bourg, à la tête de l'Armée des
„ Alliez forcerent pluſieurs marches
„ pour ſecourir la Ville. Je mar-
„ chois cependant pour joindre l'Ar-
„ mée du Siège, & il étoit à craindre
„ que les Alliez ſe poſtant entre Mr.
„ de Tallard & moi, ne lui coupaſ-
„ ſent les vivres. La ſituation étoit
„ embaraſſante, les Ennemis n'a-
„ voient plus que deux marches à
„ faire pour attaquer Mr. de Tallard.
„ Il prit ſa réſolution ſur le champ;
„ il m'envoya dire de marcher en
„ toute diligence avec ma Cavalerie
„ vers le Spirebak que les Ennemis
„ paſſoient, & il fit lui-même deux
„ marches forcées pour aller attaquer
„ ceux qui comptoient le ſurprendre.
„ Un Eſpion auquel il donna mille
„ écus l'inſtruiſit de l'état de l'Armée
„ ennemie. Je le joignis avec deux
„ mille Chevaux, mon Infanterie
„ ſuivoit, nous arrivâmes au Spire-

„ bak

„ bak dans le tems que les Généraux
„ Alliez étoient à table. Leur Ar-
„ mée ſe rangea en bataille avec
„ beaucoup de confuſion, & nous
„ fondimes ſur eux pendant qu'ils ſe
„ formoient, quoique toutes nos
„ Troupes ne fuſſent pas arrivées.
„ Je n'ai jamais vu tant de célérí-
„ té dans l'exécution. Les Ennemis
„ firent un grand feu & obligérent
„ même Mr. de Puignion de recu-
„ ler à la droite; mais Mr. le Maré-
„ chal fit charger la bayonnette au
„ bout du fuſil (méthode excellente
„ qui nous réuſſit preſque toujours),
„ & alors les Ennemis ne firent plus
„ aucune réſiſtance ".

Voilà les fautes où tombent ces Hiſtoriens qui travaillent ſur un ramas de Gazettes, & ſur un Recueil de quelques bruits publics. Quelle pitoyable Hiſtoire ne doit-on pas faire lorſqu'on ne prend ſes Mémoires que dans les Caffés! Et quel triſte ſort n'eſt-ce point pour un auſſi grand Hiſtorien que Rapin Thoyras d'avoir

un auſſi miſérable Continuateur !

Il faut chercher la cauſe de la perte de la Bataille d'Hochſtet dans le peu de connoiſſance que l'Electeur de Baviére avoit de ſon Païs. Si le Marais qui ſéparoit les deux Armées eût été impraticable, comme on le croioit, Malboroug n'eut jamais écrit à la Reine la plaiſanterie qu'il lui écrivit ſur les Ecoliers des Jéſuites. Il n'y a rien de plus pitoyable que d'attribuer la perte d'une bataille à des raiſons générales, dont on démontre évidemment la fauſſeté. Que diroit-on, d'un Hiſtorien qui décrivant l'Affaire de Denain voudroit en employer de pareilles? Ne le traiteroit-on pas avec juſtice de ridicule?

L'expérience a fait voir démonſtrativement, & ſur-tout à la Bataille de Parme & de Guaſtalla, que des Jeunes-Gens à qui l'on a inſpiré dès la tendre jeuneſſe des ſentimens d'honneur, ſavent s'acquitter de leurs devoirs auſſi-bien que les vieux Soldats. Il y a 22. ans que les Anglois

&

& les Hollandois n'ont eu aucune guerre; je ne crois pas qu'ils ayent un plus grand nombre de vieux Soldats que nous. J'aimerois pourtant mieux un de leurs Bataillons que douze Régimens Siciliens, quinze Napolitains & ſix Portugais. Un Anglois dès ſa tendre enfance eſt inſtruit à vivre & à mourir en Anglois: l'Amour de la Liberté prévient preſque l'âge de la raiſon dans un Hollandois: un vieux Soldat Italien eſt plus paſſionné pour ſon Chapelet que pour la gloire; vingt ans de ſervice ne font pas ſur ſon cœur autant d'effet que deux jours d'inſtruction ſur celui d'un Anglois.

Il eſt impoſſible que les Auteurs du Journal Littéraire ne ſentent & ne connoiſſent pas ces vérités; mais il falloit qu'ils louaſſent un mauvais Livre, le Libraire le vouloit ainſi, ils ont obéi, & ont juſtifié la vérité de cet Axiome: une abſurdité en attire une autre, *ex abſurdo ſequitur abſurdum.* Pour donner de la réputation à ce Livre on a eu recours à un moyen auſſi ri-

dicule qu'il eſt nouveau. L'Auteur a écrit lui-même une Lettre où il ſe couronne de ſes propres mains. Il fait un éloge magnifique de ſon Ouvrage, il ſe donne pour Allemand, & écrit au nom de toute la Germanie à ſon Libraire, pour le féliciter d'avoir imprimé une auſſi excellente Hiſtoire. Voici un Extrait de quelques endroits de cette Lettre *.

LETTRE

ADRESSÉE AU LIBRAIRE

DU

JOURNAL LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

JE crois vous faire plaiſir de vous marquer ce qu'on penſe ici de votre Continuation de l'Hiſtoire de RAPIN THOYRAS. *Sans parler du ſtile qu'on trouve bon, parce qu'il n'eſt*

* Journal Littéraire de l'année 1736. Tom. 23. Premiére Partie, p. 123.

n'eſt ni rampant ni trop élevé, ni obſcur, ni diffus, ni trop orné; en un mot, parce qu'il eſt ferme & naturel, on eſt tout-à-fait content du fond des choſes.

Les Evénemens y ſont développés avec toute l'exactitude poſſible, on en connoît les principes & les motifs, & jamais peut-être Hiſtorien n'a plus pénétré dans ce qu'on appelle l'intérieur des affaires. Ce ne ſont point des conjectures hazardées, ce ſont des raiſonnemens ſolides, & des réflexions judicieuſes, qui mettent en évidence les vûes & les motifs qui ont fait agir, qui en découvrent la droiture & le défaut, & qui marquent les obſcurités dont on a tâché de les envelopper; de ſorte que cette Hiſtoire eſt regardée comme un des meilleurs Ouvrages de Politique qui ayent été faits.

Pour ce qui regarde les deſcriptions des Sièges & des Batailles, on convient généralement qu'elles ne peuvent être que le fruit d'une lon-

que expérience & d'une profonde méditation..... Le ſeul but que j'ai en me donnant l'honneur de vous écrire les ſentimens du Public, & en particulier ceux de mes amis & les miens, c'eſt de vous prouver que nos éloges ſont ſincéres. Nous avons fait de concert nos remarques ſur le dernier des deux Tomes de votre Continuation, *& nous nous y ſommes attachés, parce que dans votre Journal on a parlé du premier. Je prends la liberté de vous les envoyer ſans prétendre que vous m'en ayez aucune obligation, car quoique le compliment ſoit gracieux, je puis vous proteſter que l'on n'a point eu votre interêt en vûe; mais uniquement de rendre juſtice à un Auteur qu'on voudroit connoître & qu'on eſtime. Je ſuis,*

Monſieur,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur
L. A. D. B.

Je

Je ne crois pas qu'on puiſſe moins reſpecter le Public que de le régaler d'une pareille Lettre. On le regarde comme ſi aiſé à ſurprendre que, quoique l'Univers entier ſache que c'eſt Mr. de L. A. D. B. qui eſt l'Auteur de la *Continuation de Rapin Thoyras*, il n'a pas daigné ſe déguiſer en finiſſant lui-même l'éloge de ſon Ouvrage. Mais pour achever de connoître le ridicule des louanges prodiguées dans cette Lettre ſur *la grande connoiſſance que l'Auteur a des Sièges & des Batailles, qui ne peut être que le fruit d'une longue expérience, ou de la plus profonde méditation*, il eſt bon de ſavoir que Mr. de L. A. D. B. eſt un Jeune homme qui n'a jamais fait de Campagne que dans l'Abbaye de St. Victor, où il étoit Chanoine Régulier avant que de paſſer en Hollande.

Après cela ne doit-on pas regarder tous ces Journaux bâtards comme les Papiers que vendent les Charlatans, qui ne ſont remplis que des

des louanges de leurs Drogues? C'eſt pour faciliter le debit de celles de la Société que les Jéſuites ont entrepris celui de Trevoux. Ils étoient bien perſuadés que les Journaux des Savans ne loueroient que les Livres de leurs bons Auteurs, ils voulurent avoir un Crieur public à leurs gages, auquel ils puſſent faire prôner, s'ils en avoient la fantaſie, la Cour Sainte du Pere Cauſſin, & les Méditations de Croiſſet.

Une autre raiſon ſe joignit à cette premiere, ils avoient par-là un moyen de décrier, de blâmer, & de déchirer tous les Livres de leurs Adverſaires, ou des gens qu'ils n'aimoient pas. Auſſi en ont-ils profité & en profitent-ils encore tous les jours. Les plus grands Ecrivains n'ont point été ménagés, & tous les autres qui ne tiennent pas par quelqu'endroit à la Société ont été impitoyablement critiqués; Bayle, Boyleau, & tant d'autres, dont les noms inſpirent le reſpect, n'ont point été épargnés.

Pour

Pour recevoir les éloges des Journaliſtes de Trevoux, il vaut mieux être Valet de pied des Jéſuites que Favori d'Apollon. Ils loueront, s'il le faut, les Peres Coſme & Antoine très-dignes Capucins; mais ils déchireront Arnaud, Paſcal, Nicolle, Sacy, &c.

Un de mes amis m'a aſſûré que lorſqu'un Jéſuite eſt nommé pour travailler au Journal de Trevoux, on le fait jurer *ſur les Exercices Spirituels de St. Ignace* que toutes les fois qu'il prendra la plume, il dira trois fois avant que de commencer à écrire, EGO SUM JESUITA. Si cela eſt, je ne m'étonne plus des Extraits que donnent ces Journaliſtes, & ſi leurs Ouvrages ſont ſi décriés en Hollande, en Angleterre, & en Allemagne, qu'on ne les y trouve preſque point. Quant à la France, perſonne ne les y lit, ſi ce n'eſt quelques jeunes Sulpiciens, & quelques Demi-Jéſuites à qui la Société les diſtribue en guiſe d'*Agnus Dei*.

Les

Les mauvais raiſonnemens, les déciſions partiales, les éloges déplacés, ne ſont pas les ſeuls défauts dans leſquels tombent les Journaliſtes ; ils rempliſſent leurs Ouvrages d'invectives. On diroit quelquefois que les Portefaix ſe ſont érigés en Juges des Auteurs, & que le langage des Halles eſt devenu celui du Parnaſſe. Lorſqu'ils haïſſent un Ecrivain, & qu'ils ne peuvent trouver à mordre ſur ſes Ouvrages, ils vomiſſent contre ſa perſonne les injures les plus groſſiéres. Voici comme parle le Journal Littéraire d'un des meilleurs Auteurs que la France ait actuellement.

„ Dom Pr... * qui a été deux „ fois Jéſuite, Soldat, Bandi, Bé„ nédictin, paſſe dans l'Ordre de „ Cluny pour paroître en Abbé dans „ le monde, où il eſt fort recherché. „ C'eſt lui qui continue *le Pour* & „ *le Contre*, & qui a fait *Manon* „ *Leſ-*

* Journal Littéraire de l'année 1735. Tom. 22. dern. Partie, p. 472.

„ *Lescot* ". Que peuvent penser les honnêtes gens qui voyent de semblables calomnies dans un Livre qui doit être uniquement destiné à parler des bons ou des mauvais Ouvrages, sans que la personne des Auteurs doive jamais y avoir la moindre part? Je demande quel fond on peut faire sur le jugement d'un Journaliste qui s'emporte à des excez aussi criminels? Par ce ramas d'injures il fait connoître clairement combien peu l'on doit compter sur des décisions que la haine, la jalousie, ou l'avarice prononce.

LETTRE VINGT-CINQUIE'ME,

Sur les mauvais Critiques.

IL eſt pluſieurs Auteurs qui auſſi peu exacts, & auſſi peu circonſpects que les mauvais Journaliſtes avancent hardiment les fauſſetés les plus abſurdes contre des Ecrivains qui ſe ſont acquis une juſte réputation. Soit qu'ils ne faſſent pas attention à la conſéquence de certains faits qu'ils aſſûrent, ſoit qu'ils penſent qu'on ne ſe donnera pas la peine de les relever de leurs bévûes, ils hazardent tout ce qui leur vient dans la tête, ou tout ce qu'ils auront ouï dire à des gens auſſi mal-inſtruits qu'eux.

qu'eux. On doit regarder les Ouvrages qui sortent de la plume de ces Auteurs, comme une des choses les plus contraires au bien & à l'avancement de la République des Lettres.

On ne sauroit trop réflechir avant que de prononcer sur les Ecrits ou sur la personne des grands Hommes. Il est arrivé très-souvent que faute d'avoir agi avec assez de précaution, des gens, qui d'ailleurs avoient du mérite, ont condamné des choses qu'ils n'entendoient pas, ou dont ils étoient mal-instruits.

Il y a quelques jours qu'en lisant un Livre intitulé Histoire d'un Voyage Littéraire *, qui est bien écrit & rempli d'esprit, j'y remarquai pourtant une absurdité étonnante au sujet de Mr. de Tournefort. *On m'a assûré*, dit l'Auteur de ce Livre, *que Tournefort avoit composé à Paris l'Hist-*

* Histoire d'un Voyage Littéraire fait en 1733. en France, en Angleterre, & en Hollande, imprimée à la Haye chez Adrien Moetiens, p. 103.

l'Hiſtoire de ſon Voyage, & l'avoit enrichie de tout ce qu'il avoit pu tirer des Auteurs qui ont écrit ſur la même matiere. Ce reproche qu'on fait à Mr. de Tournefort, dont on veut faire paſſer l'Ouvrage pour un Roman, eſt d'autant plus malin, que dans un endroit du même Livre on l'accuſe *d'être peu exact ſur ce qui regarde la Gréce & la ſituation des lieux* *. Mais pour détruire & ruïner de fond en comble toutes ces vaines Critiques, on n'a qu'à lire ce qu'a dit l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, Mois de Septembre, année 1701. p. 351. *Mr. Pithon de Tournefort*, dit cet Auteur, *a envoyé déja deux amples Mémoires des Iſles de l'Archipel à Mſſrs. de l'Académie des Sciences. Ces Mémoires ſont en bel ordre. Ils contiennent pluſieurs particularités très-curieuſes par rapport à l'Hiſtoire ancienne & Naturelle, à la Phyſique*

* Hiſt. d'un Voyage Littér. &c. p. 93.

ſique & à la Géographie. Il va préſentement en Egypte & ſur la Mer Rouge pour y faire ſes Remarques. Les Curieux & les Savans liront avec plaiſir ſes relations, &c.

Si l'Auteur du Voyage Littéraire eût vu ce paſſage écrit & imprimé dans le tems même que Mr. de Tournefort faiſoit ſon Voyage, il eût rendu plus de juſtice à ce grand Homme. Il eſt à ſouhaiter qu'il ſoit plus réſervé une autre fois, & qu'il ne rapporte pas comme une choſe ſûre une abſurdité des plus grandes.

J'ai ſouvent remarqué que dans la République des Lettres la plûpart de ceux qui s'y érigent en Juges Souverains y jouïſſent à peine du droit de Bourgeoiſie. Les Perauls, les Marclos, & quelques autres Auteurs de cette trempe, ont décidé avec plus de hauteur & de hardieſſe que les Rapins, les Baillets, les Deſpreaux & les Voltaires.

LETTRE VINGT-SIXIEME,

Sur les Eccléſiaſtiques.

J'Ai trois fils, dit un pere de famille, j'établirai l'aîné dans ma Province pour être le ſoutien de ma Maiſon : le ſecond prendra le parti des armes ; & je ferai le troiſième Abbé. Voilà la diſpoſition qu'un pere fait ordinairement de ſes enfans, à moins que la difformité & la laideur des deux premiers ne lui faſſent prendre d'autres meſures. Un aîné eſt-il borgne, boſſu, boiteux : il riſque d'être deſtiné à l'Etat Eccléſiaſtique. Les trois quarts des fils de famille marqués de quelques défauts

fauts eſſentiels, ſont ornés d'un petit collet: il eſt bien peu de Gentilshommes & même de bons Bourgeois diſgraciés de la Nature, qui ne ſoient conſacrés au ſervice des Autels; on peut dire que c'eſt pour eux que l'Egliſe eſt une bonne Mere.

Si les défauts du corps marquoient ceux de l'ame, on pourroit à juſte titre ſe défier de la vertu & de la candeur d'un grand nombre d'Abbés, qui ne ſont redevables de leur Etat qu'à leur boſſe, ou à leurs hanches foibles & démiſes; mais quel que ſoit le préjugé du Vulgaire, l'ame la plus belle & la plus grande eſt ſouvent logée dans le corps le plus contrefait & le plus difforme. L'Illuſtre Prince de Condé, & le fameux Maréchal de Luxembourg, quoique d'une figure très-digne d'être ornée d'un petit collet, furent des Héros de la premiére claſſe.

Il a été un tems où les Eccléſiaſtiques ne ſavoient point écrire, à peine pouvoient-ils lire dans leurs

Breviaires : malheureuſement pour les Peuples ce tems eſt paſſé, les Prêtres ont étudié, ambitionné le faſtueux titre de Docteur, diſputé entr'eux; & leurs querelles ont plus cauſé de maux que la Peſte, la Guerre, & la Famine. Heureuſe Ignorance, pourquoi vous éclipſiez-vous? Quel bonheur ne ſeroit-ce point pour la France, ſi Janſénius n'eût jamais ſu lire que dans ſes Heures!

On accuſe les Eccléſiaſtiques d'avoir beaucoup d'ambition, & peut-être n'a-t-on pas tort de leur faire ce reproche. Il y en a fort peu d'habiles qui ne cherchent à faire du bruit dans le monde: ils ne s'embaraſſent guère, pour venir à leur but, de choiſir des moyens convenables à leur Etat: tout ce qui les conduit aux grandeurs eſt bon & louable; un jeune Abbé qui veut avoir un Bénéfice aime autant l'obtenir par la protection de quelque Maîtreſſe que par ſes Sermons.

Un Eccléſiaſtique ſe flatte-t-il de par-

parvenir aux premiers grades par ſon attachement à la Cour : il eſt doux, complaiſant, & ſoumis aux Volontés du Souverain & du Miniſtre. Deſeſpére-t-il de réuſſir dans ſes deſſeins : il change entiérement de conduite, il déclame contre le Gouvernement, on opprime la Religion, on foule aux pieds les Priviléges de l'Egliſe Gallicane.

Les Princes doivent regarder les Eccléſiaſtiques comme des Soldats qui ne ſervent fidellement qu'autant qu'ils ſont bien payés. On a dit depuis long-tems : *Point d'argent, point de Suiſſes*; je ne ſai ſi l'on ne pourroit pas dire avec plus de raiſon point de Bénéfices, point d'amitié ni de ſoumiſſion chez les Eccléſiaſtiques.

J'ai un ſecret immancable pour devenir Cardinal, me diſoit un jour un jeune Abbé de mes amis, je vais appeller au futur Concile, mon Appel fera certainement quelqu'éclat dans le monde : les Jéſuites tâcheront de me faire retracter & de m'at-

tirer dans leur parti moyennant une Abbaye: j'abjurerai le Janſéniſme dès que je ſerai pourvu de mon Bénéfice: j'écrirai vivement contre les Miracles de l'Abbé Paris: je ferai aſſiduement ma cour aux *Cordons-bleus* de la SOCIÉTÉ: ſi cela ne ſuffit pas pour me faire nommer Evêque, je me ſervirai adroitement des revenus de mon Abbaye pour mettre quelque femme de la Cour dans mes interêts; & de la maniere dont je m'y prendrai il eſt impoſſible que je ne parvienne à l'Epiſcopat.

Lorſque je ſerai dans mon Diocèſe je continuerai d'être outré Moliniſte pendant deux ou trois ans: je deviendrai un des principaux Chefs du Parti: j'en ſaurai les ſecrets les plus cachés, il n'y aura aucun myſtère auquel je ne ſois initié; alors je changerai tout à coup de conduite, j'affecterai d'être tenté de retourner vers les Janſéniſtes, je gliſſerai dans mes Mandemens quelques ſentimens ſuſpects: les Moliniſtes s'en allar-

meront

meront ; quelle honte ne ſeroit-ce point pour eux, ſi un de leurs Coryphées alloit les abandonner ! Le Recteur des Jéſuites viendra tous les jours dans mon Palais avoir des converſations avec moi : plus je lui paroîtrai chancelant & plus il croira qu'il eſt néceſſaire d'employer tous les moyens capables de m'empêcher de changer : il écrira régulièrement deux fois la Semaine à ſon Général, qui aura ſoin à ſon tour d'inſtruire la Cour de Rome de mes vacillations : Elle m'enverra le *Palladium* pour tâcher de captiver ma bienveillance : j'affecterai beaucoup d'indifférence pour cette marque d'honneur : il faudra enfin qu'Elle ſe réſolve de m'envoyer le *Chapeau* ; & me voilà Cardinal, ſans qu'il m'en ait rien coûté qu'un peu de ſoin & d'hypocriſie.

Dès que je ſerai revêtu de cette importante Dignité, je verrai quel parti j'embraſſerai, & ſi je m'attacherai à la Cour, ou ſi je cabalerai. Je puis ſuivre l'exemple des Cardi-

naux de Lorraine & de Retz ſous le ſpécieux prétexte de la Religion, & à l'abri de mon rang me rendre formidable en cauſant des troubles & des tumultes. Si cela ne me plaît point, j'imiterai les Cardinaux de Richelieu & de Fleury, je ſerai utile à mon Prince, à ma Patrie, & je laiſſerai après moi un ſouvenir qui percera juſque dans la plus reculée Poſtérité.

Voyez quels ſont les avantages que peut procurer l'Etat Eccléſiaſtique, lorſqu'on ſait en profiter. Pour parvenir aux honneurs dans le Métier des armes, il faut ſe faire caſſer bras & jambes : un Magiſtrat qui veut être connu dans le monde eſt obligé de paſſer ſa vie enfermé dans ſon Cabinet au milieu de ſes Livres & de ſes papiers; un jeune Abbé pour être grand Seigneur n'a preſque qu'à deſirer de l'être.

On peut diviſer les Eccléſiaſtiques en deux Claſſes; la premiére contient les Nobles, la ſeconde les Roturiers.

turiers. Quoiqu'il arrive quelquefois qu'un homme né de la lie du peuple s'éléve aux plus hautes Dignités de l'Egliſe, cela eſt ſi rare, qu'une pareille exception ne peut détruire la règle générale. Les Evêchés, les Abbayes, tous les gros Bénéfices ſont deſtinés pour des gens qui ont aſſez de crédit pour les obtenir; le fils d'un Duc qui n'entendra que le Latin de la Bible a plus de rente lui ſeul que la moitié de la Sorbonne. C'eſt une choſe aſſez plaiſante que les Dévots ayent travaillé aſſidûment pendant douze ou quatorze Siècles à former l'Appanage de tous les Cadets des Courtiſans.

La Chimére de la Nobleſſe a preſque fait autant de progrès chez les Eccléſiaſtiques que chez les Allemands. Peu s'en faut qu'on n'exige que ceux qui ſervent Dieu dans les grandes Cérémonies de l'Egliſe ſoient Gentilshommes; les Conciles à la vérité ont ſouvent décidé le contrai-

re,

re, mais le préjugé l'emporte sur leurs décisions. Je parlois un jour à un Prélat d'une Section du Concile de Trente, qui ordonne à un Diacre de se tenir debout devant un Prêtre, & à un Prêtre de s'asseoir devant un Evêque. Apparemment me répondit-il, que les Prêtres de ce tems-là étoient Gentilshommes, & que les Diacres n'étoient que des Bourgeois. Pardonnez-moi, Monseigneur, repliquai-je, les Prêtres & les Diacres n'étoient pas d'autre condition que ceux d'aujourd'hui; mais les Peres du Concile avoient oublié dans ces momens leurs titres de Noblesse, & l'Esprit de Dieu qui dictoit leurs décisions ne jugea pas à propos de les en faire ressouvenir.

FIN.

CATA-

CATALOGUE DES LIVRES,

qui se trouvent

Chez MICHEL CHARLES LE CENE

LIBRAIRE A AMSTERDAM.

Abadie Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, 2 vol. 12.
——— Triomphe de la Providence, 4 vol. 12.
——— de la Vérité de la Religion Chrétienne Réformée, 2 vol. 8.
Alcoran de Mahomet traduit de l'Arabe en François par Du Ryer, 8.
Amusemens Ser. & Comiques, 8.
——— Historiques, 2 vol. 12.
Amours des Dames Illustres, 12.
——— des Gaules par Rabutin, 12.
——— de Catulle & de Tibulle, 5 vol. 12.
Annales des Provinces-Unies par Basnage, fol.
Anecdotes galantes de la Cour de Néron, 12.
——— Persanes par Mad. Gomez, 2 vol. 12.
Antiquité Expliquée du Pere Montfaucon, 15. vol. fol.
——— ——— idem, 15 vol. fol. gr. papier.
Architecture de Vitruve en abregé, 12.
——— de Paladio, fol.
Art de Monter à cheval par le Baron d'Eisemberg, fol. fig.
——— de bien parler François par la Touche, N. Ed. 2 vol. 12.
Arithméticien familier par Binet, 12.
Avantures de Télémaque, fol.
——— ——— idem, 12.
——— ——— idem, 4.
——— de Don Ramire de Roxas, 2 vol. 12.

Paris, Ay-

Aymon Actes des Synodes des Egliſes de France, 2 vol. 4.
——— Monumens Authentiques de la Religion de Grecs, 4.
Bellegarde Ouvres Diverſes, 12, Compl.
Belidor Bombardier François, 4.
Berger fidèle Fr. & Italien, 8.
Bible de Mortier & de l'Orme, fol.
——— de Genève Groſſe Lettre, 4.
——— de Sacy, 4. 3 vol. fig.
——— ——— & du Port Royal, 40 vol. 12.
Blondel Art de jetter les Bombes, 4.
——— Calendrier Romain, 4.
——— Cours de Mathématique, 4.
——— Maniere de fortifier, 4.
Bibliothéque Eccléſiaſtique par Dupin, 21 vol. 4.
——— des Dames par Steele, 3 vol. 12.
——— de Campagne, ou Amuſemens d'Eſprit & de Cœur 5 vol. 12.
Boileau, ſes Oeuvres, 4 vol. 12. fig.
——— ——— idem, 2 vol. fol.
Cabiner des Fées, 15 parties en 9 vol. 12.
——— d'Architecture par le Comte, 3 vol. 12.
——— de la Bibliothéque de Ste. Geneviève, fol. fig.
Caractères de Théophraſte, 3 vol. 12.
Catéchiſme Hiſtorique par Fleury, 12. fig.
Cauſes Célèbres & Intereſſantes par Pitaval, 8 vol. 8.
Cérémonies & Coutumes Religieuſes de tous les Peuples du Monde, avec les fig. de M. Bernard Picard, 7 vol. fol.
Céſars de l'Empereur Julien par Spanheim, 4 fig.
Clarendon Hiſt. de la Rebellion & des Guerres Civiles d'Angleterre, 6 vol. 12.
Clarke de l'Exiſtence & des Attributs de Dieu, 2. vol. 8.
Colloques d'Erafme par Gueudeville, 6 vol. 12. fig.

Cent

Cent Nouvelles par Gomez, 18 vol. 12.
—— Nouvelles avec les fig. de R. de Hooge, 2 vol. 8.
Conte du Tonneau, 2 vol. 12. fig.
—— de ma Mere Loye, 12.
—— Turc, ou Hist. de la Sultane de Perse, 12.
—— de Bocace, 2 vol. 8. fig.
—— de la Fontaine, 8. fig.
Consolation contre les frayeurs de la Mort par Drelincourt, 8.
Cours d'Architecture par Daviler, 4. fig.
—— de Chimie par l'Emery, 8. fig.
Considérations sur la grandeur des Romains, & de leur Décadence, 8.
Cuisinier Royal & Bourgeois, 3 vol. 12. fig.
Curiositez de la Nature & de l'Agriculture par Vallemont, 2 vol. 8.
Conjuration de Gabrini dit de Rienzi Tyran de Rome, 12.
Dégoût du Monde par le Noble, 12.
Délices de la Campagne, 2 vol. 12. fig.
—— D'Espagne & de Portugal, 6 vol. 12. fig.
Description de l'Amérique Angloise, 12. fig.
—— de l'Archipel par Dapper, fol.
—— de l'Egypte, composée sur les Mém. de M. Maillet par l'Abbé le Mascrier, 4. fig. Paris.
Devoirs des Maîtres & des Domestiques par Fleury.
Dialogues des Morts par Fenelon, 2 vol. 8.
Dictionnaire Franç. & Lat. & Latin & François par Danet, 2 vol. 4.
—— de Mathématique par Ozanam, 4.
—— pratique du bon Ménager par Liger, 4. fig.
—— des Drogues par l'Emery, 4.
—— Franç. & Angl. par Boyer, 4.
—— Historique & Critique par Bayle, 4 vol. fol.
Dictionnaire de Richelet, 3 vol. fol. Paris.
—— —— idem, 2 vol. 4. Amst.

Dic-

Dictionnaire Comique & Satirique par Le Roux, 8.
——— de la France, 2 vol. fol. Paris.
——— Espagnol & François par Sobrino, 2 vol. 4.
——— Italien & François par Veneroni, 4.
——— des Antiquités de Danet, 4.
Discipline Ecclésiastique de l'Eglise Réformée de France, 4.
Discours sur l'Hist. Universelle par Bossuet, 3 vol. 12.
——— Sur la Bible par Saurin, 4 vol. fol.
Droit des Souverains de Fra-Paolo, 2 vol. 12.
——— de la Nature & des Gens par Puffendorf, 2 vol. 4.
Diversités Curieuses, 8 vol. 12.
Ecclaircissemens sur les Analyses des Infiniments Petits par Varignon, 4. fig.
Edifices Antiques de Rome par Desgodetz, fol.
Elémens d'Euclides par Dechalles, 12. fig.
——— de l'Hist. de France & Romaine, 2 vol. 12. Paris.
——— de Mathématique par Prestet, 4. Paris.
Essais de Recherches de Mathématique par Parent, 3 vol. 12. Paris.
——— Sur les Erreurs populaires par Brown, 2 vol. 12.
——— de Dioptrique par Hartsoeker, 4. Paris.
——— de Théodicée sur la Bonté de Dieu, la Liberté de l'Homme, & l'Origine du Mal, 12.
——— de Théologie, sur la Grace, 12.
Education des Enfans par Locke, 2 vol. 12.
——— des Filles par Fénelon, 12.
Fable de la Fontaine, 8. fig.
——— & Contes de la Fontaine, 2 vol. 12.
——— de la Motte, 12. fig.
Fausseté des vertus humaines par M. Esprit, 12.
Fausse Célie Hist. Françoise, 12.
Félibien Principes d'Architecture, 4.
Femmes des XII. Césars par Servies, 12.
Fénelon de l'Existence de Dieu, 12.

Fé-

Fénelon Eſſai ſur le Gouvernement Civil, 8.
Fleury Inſtitution du Droit Eccléſiaſtique, 8.
Fouquet Recueil des Procès, défenſes & Concluſions, 12.
Géographie pratique par Chamereau, 4. fig.
——— Phyſique ou Eſſais ſur l'Hiſt. Naturelle de la Terre par Woodward, 8.
——— de Noblot, 5 vol. 12. fig. Paris.
Grammaire de Malherbe.
——— Angl. & Françoiſe par Miege, 8.
——— Françoiſe par Desmarets.
Grotius Droit de la Guerre & de la Paix traduit avec des Notes par Barbeyrac, 2 vol. 4.
Heis, Hiſt. de l'Empire, 8 vol. 12.
Henriade de Mr. de Voltaire, 4. belles fig. Paris.
Héros de Gracian par Courteville, 12.
Heures ou Prieres Chrétiennes par Croiſet, 8. fig.
Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences avec les Mém. de Mathématique, & de Phyſique, 12.
——— ——— ——— des Inſcriptions & Belles-Lettres depuis ſon établiſſement juſqu'à préſent, 12.
——— de la Réformation de la Suiſſe par Ruſchat, 6 vol. 12.
——— de la Conquête du Mexique, 2 vol. 12. Paris.
——— d'Eſpagne par Mariana, 9 vol. 12. Paris.
——— de la Muſique, & des ſes Effets, 4 vol. 12.
——— de la Mere & du Fils, & de Marie de Médicis & de Louis XIII. par Mezeray, 2 vol. 12. & 4.
——— de Gilblas de Santillane, 3 vol. 12. fig.
——— de Guſman d'Alfarache, 3 vol. 12. fig.
——— de Hérodote trad. en François par Du Ryer, 3 vol. 12.

Hiſtoire d'Eſpagne par Mariana, 5 vol. 4. Paris.
——— des Ordres Monaſtiques, & Religieux, 8 vol. 4. Paris fig.
——— des Grands Chemins Romains par Bergier, 4. 2 vol. gr. pap.
——— de Louis XIV., par Larrey, 3 vol. 4. gr. & pet. pap.
——— de la Monarchie Françoiſe dans les Gaules par Du Bos, 3 vol. 4.
——— de l'Iſle de St. Domingue, 2 vol. 4. fig. Paris.
——— Abregé de l'Hiſt. de France du P. Daniel, 6 vol. 4.
——— du Théâtre Italien de Riccoboni, 8. fig. Paris.
——— de la Bible par Saurin, 2 vol. fol. gr. pap.
——— d'Angleterre par Burnet, 2 vol. 4.
——— du Dauphiné, fol. Paris.
——— du Concile de Trente par Dupin, 2 vol. 8.
——— du Régne d'Auguſte II. par Parthenay, 4 vol. 8.
——— des Juifs par Joſeph, 4 vol. 8. fig.
——— de Pologne par Maſſuet, 5 vol. 8.
——— du Théâtre François, 2 vol. 8.
——— du Vicomte de Turenne, 4 vol. 8.
Hommes Illuſtres par Perrault, fol. fig. Paris.
Homme d'un Livre, 12.
——— de Cour par Gracian, 12.
——— Univerſel idem, 12.
Le Je ne ſai quoi par Cartier de St. Philippe, 2 vol. 12.
Imitation de Jéſus-Chriſt, par Lenglet, 12. fig. Paris.
Introduction à l'Hiſt. par Puffendorf, 9 vol. 12.
Jugemens des Seavans par Baillet, 17 vol. 12.
——— ——— idem, 8 vol. 4.
Journées Amuſantes, 8 vol. 12. fig.
Lettres de Bentivoglio & Loredano, 2 vol. 12.
——— d'Abeilard & d'Eloïſe, 2 vol. 12. Paris.

Let-

Lettres du Cardinal d'Oſſat, 5 vol. 12. Paris.
——— de Pline le Jeune, 3 vol. 12. Paris.
——— Perſanes, 2 vol. 12.
——— Provinciales avec les Notes de Wendrock, 3 vol. 8.
——— de Henri IV. écrites à la Boderie, 8.
——— & Mém. ſur le Concile de Trente par Vargas, 8.
——— & Mém. de Buſſy Rabutin, 9 vol. 12.
——— Galantes & Hiſtoriques de Du Noyer, 7 vol. 12.
——— de Bourſault, 3 vol. 12. Paris.
——— de Sevigné à ſa fille, 4 vol. 12. Paris.
——— de Richelet, 2 vol. 12.
Libertins en Campagne, 12.
Lucien d'Ablancourt, 2 vol. 8.
Luſiade du Camoens ſur la Découverte des Indes Orientales par Duperron de Caſtera, 3 vol. 12.
Lenglet Méth. pour étudier l'Hiſtoire, 5 vol. 12.
Mallebranche Recherches de la Vérité, 4 vol. 12. & 4.
Maniere d'Enſeigner & d'Etudier les Belles-Lettre par Rollin, 4 vol. 12. N. Ed.
Mécanique de Varignon, 2 vol. 4. fig. Paris.
Médailles de Louis XIV. fol. gr. pap. Paris.
Méditations pour tous les Jours de l'année par Raiſſant. 4. Paris.
Mémoires de Monglat, 4 vol. 12. Paris.
——— de la Régence de Louis XV. 3 vol. 12.
——— Hiſtoriques par Amelot, 2 vol. 12.
——— de Pontis, 2 vol. 12.
——— Oeconomiques par Sully, 12 vol. 12.
——— de Baſſompierre, 4 vol. 12.
——— & Négociation Secrette par la Torre, 5 vol. 8.
——— de George I. 5 vol 8.
——— de Caſtelnau, 3 vol. fol.
——— Eccléſiaſtiques par Tillemont, 12. Compl.

Mé-

CATALOGUE

Métamorphoſes d'Ovide en Rondeaux, 8. fig.
—— —— —— par Du Ryer, 4 vol. 12.
Mœurs des Sauvages par La Fiteau, 4 vol. 12. fig.
—— —— des Chrétiens & des Iſraélites par Fleury, 2 vol. 12.
Négociation de Munſter & d'Oſnabrug, 4 vol. fol.
* Nouveau Théâtre Italien, 8 vol. 12.
Oeuvres de le Noble, 19 vol. 12.
—— de Corneille, 10 vol. 12.
—— de Cyrano de Bergerac, 2 vol. 12. & 8.
—— de Tyſſot de Patot, 3 vol. 12.
—— de Lucrece Latin & François, 2 vol. 12.
—— de Moliére, 4 vol. 12. N. Ed. fig.
—— de Plaute par Limier, 10 vol. 12.
—— de Faſquier, 2 vol. fol.
—— de Fontenelle, 5 vol. 12.
—— de Racine, 2 vol. 12.
—— d'Horace par Dacier & Sanadon, 2 vol. 12.
—— d'Homére par Dacier, 6 vol. 12. fig.
—— de St. Evremond, 7 vol. 12. Paris.
—— de Virgile par Catrou, 6 vol. 12. Paris.
—— de St. Réal, 5 vol. 12.
—— de Patru, 2 vol. 12.
—— de Boilleau, 2 vol. fol. fig.
—— de Bayle, 4 vol. fol.
Origine de la Phyſique Nouv. par Reignault, 3 vol. 12. fig.
Panégyrique & Sermons de Fléchier, 2 vol. 12. Paris.
—— Choiſies de Boilleau, 12. Paris.
Parallèles de l'Architecture Antique & de la Moderne par Cambray, fol. Paris.
Pauſanias ou Deſcription de la Gréce, 4 vol. 12. & 4.
—— —— idem, 2 vol. 4. Paris.
Penſees de Religion & de Morale du P. Bourdaloue, 3 vol. 12. & 8.

Phar-

Pharmacopée de l'Emery, 4.
Le Philosophe ou l'Hist. de Cleveland, 5 vol. 12. fig.
Poëfies d'Anacréon & de Sapho par Dacier, 8.
—— de Deshoulières, 2 vol. 8.
Praticien François par de Lange, 2 vol. 4.
Principes du Blason, 4. fig. Paris.
* —— du Dessein par Laireſſe, fol. fig.
Plutarque Vies des Hommes Illustres par Dacier, 10 vol. 12.
—— —— idem, 10 vol. 4. Paris.
* Port Royal Gr. Méthode Latine, 8.
* Petavii Dogmata Théologica, 6 vol. fol.
* —— Doctrina Temporum, 3 vol. N. Ed.
Q. Curce François & Latin, 2 vol. 12. fig.
Quintilien, Institutions de l'Orateur par Gedoyn, 4. Paris.
Quintinye Instruction pour les Jardins, 4. Paris.
Recueil de Remedes par le Breton, 12.
—— de Chansons, 9 vol. 12.
—— des Statues & Groupes de Versailles par Thomassin, 4.
—— Historique d'Actes par Rousset 10 vol. 8.
Réflexions sur les Règles de la Critique par Honoré St. Marthe, 3 vol. 4.
Relation de Guinée & du Commerce des Esclaves, 12.
Remarques de Tindal sur Rapin, 2 vol. 4.
République des Lettres, 12. Comp.
Résolution des Cas de Conscience, 3 vol. 8. Paris.
Rhétorique d'Aristote de Cicéron & de Quintilien, 12. Paris.
Roman de la Rose, 3 vol. 12. Paris.
Saillies & Art d'orner l'Esprit par Pitaval, 8 vol. 12. Paris.
Salluste Hist. de la Guerre des Romains par Thyvon, 2 vol. 12.

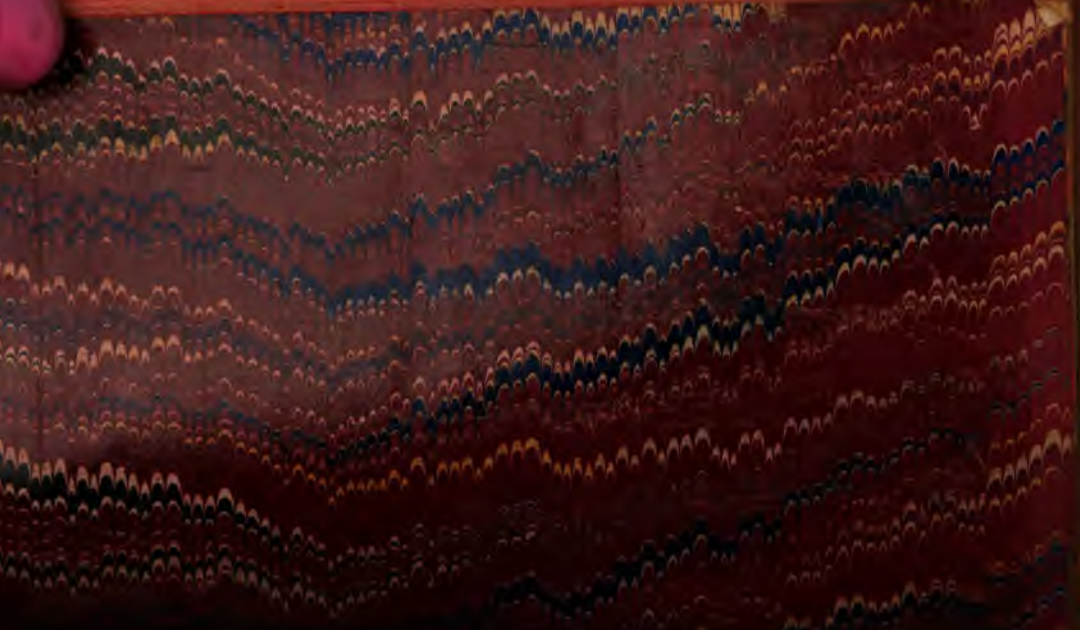
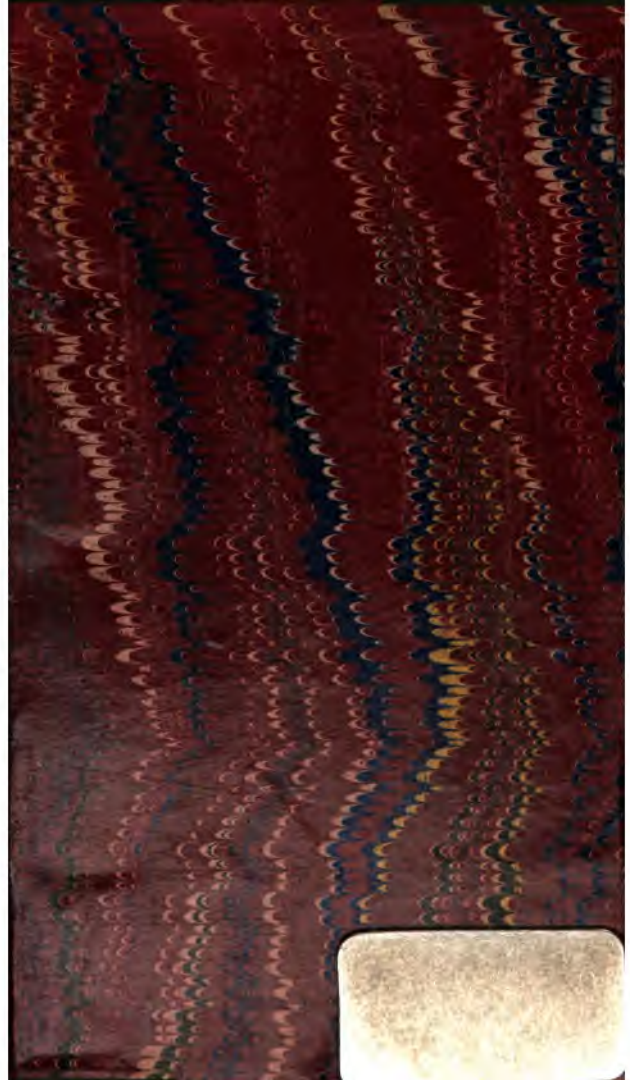
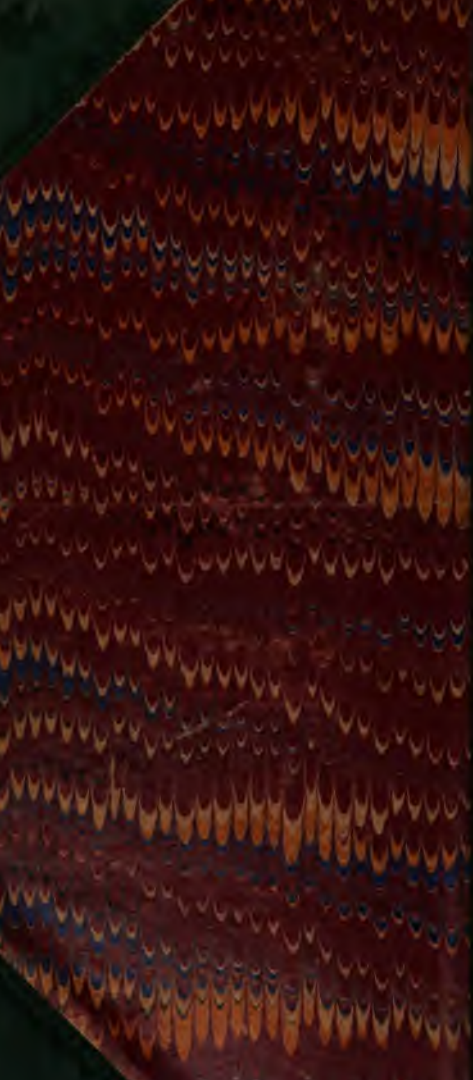
Satyres de Pétrone François & Latin, 12. 2 vol. Paris.
——— Ménippée, 3 vol. 8.
——— & Oeuvres de Reignier, 4. Belle Edit. & Cadres Rouges.
Saxe Galante, 8.
Secrétaires du Cabinet, 12.
——— des Demoiſelles, 12.
——— des Amans, 12.
——— des Courtiſans, 12.
Sermons du Pere La Ruë, 4 vol. 12. & 8. Paris.
——— du P. Bourdaloue, 15. vol. 12. Lyon.
——— ——— ——— idem 15. vol. 12. Amſt.
——— de Saurin, 9 vol. 8.
——— ſur l'Hiſt. de la Paſſion par le dit, 2 vol. 8.
——— de Cheminais par Bretonneau, 5 vol. 8.
——— Sur le Carême par Maſillon, 5 vol. 12. Paris.
——— de Huet, 2 vol. 8.
Sorberiana ou bons mots agréables, 12.
Sobrino Dialogue Eſp. & François, 8.
——— Secrétaire, ——— 8.
——— Grammaire, ——— 8.
Souffrance de J. Chriſt par Alleaume, 2 vol. 8.
Spectateur ou le Socrate Moderne par Steele, 6 vol. 12.
* Tacite avec des Notes Politiques & Hiſtoriques par Amelot, 4 vol. 12.
Temple des Muſes, fol.
Témoignage de la Vérité par Queſnel, 12.
Teſtament du P. Queſnel, 12.
——— du P. Simon, 4 vol.
Théâtre de la Foire, 6 vol. 12.
——— des Grecs par Brumoy, 12. & 4.
——— de Bouſſault, 3 vol. 12.
* ——— Italien de Gherardi, 6 vol. 12. fig.
Théologie Phyſique par Derham, 8.
——— Chrétienne par Pegotié, 4.

Théos

Théologie de Piſet, 3 vol. 4. Génève.
Traité de la Grammaire Françoiſe par Démarais, 12.
——— du Beau par Crouſaz, 2 vol. 12.
——— des Inſtrumens de Chirurgie par Garengeot, 2 vol. 12.
——— d'Opération de Chirurgie par le dit, 3 vol. 12.
——— du Choix des Etudes par Fleury, 12.
——— de la Peinture par Léonard Vincy, 12. fig.
——— des Maladies les plus fréquentes par Helvetius, 12.
——— de Préjugez Faux & Légitimes par Baſnage, 8.
——— de la Lumiére par Huygens, 4.
——— de Phyſique par Rohault, 2 vol. 8.
——— des Ambaſſades & Ambaſſadeurs, 8.
——— des Ponts & Chemins par Gautier, 2 vol. 8. Paris.
——— de Perſpective par Lamy, 8. Paris.
——— des Sections Coniques par l'Hôpital, 4. Paris.
——— d'Architecture par le Clerc, 2 vol. 4. Paris.
* ——— du Commerce par Ricard revu par Struyk, 4. N. Ed.
Verſailles immortaliſées, 2 vol. 4. Paris fig.
Vie du Duc d'Epernon par Girard, 4 vol. 12. Paris.
——— des Grands Capit. Grecs & Romains par C. Nepos, 12. Paris.
——— de Céſar Borgia par Gordon, 2 vol. 12.
——— de Mahomet par Gagnier, 2 vol. 12.
——— de Mignard par Monville, 12.
——— de l'Empereur Julien, 2 vol. 12. fig.
Voyages d'Afrique par Labat, 5 vol. 12. fig. Paris.
——— & en Eſpagne & en Italie, 8 vol. 12. par le dit.

Voya-

Voyages de Chardin en Perſe, 4 vol. 12. N. Ed.
——— de la Compagnie de Indes Orientales & Schouten, 7 vol. 12.
——— d'Eſpagne par Mad. Dunoy, 3 vol. 12.
——— autour du Monde par Dampier, 5 vol. 12.
——— ——— de Gemelli Careri, 6 vol. 12.
——— de Deſmarchais en Guinée, 4 vol. 12. fig.
——— Hiſtoriques de l'Europe, 8 vol. 12.
——— de le Bruyn en Moſcovie & en Perſe, 2 vol. fol.
——— du Levant par Tournefort, 4.
* ——— du Levant par Thévenot, 5 vol. 12.
* ——— d'Olearius à Mandelſlo, 4 vol. fol.

FIN.

5961539